LES CINQ FRÈRES CADIER

AU PAYS DES ISARDS

De l'Aneto à la Munia

Chez les Auteurs
à OSSE. (Vallée d'ASPE, Basses-Pyrénées)

B.C. 44

52298

A monsieur Béralbi

Hommage des auteurs.

Au pays des isards

Pour paraître incessamment :

AU PAYS DES ISARDS

DEUXIÈME PARTIE

DU PIC LONG AU BALAÏTOUS

par les pics de 3,100 mètres

illustré de quarante planches ou vignettes, entre autres :

Le lac Tourrat et le pic Long.
Le Casque et le Taillon, vus du col d'Astasou.
Le Cylindre.
La cheminée méridionale du Mont-Perdu.
Le Mont-Perdu, vu du som de Ramond.
Les vallées de Niscle et d'Arrasas.
Le Cotatuero, vu de la crête de Diazas.
Les crampons du cirque de Cotatuero.
La cascade de Gavarnie.
Entre Tapou et Montferrat.
La grotte supérieure du Vignemale.
Le Balaïtous, vu du col de Bachimaña.
Le Vignemale, vu du Balaïtous.
Le pic du Midi d'Ossau, etc., etc.

Prix : 3 fr. 50. — S'adresser aux auteurs.

Les cinq frères CADIER

Au pays des isards

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ANETO A LA MUNIA

par les pics de 3,100 mètres.

Seconde édition, revue

ACCOMPAGNÉE D'UNE PRÉFACE

DU

Comte Henry RUSSELL

Membre des Sociétés géographique et géologique de France, des Clubs alpins de France et d'Angleterre ; auteur de *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, *Les grandes ascensions des Pyrénées*, *Souvenirs d'un montagnard*, *Pyrenaica*, etc.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Chez les auteurs
à OSSE (vallée d'ASPE, Basses-Pyrénées).
1903

A LA MONTAGNE

Tu nous as vus naître et grandir. Nous te devons muscles et poumons. Nous te devons mieux que cela : des enthousiasmes, des joies hautes et pures, des souvenirs fortifiants, la santé morale. Nous t'aimons en passionnés, comme une amie très puissante et très belle ; et nous n'avons qu'une ambition, en racontant notre première visite aux Pyrénées centrales : te faire aimer.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Préface

Si les montagnes avaient une âme, et si leurs neiges étaient moins froides, on pourrait se demander s'il ne leur arriverait pas parfois de s'attendrir, de s'attrister, de devenir même inconsolables, à la vue des vallées embaumées, verdoyantes et heureuses qui s'étalent à leur base, et où s'allonge chaque soir l'ombre vénérable des chênes et des sapins... De quel œil verraient-elles les collines onduleuses et fleuries qui les entourent comme des enfants groupés autour de leurs parents, et les lacs toujours bleus où se reflètent leurs glaces livides et silencieuses? Comme elles seraient à plaindre, si elles pouvaient entendre, du haut de leur empire désert et désolé, la voix joyeuse des jeunes torrents qui, bondissant partout, font chanter les forêts, les couvrent de leur écume étincelante, et, nuit et jour, les remplissent de murmures et d'éclairs! Quelle vie partout,

quelle fougue, et quels contrastes avec la mort et la pâleur des hautes régions ! Il est vraiment heureux pour les montagnes qu'elles ne sentent rien... Sans cela, elles verseraient des larmes au souvenir ému de leur jeunesse, et ne se consoleraient jamais de leur vieillesse et de leur solitude ! Il est vrai qu'elles y sont habituées, et qu'elles ont mis bien longtemps à vieillir... Hélas ! il n'en est pas ainsi des hommes, dont la jeunesse passe aussi vite que le premier sourire du jour sur une mer orageuse, où le soleil, à peine levé, disparaît dans les nuages, et ne reparaît plus !

Mais sans nous attarder inutilement près du tombeau fleuri de nos souvenirs, encourageons et admirons les jeunes et les vaillants qui, venus après nous, font souvent mieux que nous. N'en soyons pas jaloux : jouissons de leurs triomphes comme si c'étaient les nôtres, et saluons-les comme nous saluons l'aurore d'une belle journée.

Il n'y a aucun mérite à cela. Aussi est-ce un plaisir pour moi, en même temps qu'un honneur, d'inaugurer par une modeste préface ce petit livre, qui, certes, n'en avait nul besoin, et que tout amoureux des Pyrénées trouvera trop court : car il est palpitant d'intérêt, et plein de choses nouvelles : ce qui n'est pas toujours le cas dans les livres d'ascensions... C'est une erreur de croire que nos montagnes d'Europe sont « épuisées ». Si c'est vrai en ce sens très restreint, qu'il n'y

reste plus de grandes cimes à conquérir, il n'en est pas moins vrai qu'on peut encore exécuter partout des variations sur de vieux thèmes. Il y a donc là un horizon illimité ouvert à l'alpinisme moderne, qui ne ressemble en rien à celui d'autrefois. Les montagnards sont comme les musiciens, qui ont le don d'enfanter des chefs-d'œuvre avec quinze ou vingt notes déjà utilisées par leurs ancêtres, mais dans un autre esprit, dans un autre ton, et surtout avec d'autres émotions. C'est cela, c'est le côté psychologique de l'alpinisme, qui a le plus changé depuis quelques années. Le muscle y règne en maître, et a tout détrôné. Est-ce un mal?... Je ne cache pas qu'*en théorie*, je suis hostile à la nouvelle école, celle du « casse-cou » ; école dont les disciples, exclusivement épris des tours de force et fascinés par les abîmes, changent l'alpinisme en gymnastique, sans se soucier le moins du monde des merveilles de la terre et du ciel, — ne cherchent absolument que les dangers, et s'en créent même d'artificiels sur les montagnes les plus inoffensives, où la nature n'en avait mis aucun. Ceci a l'air puéril. Mais quand on a la belle et noble passion des ascensions, que faire, quand tous les pics d'une chaîne ont perdu leur prestige et leur virginité, après avoir été cent fois vaincus, même par des femmes et des novices? Il est bien naturel de dédaigner et d'éviter les routes battues, et de se passionner

pour l'inconnu et le nouveau, même en courant d'assez grands risques. C'est presqu'un cas de force majeure. Ne refusons donc pas aux grimpeurs-acrobates de nos jours le bénéfice de circonstances très atténuantes. Du reste, règle générale, les accidents sont rares dans les endroits scabreux, car on y prend des précautions exceptionnelles. Et puis, n'y a-t-il pas une Providence spéciale pour la jeunesse ?

Je me garderai donc bien d'accuser d'imprudence les jeunes auteurs de cette plaquette. Ce sont, à mon avis, des montagnards modèles, qui ont la bonne fortune d'appartenir à deux écoles, l'ancienne et la nouvelle. Ils ont tout combiné, la marche et l'émotion, non pas factice, mais réelle et palpable. Epris surtout de la nature sauvage, et des solitudes blanches où s'est accumulé le prodigieux silence des siècles, ils ont cherché des routes nouvelles, les ont trouvées, les ont suivies, en triomphant d'obtacles qui, plus d'une fois, furent vraiment redoutables. Mais ces obstacles étaient généralement inévitables et non cherchés. Sauf au *Crabioules,* où l'attrait du danger devint irrésistible, en présence d'une arête inviolée, formidable et célèbre, ils n'ont couru que des risques nécessaires, sans se laisser guider par l'amour propre : et de nos jours, c'est là un rare mérite... La vanité joue si souvent un rôle prépondérant dans les exploits retentissants,

mais inutiles, de l'alpinisme moderne, qu'elle semble généralement en être le seul mobile. Il y a pourtant des exceptions. Les auteurs d'*Au pays des isards* ont fait une œuvre sérieuse, et leurs explorations nous ont appris une foule de choses. Prenons leur ascension originale et tortueuse du *Néthou,* point culminant des Pyrénées, par l'Est-Sud-Est, course difficile dans l'inconnu : car personne avant eux n'avait posé le pied sur le glacier très crevassé de *las Salenques,* ni mis la main sur les parois lugubres et gigantesques qui le dominent, en menaçant de s'écrouler dessus. L'un des frères s'en allant seul, pour essayer de gravir le Néthou par son arête Sud-Orientale, c'est-à-dire par la Brèche et la crête diabolique des *Tempêtes,* se vit bientôt en perdition dans des couloirs féroces et des abîmes en ruines où il faillit rester ; et ce ne fut qu'après une heure d'angoisse et de voltige, qu'ayant donné un admirable exemple d'audace, il arriva sans accident et seul au sommet du Néthou, escaladé par ses quatre frères sur une ligne parallèle à la mienne (1876), mais un peu plus à l'Est. Voilà assurément une course sensationnelle; mais comme elle eut aussi le grand mérite d'être pratique et utile, elle restera mémorable.

L'ascension de la *Tusse de Maupas* (3110 m.) par son arête occidentale fut aussi une précieuse découverte, et une course audacieuse. Celle du *Posets* (3367 m.) par le Sud-Ouest fut une révéla-

tion inattendue d'une des régions les plus alpestres et mystérieuses des Pyrénées : c'est tout un monde de neige, de précipices, et de galeries sinueuses, pavées de glace, où il y a plus à découvrir que n'importe où. Enfin la prise de la *Munia* (3150 m.) par sa face espagnole, en pays à peu près inconnu (et tout-à-fait pour les auteurs du livre), fut une victoire splendide au point de vue de l'instinct montagnard, sinon de la difficulté.

Quant aux simples tours de force, ils s'effacent tous devant la traversée, d'un bout à l'autre, de la crête effroyable et brutale du *Crabioules* (3119 m.), que j'avais carrément déclarée « impossible »... Mais mon erreur m'a été salutaire ; car il est bon d'être humilié de temps en temps dans les montagnes, où tout porte à l'orgueil... On y aime trop à dominer !...

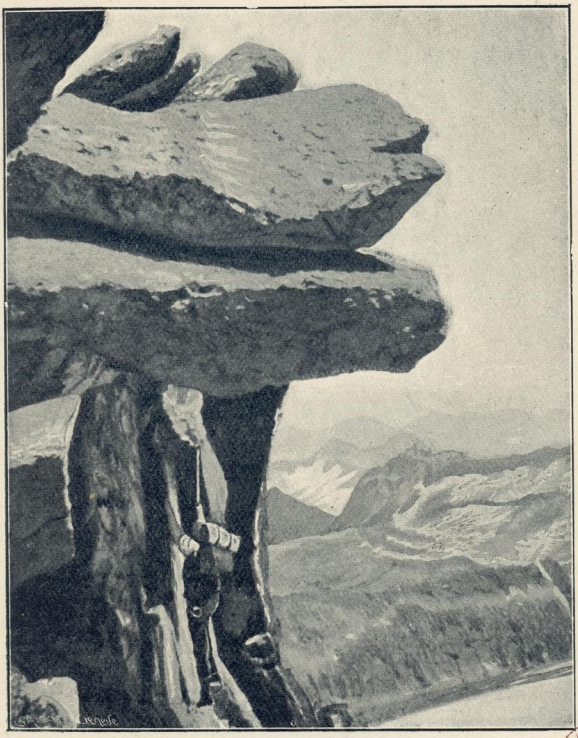
Aux jeunes héros d'un tel exploit, me sera-t-il permis de signaler une ascension superbe et des plus hasardeuses, qui reste encore à faire ? Il est sûr qu'elle serait émouvante ! Dans la région des Monts-Maudits, il y a encore moyen de se couvrir de gloire, en gravissant le fier et menaçant *Pic du Milieu* (3354 m.) par l'une des deux arêtes épouvantables dont l'une descend directement au *Col Maudit,* c'est à dire au Nord-Ouest, et l'autre au *Col de Gregonio* (Sud-Ouest). Voilà deux ascensions de premier ordre, et très scabreuses, qui n'ont jamais été tentées. Peut-être serviraient-elles

à nous apprendre où est exactement le vrai sommet, la pointe suprême de cette arête immense, vertigineuse et délabrée qui, vue d'en bas, de face, et d'un point du glacier du Néthou équidistant de ses extrémités, a l'air absolument horizontale. C'est une question encore douteuse. Quant il s'agit de pentes ou de niveaux, nos yeux sont si faillibles dans les montagnes ! Ils nous trompent d'une manière étonnante. Pas toujours cependant : et il suffit d'un simple coup d'œil lancé sur le *Pic du Milieu*, pour deviner avec quelle énergie il saurait se défendre contre toute attaque venue de l'Ouest. Ce serait un combat héroïque, et dont on parlerait longtemps ! Aussi ai-je quelque scrupule à m'en rendre responsable, après avoir tant fulminé contre le « casse-cou » !... Mais il est sûr qu'il ne pourrait séduire que des virtuoses hors ligne, ayant encore l'agilité et la souplesse des chats : et ceux là passent partout : ou s'ils reculent, c'est sans broncher...

Dans tous les cas, il saute aux yeux que nos montagnes sont encore loin d'être « épuisées ».

Pau, 20 octobre 1903.

Comte Henry RUSSELL



Architecture de la Maladetta

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSAINE DES...

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Au pays des isards

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ANETO A LA MUNIA

par les pics de 3,100 mètres.

PREMIÈRE JOURNÉE

(Jeudi, 7 août 1902)

Lourdes, quai de la gare. — Arrivés d'Osse, le matin, sur nos vélos rapides, équipés pour courir les cimes sauvages, nous attendons le train. La foule intriguée nous regarde :

— Je parie qu'ils vont dans la montagne...

— Ce doit être des Anglais...

Un individu plus hardi soulève un de nos sacs, et le montrant à sa petite fille :

— Tu as de la chance, toi ; tu ne seras jamais soldat !

Et nous de repasser en nos esprits cette pensée de Renan : « Ce n'est pas l'immensité de la voûte étoilée

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE TOULOUSE

qui peut donner le plus complètement l'idée de l'infini, mais bien la bêtise humaine. »

Luchon, 2 heures de l'après-midi. — C'est jour de courses. Au milieu de la belle société qui s'écrase sur les allées d'Etigny, brillent un moment l'acier de notre hachette et l'étain de notre chaudron.

Mais, qu'est-ce donc ? Pourquoi ces figures ébahies ? Une expédition de ce genre est-elle chose si extraordinaire, qu'elle excite à ce point la curiosité générale? Ne sommes-nous pas en la reine des Pyrénées, et au cœur du pyrénéisme ?

Vallée de la Pique. Par un soleil brûlant et sous l'écrasement du sac, la route se déroule sans fin, le long de la pente escarpée. Dans les dix jours qui suivront, aucun effort ne nous paraîtra aussi rude.

6 h. *Hospice de France.* Nous tournons à droite vers le port de Vénasque. Montée silencieuse dans le brouillard. Soudain, un coup de vent. La brume se déchire et encadre une jolie cascade. Nous laissons derrière nous les lacets du Culet. Le soleil argente les brumes éparses, empourpre les rochers de la Pique, tandis que le Sajust se profile en noir sur le couchant où l'or ruisselle. Du fond de la vallée la nuit s'approche et nous enveloppe.

7 h. 45 *Vallon de l'Homme.* Il est temps de camper.

Contrairement à certains hardis pyrénéistes, nous n'avons pas « l'amour de la fatigue ». Nous tenons trop à conserver entières nos forces, et surtout la faculté de sentir et d'admirer.

Fuyant les cabanes étroites et sales, nous couchons,

par le beau temps, n'importe où et le moins bas possible. Rien ne fait mieux dormir que l'air vivifiant des grandes altitudes. Seulement, contre le froid, contre le vent, il faut s'armer de précautions élémentaires. Serrés les uns contre les autres, les pieds dans des sacs en peau d'agneau, un plaid partant des genoux et recouvrant les têtes, et, par-dessus le tout, une toile imperméable, la lourde et précieuse « bâche », — cela nous a suffi, pendant nos neuf nuits de plein air, pour ne jamais dormir moins de six ou sept heures.

Précieuse, la bâche l'est aussi pour le cuisinier en protégeant contre le vent la petite flamme de la lampe à alcool, et pour le photographe qui obtient sous elle une chambre noire où il peut charger ses châssis.

DEUXIÈME JOURNÉE

(Vendredi, 8 août)

ANETO

Après avoir laissé à droite quelques lacs, dont le dernier, sous le pic de Sauvegarde, ne manque pas d'intérêt, nappe d'un vert profond ceinturée de rocs et de neiges, nous atteignons, en trente-cinq minutes, le *port de Vénasque*. Vue subite, grandiose et resplendissante des Monts-Maudits, caressés par le soleil matutinal.

Deux d'entre nous s'en vont vers la Rencluse, cacher sous un rocher un sac et une musette contenant des objets qu'il nous est inutile de porter à l'Aneto. Les autres coupent, en ligne droite, les pentes gazonnées qui descendent du port de la Picade.

Il est 9 h. 30, lorsque nous quittons l'étrange trou du Toro pour traverser le *plan des Aygualuts*. C'est un endroit charmant qui a mérité d'être chanté par Russell.

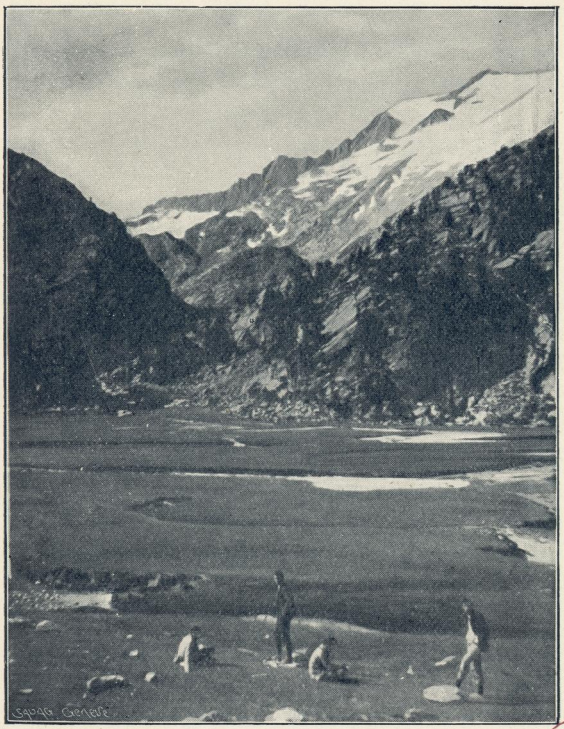
Nous nous engageons dans la jolie *vallée de las Salenques*, toute bruyante d'eaux et de cascades, et arrivons, après avoir incliné sur la droite,

10.15, 10.30 sous le grand glacier N. E. de l'Aneto, où l'on souffle un moment.

Un détour à gauche nous met

10.50, 11 au-dessus du *lac des Barrancs*. Impressionnante apparition de cette eau d'un bleu ciel laiteux indéfinis-

Val de las Salenques. Epaulement Aneto 3404 m.



Plan des Aygualuts
(au-dessus du trou du Toro)

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

sable, qui allonge son scintillement dans un corridor de roches abruptes[1].

Revenant sur la droite, nous gagnons

un *petit col* que mentionnent les « Guides ». 11.15, midi

Ici, nous quittons les voies battues. Au lieu de descendre dans le vallon blanc qui commence au lac des Barrancs et remonte, en face de nous, jusqu'au col de las Salenques, nous coupons, au S. S. O., en nous élevant un peu, les cascades qu'envoie vers ce lac le glacier de l'Aneto. La désolation du paysage n'évoquerait que des idées de mort, n'était une troupe d'isards qui dévale des éboulis, là-bas.

Entrée de la gorge, largement évasée, qui tombe de midi 30
la brèche des Tempêtes vers l'E. N. E., et que comble le beau *glacier de las Salenques*. C'est le premier glacier qu'aucun de nous ait vu de près.

Suivant sa rive gauche, nous remontons, au S. O., une moraine granitique, jusqu'aux

derniers rochers, qui s'avancent comme une pres- 1.5
qu'île dans la neige. Nous nous trouvons au-dessous, et au N. E., d'un énorme Epaulement que l'Aneto projette à l'E.

Un de nous traverse la partie supérieure du glacier 2.15
de las Salenques, et arrive

au pied d'une longue *cheminée*, d'un angle inquiétant 2.30
et encombrée de neige. En haut de cette lézarde, est ouverte, comme d'un coup de hache, entre l'Epaulement et la crête des Tempêtes, la brèche des Tempêtes.

---

[1] Contrairement à l'indication des cartes, ce lac n'habite pas une petite gorge adjacente à la vallée de las Salenques ; il se trouve dans cette vallée même. Il est alimenté par les neiges du pic de las Salenques et de la brèche des Tempêtes.

Avec le bâton dont il est armé, l'ascension directe de la brèche lui est impossible. Même avec un piolet, il n'oserait risquer pareille tentative. Désireux pourtant de démêler l'imbroglio de ces abîmes, il se hisse dans une bifurcation de la cheminée, et aboutit à une autre brèche, très proche de celle des Tempêtes. Mais, tandis que cette dernière domine le glacier méridional de l'Aneto, celle qu'il a atteinte, simple cassure de l'arête qui ferme la cheminée à l'E., a ses deux versants au-dessus du glacier de las Salenques.

Une escalade conduit de là sur la crête des Tempêtes, rempart formidable qui vient du pic Russell. Le pic des Tempêtes, distant de 50 mètres, paraît d'une ascension facile.

De l'autre côté, la brèche fantastique, inaccessible appelle l'audacieux qui visite, peut-être le premier, cet « enfer de granit ». Il descend sur le versant S.O., gravit un couloir caillouteux, descend encore, et pénètre, enfin, ivre de joie, dans la *brèche des Tempêtes*.

Il embrasse le rocher de ses deux bras, pour éviter d'être emporté par le vent, qui s'engouffre en hurlant dans cette étroite entaille. Il se dit que Russell, qui l'a vue de loin et l'a baptisée, l'a bien jugée et bien nommée.

Sous ses pieds, la cheminée plonge, cuirassée de verglas. Il fait signe à ses compagnons, qu'il voit très bas, sur le glacier de las Salenques, qu'il leur vaut mieux ne pas essayer de le suivre par cette glacière, dont il est trop heureux d'être sorti. — Comment les rejoindra-t-il ? Toute voie lui semble fermée. A tout hasard, il s'élance vers l'Aneto.

Il attaque corps à corps le mur S. de l'Epaulement.

Voltige sur des parois verticales, où les saillies sont rares. Il n'éprouve qu'un seul vertige, celui de l'enthousiasme. Bondissant sans arrêt, roulant parfois pêle-mêle avec les pierres qui cèdent sous son poids, mais aussitôt relevé et relancé, il coupe les pentes S. O. de l'Epaulement, qui le portent sur

le sommet de l'Aneto ou **Néthou.** 4.30

Pendant ce temps, les autres, après avoir tenté l'escalade par les précipices E. de l'Epaulement, se décident sagement à contourner celui-ci par le N., bien qu'ils n'aient rien compris aux gestes adressés, du haut de son perchoir, par leur frère envolé. Ils passent donc du glacier de las Salenques sur le *glacier N. E. de l'Aneto*[1].

Un puissant « hanilhet »[2] retentit, joyeux comme un éclat de rire, sur l'Epaulement, au-dessus d'eux, où l'absent venu à leur rencontre les convie à le rejoindre. On avance en file indienne, évitant les crevasses; on taille quelques pas dans la glace fort redressée, au-dessus d'un gouffre bleuâtre; et, le plus tôt possible, on aborde.

Nous nous élevons vivement, d'abord *au S.*, sur des rochers effrités, puis sur l'arête neigeuse qui va *au S. O.*, et par laquelle le glacier de l'Aneto arrive en vue de celui de las Salenques, étalé au fond d'un abîme. Enfin,

---

[1] Ce pic a été conquis deux fois par ce glacier. Une première fois par Russell, le 7 juillet 1876 (*Souvenirs d'un montagnard*, p. 458 à 465; cf. Béraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, t. IV, p. 45); puis, tout récemment, par Marcel et Henry Spont, le 5 août 1902 (*Registre du C. A. F.* au sommet de l'Aneto). Mais ces prédécesseurs, outre qu'ils avaient pris le glacier plus bas, étaient allés remonter l'Epaule N. du Dôme pour passer le pont de Mahomet. Les quatre frères restent beaucoup plus à gauche.

[2] Cri des montagnards de la vallée d'Aspe.

suivant une crête faite de blocs branlants, et d'où l'on découvre le vaste et morne glacier méridional, nous atteignons, *par l'E. S. E.*,

6.15 la cime (3,404 m.).

L'atmosphère est si pure que le panorama des montagnes est complet[1]. Les cimes, à perte de vue, ont beau prendre des formes très aiguës, se hisser sur de larges assises ou faire le gros dos, elles ne peuvent arriver à notre hauteur. « Tout juste si le soleil nous domine ! » fait remarquer notre Benjamin, qui trouve que sur ce piédestal on peut bien se gober un peu[2].

C'est l'heure où les vues de sommet deviennent merveilleuses. Du fond de l'horizon, des vallées montent en sinueux contours, s'élevant, gracieuses, vers des pentes boisées que le rocher couronne. Ailleurs, en France, les vallées se dérobent sous les vagues oscillantes d'une mer de nuages, où le soleil éparpille

---

[1] A l'O., aucune d'elles n'est apercevable au-delà du Balaïtous.

[2] Un mois plus tard, il pourra se gober davantage, au sommet du Mont-Blanc, où, par l'Aiguille du Goûter, il arrivera, sans guide, avec deux amis, Albert et Philippe Léo. Avant de descendre, en 4 h. 30, sur Chamonix, il donnera un souvenir à l'Aneto. L'interminable montée sur un océan de glace, la manœuvre fatigante du piolet, malgré la beauté des crevasses et des séracs, lui feront regretter les rochers pyrénéens. Les mille croupes neigeuses qui s'alignent sur plans successifs, à l'infini, très loin et très bas, bien qu'étrangement impressionnantes, lui plairont moins que la vue plus modeste et mieux proportionnée de l'Aneto.

Mais, comment comparer ces Alpes de Savoie, colossales, funèbres, où la lumière et l'ombre font de violents contrastes, aux Pyrénées si finement ciselées, où les ombres elles-mêmes sont lumineuses, pleines d'azur, et dont les sommets les plus farouches se parent du myosotis, de l'anémone et du minuscule pavot écarlate ? Ce sont deux esthétiques incompatibles.

Bien qu'il le surpasse de 1,100 mètres, le Mont-Blanc n'a pas l'inaltérable sauvagerie de l'Aneto : on y est trop chez tout le monde. Ce massif semble être la propriété des guides ; il est tellement fréquenté, que, après quelques jours de beau temps, un sentier, par moments une route, conduit jusqu'à la cime les touristes d'occasion, que suivent de leurs longues-vues les habitants de Chamonix.

Ici, au contraire, on est chez soi, dans un désert dont le montagnard ne partage la souveraineté qu'avec l'isard.

des grains de vermeil et d'argent. Plus haut, des pics surgissent, sombres ou clairs, tachetés de neiges. Tout cela se fond dans une déconcertante harmonie d'éléments qui se heurtent.

On est envahi par l'appréhension de l'immense, de l'infini. D'un bond, l'âme s'élève vers Dieu. On sent avec force qu'entre les créations humaines et les créations de la Nature il existe l'abîme qui, en toutes choses, sépare l'humain du divin. La pensée s'arrête, figée dans l'impuissance ; l'œil contemple ; l'âme enivrée s'exalte.

Les Monts-Maudits, sous les feux mordorés du soir, dégagent une impression de sauvagerie indicible. Le bleu des crevasses s'accentue. Le rose des neiges devient rouge. La roche s'enflamme. Sinistre est la chanson du vent.

Disque d'or posé sur les bornes du monde, le soleil prolonge ses rayons d'une mer à l'autre. Les nuages revêtent des formes monstrueuses : ceux d'en bas ont des profils de montagnes ; ceux d'en haut s'étirent en minces filets sombres d'une longueur qui stupéfie, ou bien courent au-dessus de nos têtes, floconneux, couleur de safran.

Le spectacle serait affreux s'il n'était d'une adorable beauté, tant il est vrai que le sublime voisine l'horrible. L'homme seul qui ne connaît pas la peur est capable d'en jouir ; car vraiment, les traînées noires des nuages derrière lesquels le soleil disparaît dans un fleuve de sang, l'ombre croissante qui nous assiège, le frisson qui monte des grandes solitudes glacées, le fracas du vent qui bouscule la montagne sont bien faits pour emplir d'épouvante les imprudents qui s'attardent en ce royaume de la mort.

... Le soleil s'est couché, et la montagne est entrée dans la nuit. Soudain, la lueur expirante revit, venant on ne sait d'où. Les hautes cimes se teintent de rose très tendre : c'est l' « alpenglühen ». Une dernière fois, l'Aneto s'anime. Son ombre se profile, immense, dans l'atmosphère.

Cependant, ce luxe de merveilles et l'enthousiasme qu'il nous cause ne nous font pas oublier l'élément matériel de nos personnes. Une rapide inspection nous a montré comment il faut aménager notre nouveau domicile. La chambre à coucher sera au nord, à l'abri du vent d'Espagne ; une alcôve naturelle s'y creuse. A côté, la salle à manger, contiguë à la cuisine. A l'œuvre les matelassiers ! Les uns déplacent d'énormes blocs et aplanissent le sol sur quatre mètres carrés,

les autres exécutent des travaux de soutènement et élèvent un mur pour faire dévier les courants d'air. Bientôt, étendus sur des pierres, tous s'endorment[1].

[1] Russell, accompagné du capitaine Hoskins et du guide Capdevielle, passa sur l'Aneto la nuit du 17 au 18 juillet 1875. « Nuit sublime » qui lui inspira une de ses belles pages. Mais, il y fut « mal à l'aise ». Ils étaient restés sur la crête, avec « les jambes en partie dans le vide » et, pour éviter d'être emportés par les rafales, ils durent « s'amarrer avec la corde à l'une des trois tourelles qui couronnent le sommet ». (*Souvenirs d'un montagnard*, pp. 448 à 450).

TROISIÈME JOURNÉE

(Samedi, 9 août)

MILIEU et MALADETTA

Au matin, nous ne sommes pas pressés de quitter notre abri. Y a-t-il lâcheté plus pardonnable à la nature humaine que de vouloir prolonger une nuit de bon sommeil?... Mais on n'est pas sur l'Aneto pour y rester les yeux fermés. Le plus vaillant dégage sa tête de la bâche et annonce le lever du jour. Debout! Le froid est vif et les rugosités du lit nous ont meurtris. Grelotant, les mains dans les poches, les cous rentrés,

BIBLIOTHÈQUE Toulouse

Perdighero Milieu Maladetta
Coroné

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Milieu et Maladetta
vus du pont de Mahomet

nous battons la semelle pour trouver chaleur et bien-être.

Au-dessus des vallées encore sombres, tout se colore, tout s'illumine, tout prend du relief, de la vie. L'impression sinistre laissée par le crépuscule s'évanouit dans la gaîté d'une riante aurore. Le soleil apparaît, au milieu de vapeurs que les brises méditerranéennes dissipent peu à peu. La mer de nuages couvre la France, et les jeux de lumière de la veille s'y renouvellent.

Nous ne pouvons nous décider à quitter notre observatoire : on fait de la topographie ; on prend quelques vues ; on écrit des lettres à de pauvres amis qui moisissent dans les bas-fonds de la plaine ; on précipite d'énormes fragments de granit, qui, tournant et ronflant, disparaissent dans un nuage de poussière et répandent dans l'air l'âcre odeur de la poudre. On essaye même de démolir le pont de Mahomet, pour qu'il mérite d'être réputé difficile ; mais son arête est solide, et les plus méchants touristes n'ont pas à craindre qu'elle bascule sous leur poids!

Partis à 8 h. 20, nous descendons, pendant dix minutes, pour aller escalader

le *pic Coroné,* d'où nous atteignons 8.50, 9

un *petit col* de neige, à l'O. 9.5, 9.30

Laissant là sacs et bâtons, nous faisons , par des rochers faciles,

le pic du Milieu (3,354 m.). 9.40, 10

Nous sommes sur l'extrémité E. S. E. d'une longue muraille, dont l'autre extrémité domine le lac de Cregueña. Certaines des ondulations de la crête paraissent plus élevées que celle qui nous porte ; sont-elles vierges du pied de l'homme ?

Après avoir admiré l'Aneto, qui a grand air, nous rejoignons

10.5, 10.20 le *petit col.*

Sous les à-pics du Milieu, le glacier N. ne nous offre pas d'autres crevasses que celles qui courent parallèlement à la rimaye.

10.35, 10.45 La montagne, tout d'un coup, se dérobe, verticale, et nous dévoile un beau spectacle. C'est le *col Maudit.* Au-dessous, le grand lac de Cregueña dans son cirque neigeux. Ses eaux, d'un bleu intense, sont entièrement dégagées de glaces.

10.55 Nous allons passer une *brèche* au sud du pic de la Maladetta. Au-delà, un couloir pierreux nous conduit vers le glacier méridional.

11 Au lieu d'aller jusqu'à la neige, nous tournons à droite pour escalader, au N. E., des *rochers difficiles.*

Un des nôtres, mieux inspiré, descend jusqu'au bas du couloir, remonte le glacier, et attaque le sommet par l'O.

Ce pic est formé par des millions de blocs cyclopéens juchés pêle-mêle les uns sur les autres. Après une heure de gymnastique délicate, nous foulons

midi **la cime de la Maladetta (3,312 m.).**

Le premier plan est de beaucoup supérieur à celui de l'Aneto : éblouissement du soleil au zénith, reflété par la montagne miroitante ; blancheur des glaciers et leur immensité ; gouffre azuré du Cregueña ; campanile étincelant de l'Aneto, montant dans la lumière, évoquant par sa grâce l'image d'une vierge pure et hardie, de l'Annette ou de l'Anita qui lui servit de marraine au joli temps des fées.

Deux heures de flânerie sur ce sommet superbement

Aneto Milieu

Aneto
vu de la Maladetta.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

maudit, puis, par le *glacier méridional* fort incliné, nous arrivons

au pied du pic occidental de la Maladetta. Une large rimaye nous offre un corridor d'ombre et de fraîcheur, dans lequel nous fuyons un moment l'ardeur des rayons solaires. Au-dessous de nous sommeille un lac, presque entièrement noyé dans la neige, d'une couleur étrange, d'un bleu extraordinairement doux, le bleu non du ciel que l'on voit, mais du ciel dont on rêve[1]. 2.35, 2.50

Une courte montée nous place sur

un *premier col*, au S. O. du pic Occidental. Devant nous, le val de Cregueña s'enfuit jusqu'à l'Esera; plus loin, la région de Literola aligne, sur des neiges, ses noirs sommets. 3.5, 3.15

Une bande d'isards évolue autour de la Dent d'Albe; nous descendons vers eux, au N., pour arriver sur

le *col d'Albe*. 3.25, 3.40

Après d'enivrantes glissades dans le vallon polaire du même nom,

notre troupe se disloque : les vieux descendent au N. et au N. O., par des pentes de neige, de rochers, de gazons, puis à travers une forêt de pins clairsemés, directement sur 4, 4.15

l' « *Hospital* » *de Bénasque*. 5.40

Quant aux deux plus jeunes, ils filent par le val de Paderne, s'y baignent dans le petit lac, passent près de la Rencluse, reprennent les sacs laissés la veille, et, à toute allure, rejoignent leurs aînés à

l'Hospice. 6

[1] Ce lac, qui n'est pas signalé sur les cartes, a été remarqué par Russell en 1876. Cf. *Souvenirs d'un montagnard*, p. 432.

Le temps de renouveler nos provisions, manger une bonne soupe, expédier quelques lettres ;

7.40 puis nous descendons, pendant un quart d'heure, la vallée de l'Esera. La lune, qui éclaire notre marche, nous fait découvrir sur la droite un sentier qui serpente. Il nous conduit sur

8.10 un *petit plateau*, au milieu de sapins, au-dessus et à quelque distance du torrent de Ramuñ.

Après la nuit de l'Aneto, le gazon semble un lit de plume.

QUATRIÈME JOURNÉE

(Dimanche, 10 août)

Tusse de MAUPAS et CRABIOULES

Un sentier, plus ou moins tracé mais facile à suivre, s'élève au-dessus du torrent, sur la rive gauche que nous ne quitterons pas. Gorge d'une sauvagerie charmante, « le vallon aux mille sources ». Elles nous poursuivent de leur musique légère ou furieuse ; elles sourdent dans la mousse, bondissent sur les pierres, nous éclaboussent de leurs cascades, ou tourbillonnent lentement, en des vasques de granit, avec un ronron de chat qui pelote. 5

Sur un gras pâturage, le sentier touche au *torrent*. Nous déjeûnons près d'une eau délicieuse et y faisons nos ablutions. Trois chevaux, perdus dans cette solitude, viennent se frotter contre nous, heureux de rencontrer quelque chose qui vit. 5.30, 6.25

Nous nous élevons sans effort, laissant derrière nous le pic d'Albe, très beau.

Nous voici en vue de tout le *cirque* de Ramuñ, à 200 mètres au-dessus du torrent, au S. S. E. de la tourelle du Maupas et à l'E. de la Fourche de Ramuñ [1]. 7.30, 9

[1]. Ce pic, ainsi nommé par Russell, qui le compare au Midi d'Ossau, est, malgré son altitude, d'une telle lourdeur de formes, que ce rapprochement semble une offense à l'élégante aiguille qu'on admire de Pau.

Trois cols, peu marqués dans l'arête, conduisent du val de Ramuñ au lac de Literola. Le premier et le plus bas, à gauche de la Fourche, est le plus facile d'accès. Le second est à droite de la Fourche. C'est celui que Russell franchit en allant au Perdighero (cf. *Souvenirs d'un montagnard*, p. 232). Le troisième, tout proche de la crête du Lys, est le plus élevé et aboutit sur le glacier de Literola. Nous nous dirigeons vers le dernier.

Des crêtes neigeuses se dressent contre un ciel d'Afrique.

Par des éboulis et des rochers, nous atteignons

9.50, 10.10 *le plus haut gradin* du cirque, au pied de la muraille verticale du Maupas.

Nous montons, à l'O., sur la neige, vers un col qui conduirait au versant de Literola. Sous le col, nous tournons à droite. Un couloir de pierres roulantes nous met

11 sur une *brèche* (3.000 m.?). Nous sommes à l'O. de la tusse de Maupas et à 200 mètres, à l'E., du col Crabioules [2]. A nos pieds, le cirque du Lys, aux trois quarts empli de brumes.

Après un réconfortant repas, deux d'entre nous s'éloignent, dans la direction de la Fourche de Ramuñ, pour photographier.

1 Deux autres tentent l'ascension du Maupas, par la longue *crête* en dents de scie qui nous en sépare et qui semble défier toute attaque. En réalité, elle est amusante pour des grimpeurs rompus au rocher et chaussés d'espadrilles. Quelques pierres se détachent dès qu'elles sont touchées, et arrivent, presque pulvérisées, soit sur le névé du S., soit sur le vaste et beau glacier du N., qui, de chaque côté, étincellent dans l'abîme. Parois inclinées sur lesquelles on se suspend comme on peut, gendarmes dont il faut enjamber le tricorne au-dessus de surplombs, plusieurs toits dont les pentes lisses invitent au vertige et sur l'angle desquels il faut passer debout comme des danseurs de

[2] Cette brèche est le seul passage qui fasse communiquer le cirque du Lys avec le cirque de Ramuñ.

corde... : on trouve, sur ce granit solide, toutes les émotions les plus pures du montagnard équilibriste. A 150 mètres du sommet, un mauvais passage. Il faut se glisser presque à plat ventre pendant cinq mètres, sur une dalle penchée vers le vide.

De

la tusse de Maupas (3,110 m.), 1.50

les abîmes du Crabioules, tombant au N. sur un glacier qui se déchire en cascades, sont terrifiants ; le Perdighero s'impose à l'admiration, magnifique et dominateur ; les Monts-Maudits portent fièrement leur royauté. Sur la France, toujours la mer de nuages, flottante et moelleuse, emplie de lumière. De l'extrémité E. de la crête qui forme le sommet, le Boum paraît, insignifiant, avec son petit glacier, et le cirque où s'enveloppent de brouillard les lacs Vert et Bleu.

... Pendant ce temps, qu'advient-il du cinquième frère ? — Sur la brèche où l'on avait mangé, sitôt après la sardine et pendant qu'on ouvrait la boîte de « potted », un ronflement sonore et régulier s'était élevé. Non que la faim du dormeur fût assouvie, mais, à la seule perspective de la ripaille qu'on préparait, il éprouvait déjà un tel bien-être, que, entre deux bouchées, il s'était cru autorisé à faire un petit somme. Dans ses rêves, des boîtes de « potted » dansaient autour de son estomac réjoui. « Qui dort dîne », paraît-il. N'empêche qu'à son réveil, amère fut sa désillusion. Ses compagnons s'étaient envolés, Dieu sait où ! Et, à ses pieds, gisait piteusement la fameuse boîte éventrée, aussi vide que lui.

Mais les photographes reviennent. Et, là-bas, voltigeant sur l'abîme, les deux acrobates approchent. Ils descendent par la même voie, en quarante-cinq minutes.

4.15 En route pour le Crabioules !

4.25 Nous franchissons le *col* de ce nom, qui s'ouvre sur un méchant couloir dont le bas est encombré de neige durcie.

Nous allons, par le glacier de Literola, à

4.35, 4.40 la *première cheminée*, qui rejoint l'arête partie du col Crabioules, au point précis d'où celle-ci s'élève franchement, au point où le Crabioules commence. Nous abandonnons sacs, bâtons et chaussures ferrées.

La cheminée lestement escaladée, nous voici sur l'*arête*, dont les premiers escarpements sont inquiétants. Pour contourner un rocher en surplomb, il faut se pencher à la renverse, les mains ayant peu de prise, et le bord des semelles mordant à peine sur une minuscule saillie. Au-dessous, c'est le vide, la cheminée béante. Le reste est moins terrible.

Debout sur

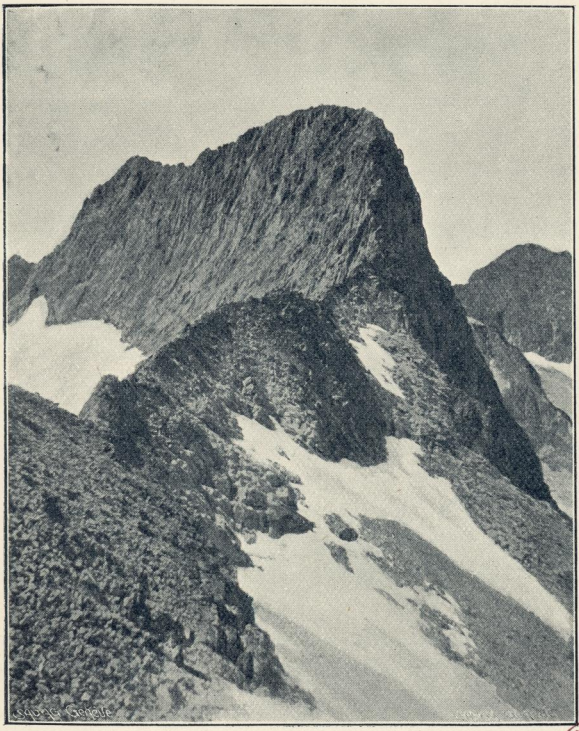
5.5, 5.15 **le sommet oriental du Crabioules (3,119 m.)**, nous admirons les nuages se jouant en effets sublimes dans le cirque du Lys et autour des pics Intermédiaire et Quaïrats.

La muraille du S. est traversée par plusieurs cheminées qui paraissent relativement aisées et nous ramèneraient vite à nos sacs. Nous préférons tenter d'aller, par la *crête*, à l'autre sommet du Crabioules. Avant de partir, l'un de nous exprime tout haut l'opinion de Russell : « La suivre d'un bout à l'autre est impossible. Malheur à l'imprudent qui l'essayerait ! On trouverait plus tard une partie de ses membres en France et l'autre en Aragon[1] ». Nous faisons l'expérience

[1] *Souvenirs d'un montagnard*, p. 236.

Col Crabioules

Sommet oriental



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

Crabioules
vu de l'E. N. E.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
TOULOUSE

qu'elle est praticable, lorsque le vent est faible. Elle est moins difficile que celle qui nous a conduits au Maupas, et surtout que l'arête périlleuse laissée à l'instant derrière nous. Cependant, le parcourir n'est pas une plaisanterie. Très étroite, très disloquée, elle domine deux profonds précipices que le regard contemple à la fois.

En douze minutes, nous atteignons

le sommet occidental du Crabioules. 5.27, 5.50

Panorama très intéressant. Surtout remarqués : le Posets, les glaciers du Ceil de la Baque, le pic des Gours-Blancs, et la falaise N. du Crabioules qui plonge, à un angle effrayant, dans l'ondoyante blancheur des glaces et des brumes.

Descente, à l'O., par une cheminée très simple[1].

Une fois sur le *col neigeux de Literola*, la partie la plus pénible et, peut-être, la plus difficile de notre promenade au Crabioules reste à faire. Il s'agit de rejoindre nos sacs, laissés près du col Crabioules, c'est-à-dire de longer par le haut, en sandales de corde et sans bâtons, le glacier très incliné de Literola. Nous ne pouvons songer à poser le pied sur sa déclivité glacée : nous serions aussitôt lancés vers des crevasses qui semblent nous guetter. Force nous est de suivre la *rimaye*.

Tantôt nous marchons au fond du couloir qui s'ouvre entre neige et roche ; tantôt nous nous accrochons aux corniches du Crabioules ; tantôt nous avançons par soubresauts, à cheval sur l'arête de neige, jambe de-ci, jambe de-là ; tantôt, couchés à plat ventre sur la glace, les mains cramponnées au rebord, nous nous traînons

[1] Celle de gauche.

à la force du poignet avec une lenteur excessive. Cette gymnastique non prévue commence à nous exaspérer lorsque, enfin,

6.30 nous atteignons nos sacs.

Chaussés de souliers et armés de bâtons, nous descendons le glacier, le sondant de la pointe pour éviter les crevasses cachées. A 7 heures, nous nous arrêtons près de l'extrémité N. O. du *lac de Literola*.

Région d'une grandiose magnificence. Imaginez un cirque immense, que dominent deux géants : le Perdighero et le Crabioules. De belles crêtes l'enserrent de toutes parts. Ses flancs sont recouverts de neiges, d'où le soleil, avec lenteur, se retire. Au centre, un lac étrange. Ses eaux laiteuses s'écoulent en sourdine dans la vallée de Literola, par-dessous un névé enfoui dans un couloir. Les yeux ne peuvent se détacher de cette

nappe verte, sur laquelle flotte un cercle de glace bleue. Çà et là sur la banquise, des crevasses prolongent leurs parois dans des gouffres enténébrés. A l'intérieur du cercle, des glaçons détachés se déplacent sans bruit, petits icebergs dont le froid de la nuit arrêtera la marche.

Le crépuscule donne à tout ce qu'on voit une allure anormale. On se croirait transporté dans le décor arctique où nos imaginations se plaisent à suivre les explorateurs des mers du nord. Le ciel se couvre de nuages. Les neiges se ternissent et deviennent couleur de plomb. Une bise glaciale souffle du lac. La froidure des choses nous gagne : vite, nous nous mettons à couvert.

Etendus sur une mousse rare et trapue, chaudement emmitoufflés, nous jouissons à l'aise du paysage. Des pierres roulent, éveillant les échos, et, devant nos yeux, passe la vision fugitive d'une troupe d'isards. Puis, le silence auguste de la haute montagne se fait autour de nous : le sentiment d'une entière solitude nous étreint, d'une rupture totale avec le restant des hommes, de l'exil sur une terre inconnue et déserte, du mystérieux tête à tête avec la Nature indomptée.

C'est sous cette impression que nous nous endormons. Sur l'aile du rêve, la pensée s'envole vers le Crabioules, bondit, légère, de roc en roc, précipitée parfois, dans l'angoisse d'un cauchemar, au fond de noirs abîmes, sur le linceul des neiges éternelles.

CINQUIÈME JOURNÉE

(Lundi, 11 août)

PERDIGHERO

Au matin, nouveau régal pour les yeux. Lorsque nous sortons de notre bâche couverte de gelée blanche, la tristesse des teintes nocturnes a fait place à un délicieux scherzo de couleurs éclatantes. Les rochers s'embrasent; les glaciers sont des coulées de métal en fusion.

Deux d'entre nous se dirigent vers l'autre côté du lac pour photographier le pont de neige, sous lequel il déverse ses eaux. Ils avancent sur la banquise. A chaque pas, leur ravissement augmente. L'eau morte de la veille frissonne. Ici, elle est d'un vert foncé; là, ses teintes s'éclaircissent; plus loin, elle est toute rose; c'est le soleil qui déjà la pénètre, ou le reflet du cirque en feu.

Mais, sous leurs pieds, la glace craque. D'un bond, ils rejoignent la roche inébranlable.

De l'extrémité S. E. du lac, ils gagnent, en une heure cinq,

7 **la cime du Perdighero (3,220 m).**

Leurs frères y sont arrivés les premiers, ayant franchi, au S.S.O., une falaise rocheuse, pour aller prendre, par la gauche, la longue *arête* très facile que le sommet projette au S.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Port de Vénasque
Fourche de Ramuñ

Maladetta

Lac de Literola
vu du Perdighero

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LA VILLE

Nous contemplons un des panoramas les plus grandioses des Pyrénées.

Au premier plan, le lac du portillon d'Oo et le lac de Literola forment un saisissant contraste. Celui-ci étincelle au soleil. Sa circonférence de glace lui fait un collier d'argent. Il a toujours son vert étrange : c'est un vert transparent, très gai, où se marient l'opale et l'émeraude. Son charme attire. Nous en sommes tous amoureux et parlons déjà d'y revenir. — Celui-là, plus grand, effleuré par des brumes éparses, au fond d'un gouffre, est d'un bleu profond, presque noir. D'énormes glaciers tombant à pic y lancent des fragments qui flottent et s'entre-choquent. Le vent y souffle en tempête. C'est le pays des ouragans, du mauvais temps... Et le regard s'étonne de voir, tout à côté, la céleste douceur du Literola.

Plus haut, la houle des nuages, qui vient de l'horizon, déferle contre les sommets de la vallée du Lys: le Quaïrats, l'Intermédiaire en émergent, récifs aigüs ; le Crabioules, la tusse de Maupas, digues puissantes, la maintiennent en France.

Par delà les neiges de Literola, c'est le plan des Etangs qui monte doucement vers le trou du Toro ; à sa gauche, le port de Vénasque assailli par la brume ; à sa droite, la majesté des Monts-Maudits. Cela s'estompe dans une vapeur violacée qui repose la vue.

Au midi, le val d'Astos, hanté, à coup sûr, par les muses, déploie ses vastes pâturages et ses grandes forêts. Plus haut, ses pentes se redressent, pour former les assises de l'énorme Posets, qui ferme un quart de l'horizon.

Les neiges du Mont-Perdu, le Vignemale, le pic

Long, le Néouvielle s'incrustent en rose sur le ciel bleu ; et l'on s'amuse à étiqueter les nombreux pitons qui se dressent plus près, la Munia, le grand Batchimale, le pic des Gours-Blancs, etc.

Le plus jeune, jouant avec des blocs de granit qu'il lance dans le vide, s'écrase deux doigts de la main droite. Grâce à de fréquents pansements à l'eau boriquée chaude, il en sera quitte pour porter sa main en écharpe pendant trois jours.

11.30 Nous disons adieu à ce sommet enchanteur, pour effectuer la descente malaisée de la *paroi S. O.*, où l'on avance lentement [1].

1.15, 2.40 En bas de ce fastidieux précipice, et dans la rimaye d'un névé qui nous procure eau et fraîcheur, nous mangeons une salade de chicorée que nous venons de cueillir.

Le *névé* très incliné et crevassé nous donne quelque inquiétude. Nous le franchissons sans encombre.

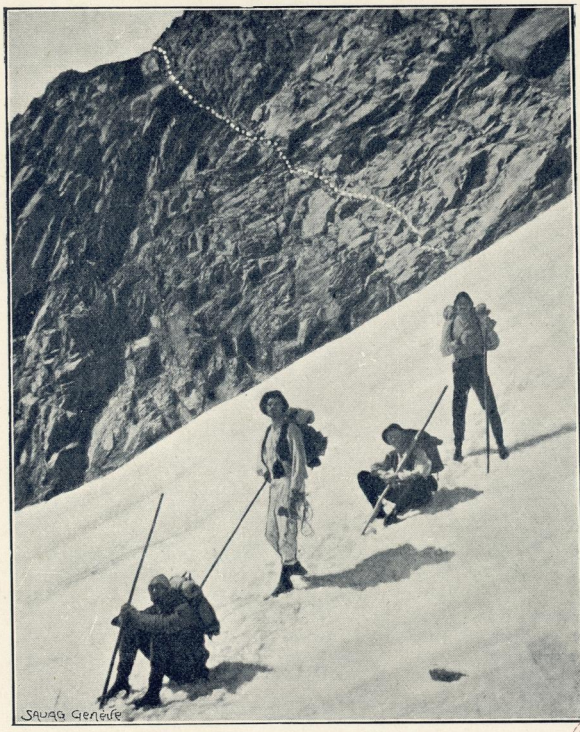
3.25 Passant sous le portillon d'Oo, nous allons vers l'O., presque horizontalement. Marche facile, sans intérêt. Enfin, un beau pic apparaît devant nous. Est-ce celui des Gours-Blancs ? Pour en être sûr, il faudrait arriver plus loin et voir le port d'Oo. Mais, halte-là ! devant nos pieds la pente se dérobe.

4.25 Après avoir franchi une *cheminée*, nous marchons droit vers notre pic, sur le versant E. d'un vallon qu'il commande. Bientôt, comprenant où nous sommes, nous nous arrêtons, pour camper,

5.5 au bord du petit *lac supérieur de Gias*.

---

[1] Nous aurions dû, plutôt, descendre par la crête, directement sur le portillon d'Oo ; nous aurions franchi à la corde un à-pic terminal de 4 à 5 mètres, et perdu moins de temps.



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSAINE DE LA VILLE

Le névé méridional du Perdighero

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Trois sommets nous dominent, ceux de Clarabide, des Gours-Blancs et du Ceil de la Baque, entre lesquels s'ouvrent les deux ports de Pouchergues et d'Oo. Le soleil empourpre les escarpements du Ceil de la Baque et, au loin, les glaces de la Maladetta.

Nuit venteuse et froide.

SIXIÈME JOURNÉE

(Mardi, 12 août)

GOURS-BLANCS et grand BATCHIMALE

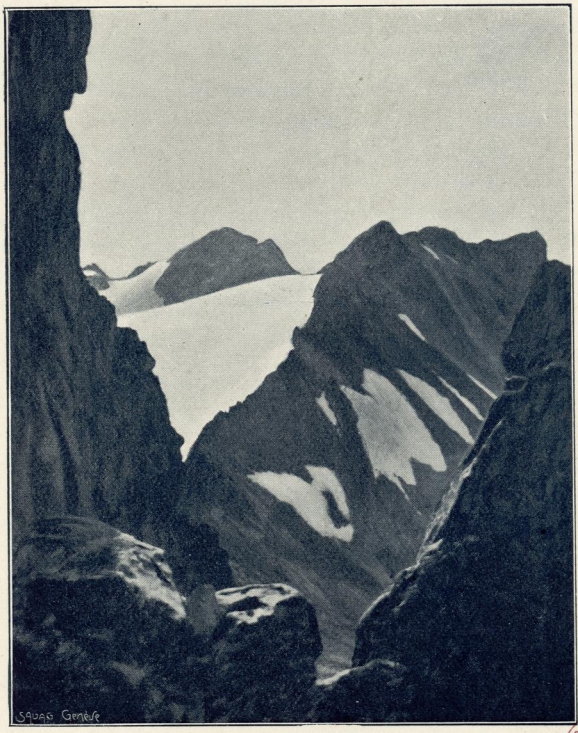
5.30 Rapidement, nous montons au N. O., jusqu'au
6, 6.10 *port de Pouchergues*. Un vent furieux nous assaille. La France ne nous montre que neiges et brouillards.

« Du port de Pouchergues, écrit Russell [1], une vache ou un goutteux pourraient faire, en ligne droite, l'ascension des Gours-Blancs, tant ce pic est facile par ici ! Etait-ce donc lui qui autrefois m'avait donné tant de mal par le Nord ? C'était à n'en pas croire ses yeux ». Si le grand ascensionniste, se fiant moins à ses yeux, eût tenté cette voie nouvelle qu'il avait à sa portée, peut-être aurait-il abouti à une conclusion tout autre. Quant à nous, nous croyons trop et nos yeux et les affirmations du maître. Voulant aller « *en ligne droite* », nous suivons la crête, d'abord extrêmement aisée. Elle nous conduit à de tels à-pics, si formidables, que nous doutons un instant de pouvoir atteindre la cime. Et nous devons nous soumettre à des dislocations clownesques, pour vaincre

7 **le pic des Gours-Blancs (3,114 m.).**

Deux d'entre nous y arrivent *par l'E. S. E.*, ayant

[1] *Souvenirs d'un montagnard*, p. 213.



En montant au pic des Gours-Blancs

longé la base des précipices méridionaux jusqu'aux pentes du pic du port d'Oo[1].

Du sommet, le Posets attire toute l'attention, énorme, chamarré de glaces, splendide. Entre lui et nous, la vallée d'Astos s'emplit d'un bleu vaporeux et caressant. Partout ailleurs, le regard plonge sur la neige : glaciers du Perdighero et du port d'Oo, lac glacé d'Oo, vallon des Gours-Blancs descendant d'un glacier très crevassé, sale et horrible, jusqu'au lac de Caillaouas. L'abondance des cartes laissées par des touristes dit que ce sommet est souvent visité. Il en vaut la peine : le panorama est farouche.

A regret, il nous faut partir : le programme du jour est trop chargé pour nous permettre de flâner. *Par le S. O. puis l'O.*, nous revenons au
port de Pouchergues. 9.50

Descente dans l'amphithéâtre de pics qu'emplit le *glacier de Clarabide;* puis, de cet amphithéâtre, sur les pentes qui baignent leurs bases dans le lac de Pouchergues.

Une croupe gazonnée facile relie le glacier à ces pentes. Nous préférons chercher une voie tout à fait sur la gauche, à travers une *falaise* rocheuse presque impraticable. Une corniche mène à une cheminée. Sous la voûte en surplomb, nous nous faufilons prudemment, assis sur des mousses humides qui menacent de glisser avec nous. Au-delà, touchante attention

[1] La meilleure voie d'ascension depuis le port de Pouchergues serait de longer vers l'E. la pente S. O. du pic. Celui-ci a trois sommets dont le plus haut est à l'E. On laisserait les deux premiers à gauche sans s'élever trop, et, arrivé sous le troisième, on monterait franchement au N. E., par un large couloir, plus facile qu'il n'en a l'air. C'est par là que nous descendrons en trente-cinq minutes, sans le moindre danger.

de la nature, une cascade nous asperge en cas que nos esprits aient besoin d'être rafraîchis. La montagne baptise ses enfants. Ceux-ci, enchantés d'en avoir fini avec la corniche moussue, reçoivent l'ondée en riant.

midi Après la cheminée, nous traversons, vers l'O., presque de niveau, un énorme chaos, jusqu'à

midi 30 un *col* qui s'ouvre sur la vallée d'Aygues-Tortes, au S. S. O. du lac de Pouchergues.

Laissant à gauche le port de Clarabide, nous descendons sur

midi 35, 1.40 une bonne source ; puis, nous coupons les pentes S. de la vallée d'Aygues-Tortes.

Cette marche de flanc n'aurait été qu'assommante en temps normal. Elle est, pour nous, un vrai calvaire. Rationnés depuis le matin, nous nous trouvons maintenant sans vivres. La bande joyeuse et bruyante devient muette. Le monôme s'étire ; nos estomacs aussi.

3.15, 4 On tient conseil. L'heure est tragique : la question de vie ou de mort se pose. Nous optons pour la vie. Nous décidons d'envoyer à el Plan, sans retard, une équipe de ravitaillement.

Par un vague tracé dans les pierres, nous gagnons le

4.25 *port d'Aygues-Tortes* (2,542 m.), au pied même du grand Batchimale[1]. Le caporal d'ordinaire avec un homme de corvée continuent immédiatement sur el Plan. Le junior, crevant de faim, et souffrant de ses doigts écrasés, s'arrête sur le col.

4.55 Les autres disparaissent dans le brouillard, à l'O. Ils

[1] Plus à l'E., la crête s'infléchit davantage, mais il ne semble pas qu'on y trouve un passage frontière praticable.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Posets Las Espadas Eristé
Pic d'Aygues-Tortes

Posets et Eristé
vus du grand Batchimale

BIBLIOTHÈQUE Pyrénéenne DU C.A.F.

rejoignent par la gauche une *arête* « interminable, très roide et souvent peu commode ». Elle aiguise son tranchant entre un ravin désolé, qui descend du N. O. au S. E., et la vallée d'Aygues-Tortes, tout entière sous la brume. A un moment donné, il faut franchir dix mètres en calculant le moindre mouvement, à califourchon sur une fine lame de schiste ruineux, au-dessus de deux abîmes[1].

Voici le haut de l'arête, le point que Russell appelle 5.55
le pic d'Aygues-Tortes. Le grand Batchimale est « à 3 ou 400 mètres au Nord, ne dominant guère que de 80 mètres ».

Ici, Russell hésita. Pour éviter la *crête* « si disloquée, si rocailleuse », qui est la voie directe, il descendit de 400 mètres et, après un long détour, prit le pic par l'E.[2]. Ses disciples n'ont pas le temps de réfléchir; ils vont au plus court. Grande est leur surprise de trouver cette crête, réputée dangereuse, beaucoup moins difficile que l'arête suivie jusque-là.

Sans délai, ils foulent le crâne chauve du
grand Batchimale ou pic Pétard (3,178 m.). 6.10

Des coups de vent font voler les débris d'ardoise dont le pic est couvert, et rendent difficiles les opérations du photographe. Devant la splendeur du Posets et de l'Eristé, surgissant dans l'éclatante lumière, au-dessus du brouillard qui tourbillonne; devant les nuages qui se creusent en vallonnements d'ombre et

[1] Russell n'a rien dit de ce mauvais pas. Peut-être a-t-il pu l'éviter en passant plus bas et à droite, où les nuages cachent tout.

[2] *Souvenirs d'un montagnard*, pp. 203 et 204. Il rejoignait ainsi l'itinéraire suivi par Schrader. Celui-ci avait fait la première ascension un mois auparavant, le 11 août 1878, venant de la cabane d'el Clot; et ce fier sommet reste une des plus belles découvertes de l'éminent géographe. Cf. *Annuaire du C. A. F., 1878*, pp. 335 à 339.

se soulèvent en vagues où ricochent les feux du soleil, l'émerveillement fait oublier l'effort[1].

6.35 S'arrachant à ce spectacle, les deux frères s'engagent dans les *précipices* orientaux, qu'une éclaircie leur a montrés, et qui tombent, d'une seule venue, sur les pentes neigeuses d'Aygues-Tortes, à gauche de la ligne d'ascension. Ils les jugent moins scabreux que la longue et dure arête. Hélas! ce n'est qu'une immense muraille en ruine. La roche désagrégée, pourrie, s'effrite sous la main, se dérobe sous le pied et tombe en canonnades. Ils passent un mauvais moment, inquiets de la nuit qui vient. Suspendus à des blocs branlants, portés sur des écroulements de pierres, enveloppés d'une poussière qui aveugle et suffoque, ils dévalent avec prudence et précipitation.

7.10 Course échevelée sur un névé sans fin; éboulis qu'il faut franchir au hasard dans la brume;

7.20, 7.35 arrivée, par le N., au *port d'Aygues-Tortes*, où l'on retrouve le frère abandonné.

Avec lui, on dégringole, sur graviers et gazons, jusqu'au

7.55 torrent qui descend du col de Gistaïn.

Là, furieuse attaque d'un énorme chien; un berger paraît qui rappelle à l'ordre son serviteur, et cède un morceau de pain aux trois affamés. Trouvaille inappréciable! Pensez donc, ils n'avaient eu, ce jour-là, qu'un seul kilo de pain, une bouchée, pour cinq!

Ils suivent, à droite, un tracé que la lune leur montre, traversent le *rio* à son confluent avec un

[1] Conformément au dire de Russell, et contrairement aux indications des cartes qui le placent en Espagne, nous avons l'impression très nette que ce sommet se dresse sur la frontière. Cf. *Souvenirs d'un montagnard*, p. 201, et Béraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, t. IV, p. 110.

Suelza Mont-Perdu

Nuages passant la frontière
vus du grand Batchimale

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

torrent qui vient du N. du Posets (1,850 m.), et trouvent, sur l'autre rive,

un campement exquis : un champ d'iris bleus près 8.45
d'un bois.

* * *

« Qu'ils sont longs ces sentiers d'Espagne! » s'exclame le caporal d'ordinaire près de l' « *Hospital* » *de Gistaïn*. Au moment où son subordonné répondait : « Brigadier, vous avez raison », un indiscret « carabinero » arrête nos deux hommes. Méfiant, il inspecte le contenu des sacs, malgré tous les « nada » énergiques qu'on lui octroie. Le comble aurait été qu'il y découvrît quelques vivres. Soyez sûrs qu'il ne les aurait pas gardés pour lui!

Par des chemins transformés en ruisseaux, d'un pas qui flaire un gîte, ils arrivent

au *village d'el Plan*. 8.45

« La casa del Sol? » demandent-ils au premier venu. Ils sont bien tombés : c'est un sourd-muet qui ne comprend pas le français. Une brave femme leur confie sa fillette qui leur sert de cicerone jusqu'à la « posada ».

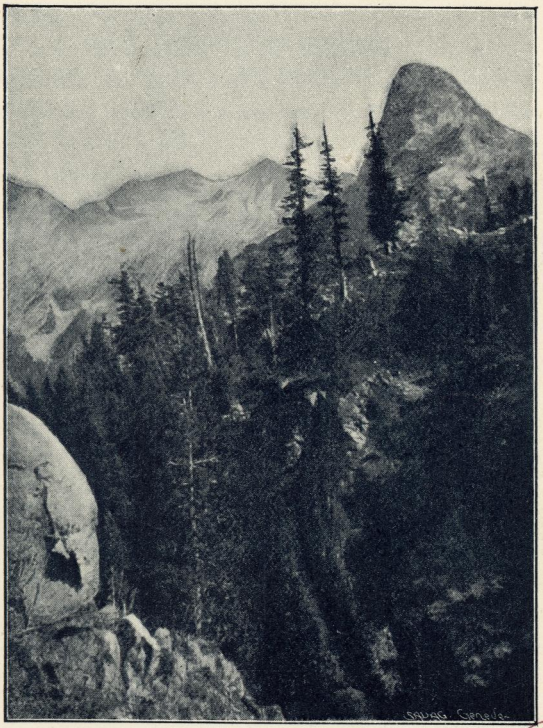
Ça ne sent pas précisément la rose, mais il n'y a pas à reculer. L'hôtesse les introduit dans la salle à manger, recouvre la table d'une nappe amidonnée, et leur sert une soupière pleine, douze côtelettes, une omelette, une salade de piments. Ça va un peu mieux. Peu à peu, la salle à manger s'emplit : la maisonnée est là au complet, les uns debout, les autres, plus hardis, assis; tous, ahuris, contemplent le repas des fauves. Bien repus, ceux-ci gagnent la chambre, où

deux lits, aux draps brodés, attendent, qui ne perdront rien pour attendre !

Au réveil, on sert force café dans des récipients qui ont l'air de cuvettes. En revanche, il avait fallu se laver dans des bols... « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ! » Leurs hôtes, des interprètes, des fournisseurs de toute sorte : cuisinières, épiciers, cordonniers, se mettent en quatre pour satisfaire les visiteurs. Et ceux-ci peuvent, dès 11 heures, reprendre la direction des cimes.

Bibliothèque publique
Toulouse

Eristé



Barranco de Millar

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

SEPTIÈME JOURNÉE

(Mercredi, 13 août)

Au barranco de MILLAR

Après douze heures de sommeil dans leur couche d'iris, les trois paresseux sortent de la bâche, que réchauffe le grand soleil.

Ils descendent la vallée, par un bon chemin muletier sur la rive gauche. 11.10

A l'entrée du val de Millar, en face des plus hautes granges de Gistaïn, ils laissent leurs sacs; puis, ils vont se baigner dans le torrent, 11.30

au-dessous de son confluent avec la Cinqueta de la Pez. 11.55

Arrivent les frères et les vivres! De retour aux sacs, on forme le cercle; il s'agit de fêter dignement cette heure de la délivrance : grand festin, dont le menu comprend un élément rare et très apprécié en montagne, des légumes. midi 30

Ensuite, paresse générale; c'est jour de chômage.

... Avec effort, nous secouons l'engourdissement qui nous cloue au sol, pour nous acheminer plus haut dans la *gorge de Millar*. Nous sommes sur de vastes gazons; à droite, le torrent mugit dans un cañon. Bientôt, par l'autre rive, nous arrivons au campement idéal.

C'est un petit *cirque*, niché au confluent de deux

cours d'eau (1,800 m.?). Le plus gros, par une gorge étroite, descend du lac de Millar célébré par Russell; l'autre, qui tombe en cascade au fond d'un cirque, sort d'un second lac, presque aussi beau que celui de Millar et qui le domine au S. S. O. Cirque étrange. Le granit de l'Eristé et le schiste du Posets s'y rejoignent et s'y heurtent. Au milieu du petit plateau qu'il encercle et d'où le Batoua paraît, près d'un bon sentier, un vaste rocher plat forme un toit, sous lequel cinq personnes peuvent trouver abri. De nobles sapins sèment le sol de bois mort. Les deux torrents, à droite et à gauche, s'offrent aux ablutions. Source excellente, à 200 mètres, vers la cascade. Framboises, airelles, pissenlits.

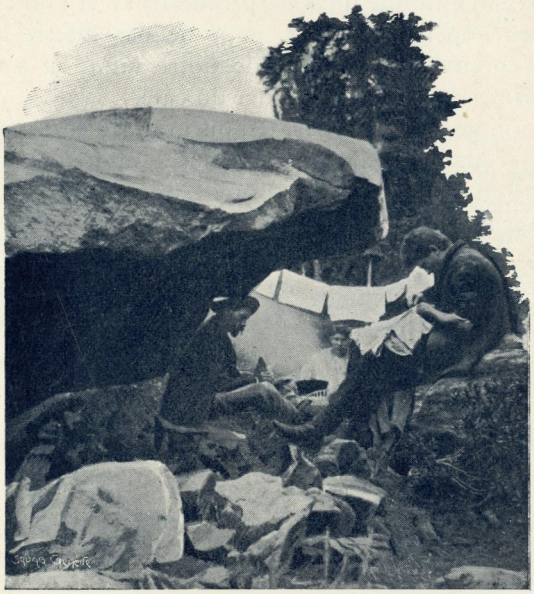
Un de nous monte seul, à l'E., par une *croupe* couverte de pins et de rhododendrons qui s'avance dans le cirque, entre les deux cours d'eau. Il va traverser, près de son origine, le torrent que déverse le lac de Millar.

Sous le col d'Eristé, qui paraît d'accès pénible, entre le lac et un ravin qui tombe de las Espadas et que nous remonterons demain, il voudrait trouver un autre abri qui nous permettrait de faire, en un jour, le Posets et l'Eristé: — vaine recherche. Il se dédommage en étudiant les grandes lignes de cette région très simple et très belle.

Au retour,

6 il retraverse les eaux du lac de Millar, à 100 mètres au-dessous du lac. Il suit horizontalement un petit sentier, sur la rive gauche, s'éloigne du torrent qui tombe en cascades, coupe un affleurement rocheux, et trouve

une *cabane* abandonnée, en haut de la croupe par laquelle il était monté. Le petit sentier zigzague le long de la croupe[1]. 6.10



Voici notre explorateur revenu à l'abri. Une flambée immense dit que le cuisinier s'occupe. La soupe mijote. Elle fleure bon : os de gigot, couennes, oignons, tomates, piments, oseille, thym, potage con- 6.35

[1] Lorsqu'on descend de l'Eristé à el Plan, mieux vaudrait passer par ici que faire le long et inutile détour par el Clot, que conseille Joanne (p. 140). On laisserait à droite et tout près le lac de Millar, d'où, en quinze minutes, on descendrait, au N. N. O., sur la cabane.

centré, rien n'y manque. Après cette énumération, vous seriez peut-être gourmands d'en goûter. Telles étaient nos dispositions, lorsque, « horrible visu », un mouvement malheureux chavire le tout dans les cendres ! On entonne un « de profundis » ; et l'on recommence l'opération. Mais, pour ne pas mettre à trop rude épreuve l'impatience de notre faim, on s'attable aussitôt ; la soupe fera l'office du café.

Au moment des toasts, le plus grand d'entre nous se dresse sur ses pattes de derrière, subitement transformé en ours. Un autre, armé d'une matraque, le fait danser au son d'un hymne harmonieux : « Don, don, don, deri, don, don, daine... » Avec quels grognements et quels rires, ceux-là seuls le comprendront qui savent jusqu'à quel point on redevient enfant au contact prolongé de la mère Nature.

Cadre enchanteur, vivres abondants, gaîté folle, que peut-on désirer de plus — sinon dormir huit heures sur un élastique sommier de branches de sapin ?

HUITIÈME JOURNÉE

(Jeudi, 14 août)

POSETS

Depuis l'Aneto, nous avons contourné le massif du Posets, ne cessant d'admirer ses proportions colossales. C'est un monde de croupes pesantes et énormes, de terrasses peuplées de lacs, sur lequel se dresse, du S. S. O. au N. N. E., un rempart de schiste, flanqué de glaces, qui brise, sur une demi-lieue, toutes les tempêtes inférieures à 3,300 mètres. Nous en avons vu les faces E., N. et O. ; il nous reste à le visiter par le S.

A 6 h. 5, nous traversons le torrent (sentier), pour remonter, au N. N. E., une pelouse sous des pins.

Au-dessus des arbres et des gazons, nous foulons 6.45, 6.55
la *croupe* schisteuse qui sépare les deux vallons de Millar et d'el Clot (2,200 m. ?). Vue très belle sur les neiges et les crêtes dentelées de l'Eristé ou Bagueñola, sur le Suelza, le Batoua mastoc, le grand Batchimale et sa mauvaise arête.

Notre voie d'ascension est au S. E. C'est un grand ravin, rouge et neigeux, qui monte vers la droite, au milieu d'un hérissement de roches extraordinairement stratifiées. Au-dessus, la cime de las Espadas (3,326 m.), dont l'éperon aérien termine la longue crête culminante, se drape de nuages.

Pour la première fois, le ciel nous fait mauvaise mine. La montagne aussi paraît méchante. Nous sommes tentés de répéter, après Russell, cette phrase dont nous avons fait fi : « Le Posets, par le S. O., est à l'abri de toute attaque : il fait presque peur aux yeux[1] ».

Nous dépassons le niveau du lac de Millar, allongé, là-bas, dans sa cuvette. La pente se redresse : les feuillets de schiste coulent sous les pieds, comme de l'eau.

7.20 Nous tournons à droite dans le grand *ravin* fauve, pour en couper horizontalement la paroi, jusqu'à

7.40, 8.15 une bonne source, où nous prenons des forces, qui vont nous être très nécessaires (2,500 m. ?). La Munia paraît, immense ; le Mont-Perdu nous guigne, à gauche du Fulsa.

Pour gagner la crête très longue qui monte de la région du col d'Eristé à las Espadas et au Posets, il faut suivre, de plus ou moins près, la base des murailles grises et violettes qui portent le piton de las Espadas. Rude est l'escalade, sur des graviers roulants et des rochers glissants.

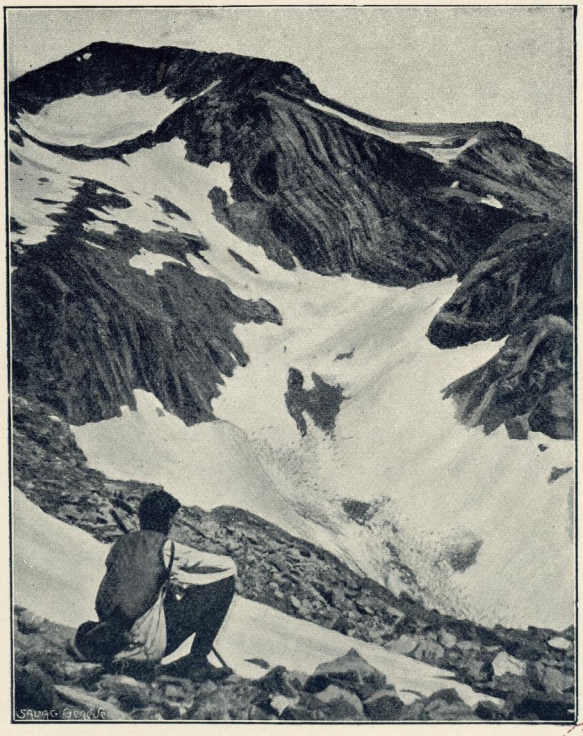
9.20, 9.50 Au-delà d'une *première arête* (2,900 m. ?), on passe dans la partie supérieure d'un second ravin. La vue plonge sur le lac de Millar et sur le lac qui le domine au S. S. O.

Enfin, après un quart d'heure de montée accablante, où l'on fait un pas en arrière pour deux en avant, sur une pente qui se dérobe, nous atteignons

10.5, 10.45 la *crête* désirée. Devant nous s'étend la région

[1] *Souvenirs d'un montagnard*, p. 381.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse



Posets, versant méridional

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DELAVILLE

désolée de las Posets, encombrée de névés et de lacs, d'où part la gorge qui va jusqu'au village d'Eristé, très loin.

Nous aurions voulu suivre la crête jusqu'à son point le plus élevé ; mais, entre nous et las Espadas, elle paraît si tranchante et si cassée que nous n'osons pas nous y risquer par ce temps incertain. Le Posets, distant de plus d'un kilomètre, nous domine de 300 mètres, au N. N. E.[1]. Les nuages n'y touchent plus, mais ils limitent la vue partout ailleurs.

Nous laissant glisser à l'E., sur de belles neiges, nous allons

contourner, par la droite, un petit contrefort que 10.55
projette las Espadas. Nous arrivons ainsi sur

un *grand névé* (2,900 m.?), qui donne un aspect 11.10, midi
boréal aux flancs méridionaux du massif.

Sous les à-pics du Posets, nous gagnons, à droite,

un *col* neigeux, dont la pente S. E. conduirait vers midi 15
Eristé.

Notre pic est au N. Nous y montons directement, par une *épaule* facile et sans neige.

Sommet du Posets (3,367 m.). midi 55

La crête a l'air praticable jusqu'à las Espadas. Notre regret de ne pas l'avoir suivie en serait accru, si nous ne venions pas de trouver une voie d'ascension probablement aussi rapide, sinon aussi intéressante.

Au-dessus d'une multitude de lacs, le glacier oriental est joliment encadré par sa moraine. Les précipices

[1] Son allure nous fait penser au pic de Sesques ou de Scarput, qui s'élève, schisteux lui aussi, avec la même lourdeur, la même inélégance, entre les vallées d'Aspe et d'Ossau.

qui nous en séparent rappellent ceux par lesquels nous sommes descendus du grand Batchimale, mais paraissent moins redoutables.

Ce dernier pic a, d'ici, fière mine[1]. La masse grise des Gours-Blancs s'emmitouffle de nuages. Vers l'Eristé, on n'aperçoit qu'un désert tourmenté, glacial et gris, sous un ciel noir. Vision lugubre.

1.40 L'orage gronde. Aussitôt, nous démarrons. Nous volons par l'*arête N.*, puis nous nous jetons, à droite de la bande rocheuse qui descend à l'O., sur un *névé*, où de longues glissades nous mettent, en quelques minutes, très loin du paratonnerre sur lequel nous étions perchés.

A la première eau, nous achevons nos provisions, pendant que tombent quelques flocons de neige. Nous maugréons contre le Posets : sa forme manque décidément de poésie ; et son sommet nous a offert, au lieu du panorama si vanté, le plus vaste des Pyrénées, une vue plus bornée que tous nos autres pics.

Admirant les horreurs du glacier déchiré que nous laissons à gauche, puis les cascades qui en sortent, nous descendons dans le *vallon d'el Clot.*

3 Bientôt, nous inclinons au S. O., en nous élevant à peine, pour rejoindre l'itinéraire de la montée

3.30 sur la *croupe* qui domine la gorge de Millar. Sous une grosse averse, en un sauve-qui-peut général, nous retrouvons

3.45 notre *abri.*

... Il fait nuit. Les étoiles luisent, très claires. Les

[1] A sa droite, entre le port d'Aygues-Tortes et celui de Clarabide, dort un lac espagnol non relevé par les topographes.

pentes qui nous environnent se perdent dans l'obscurité. Groupés autour du grand feu de sapin qui flambe avec fracas, nous savourons cette heure exquise. Les uns méditent ou rêvent, laissant fuir leur pensée sur les spirales moelleuses que dégage quelque pipe amie. Les autres, le dos au feu, font des provisions de chaleur pour dormir.

La flamme, qui vient d'être alimentée à nouveau, s'élance plus haut, toute droite et toute rouge. Les alentours s'illuminent. La clairière semble habitée par des ombres qui passent et repassent. Dans l'air incendié, les grands sapins se dressent avec des contorsions de damnés, cependant que les pins rigides, impeccablement alignés, mettent sur le fond noir une fresque de belle ordonnance, à la Puvis de Chavannes.

NEUVIÈME JOURNÉE

(Vendredi, 15 août)

De MILLAR à BARROSA

6.5 Tout de suite, nous prenons la rive gauche. Marche très rapide sur un sentier détrempé par la pluie de la nuit. Il s'éloigne du torrent

6.30 et rejoint le chemin qui vient du col de Gistaïn.

6.40 Confluent des deux Cinquetas d'Aygues-Cruces et de la Pez.

7.5 *Pont* conduisant à l' « Hospital » de Gistaïn, grand bâtiment blanc sur la pente en face.

7.10 Devant l' « Hospital » abandonné où nous pensions nous ravitailler, un Espagnol nous dit n'avoir pas de pain.

Anxieux, nous suivons un chemin qui laisse loin, à gauche, le rio de la Sallena, n'éprouvant, en cette marche vers Barrosa, d'autres désirs que ceux de la plèbe romaine : « panem et circences ».

7.30, 8 Deux « carabineros » nous affirment que nous ne trouverons pas de vivres avant Parsan. Quelques mètres plus loin, de braves paysans consentent à partager avec nous leur unique pain de seigle.

Nous montons à côté d'une eau qui court dans le gazon.

8.20, 9 *Petit col*. Derrière nous, l'Eristé et le Posets. Devant, le paso de los Caballos. Par la base des

pâturages qui se prolongent jusqu'au port de Plan, nous descendons vers le *torrent*,

dont on s'approche pour la première fois. Nous ne le traversons pas, le sentier ne quittant pas la rive gauche. 9.15

Un petit vieux aux dents claires et aux yeux luisants nous donne du lait de son chaudron. Il l'avait recouvert de son vaste « sombrero », pour le préserver, sans doute, des insectes ! Source exquise. Troupeaux de mulets et de vaches. 10. 10.30

Paso de los Caballos (2,280 m.). 10.55

Au-delà de ce large col, autre source délicieuse. 11, 11.30

Longue descente, par la rive droite, dans la vallée pierreuse d'Urdiceta. Au bas de la gorge, beaux à-pics rocheux, où se suspendent des sapins.

Nous passons sur l'autre rive, après un plongeon dans l'eau fraîche. Le chemin, à un moment, est éboulé dans le rio. midi 35, 1.15

En débouchant au-dessus de la vallée de Bielsa, nous constatons que le village de Real, marqué sur les cartes, n'est qu'un groupe de granges inhabitées ; mais nous apercevons tout près les toitures bleues de Parsan émergeant du feuillage, oasis dans un désert presque africain. 1.40

Parsan (1,153 m.). — Après en avoir imposé, par l'exhibition de nos papiers, à un « carabinero » qui faisait mine de visiter nos sacs, nous envahissons la « posada ». 1.50

C'est jour de grande fête. La population endimanchée promène son indolence autour des visiteurs. Les bigarrures des costumes éclatent au soleil ou s'effacent dans des angles d'ombre. Les femmes sont gracieuses,

en leur décolleté, parées de chaînettes et de médaillons, avec, sur l'ébène des cheveux lisses, d'antiques fichus tombant en draperie par-dessus les épaules. La tête entourée d'un foulard de soie voyante, les hommes, dont la ceinture noire ou violette descend de la poitrine jusqu'à mi-cuisse, et dont les caleçons bouffent sous la culotte de velours, ont des poses de seigneurs satisfaits.

Les vieilles bâtisses à balcons, où s'étalent des étoffes vertes, jaunes, rouges, égalent par leur pittoresque tout ce qu'on va souvent chercher en d'autres continents. Sur la place minuscule de l'église, s'amusent des enfants, déjà bronzés par le soleil, et que le va-et-vient du photographe laisse stupides.

Thérèse, notre accueillante hôtesse, qui parle le français, apprête le repas. Le menu en est pauvre, comme l'est la région. On ne trouve ni pommes de terre, ni haricots; nous refusons du « beurre de cochon », sans chercher à comprendre[1]. En des assiettes de terre, avec des cuillères en bois, nous dévorons une soupe aux tripes et une pâtée de mouton au riz. Nous arrosons cette lourde pitance d'un gros vin, bu à la régalade, au bec allongé d'une carafe. Et, bien lestés, nous disons adieu, une fois de plus, à la civilisation (!).

Un chemin caillouteux, sur la rive droite du rio Cinca, nous mène aux *ruines de l'* « *Hospital* » de Bielsa. Trois minutes 5 6. 6.15

[1] M. de Saint-Saud, le grand explorateur des sierras pyrénéennes, veut bien nous expliquer cette énigme. Notre mot beurre aurait été compris comme le mot espagnol « manteca », qui signifie corps gras. « Manteca de vaca », veut dire beurre, « manteca de puerco » graisse. Nous fûmes bien inspirés en écartant l'offre d'une tartine de graisse !

plus loin, nous quittons le torrent dont les cascades grondent, pour prendre, à gauche, un bon sentier.

6.30 Apparition subite de la portion du *cirque de Barrosa* que domine las Loseras. La vallée large, bordée d'à-pics, est l'avenue triomphale qui y conduit.

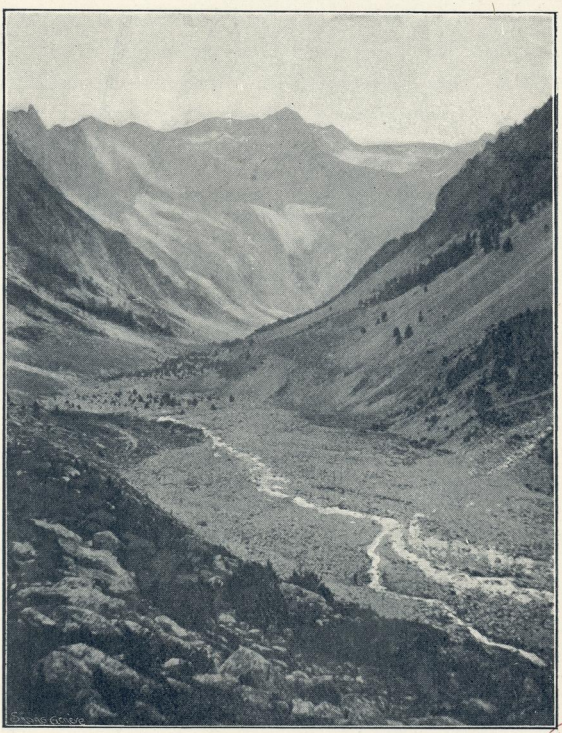
Dès l'entrée, l'émotion vous saisit. Dans le soir mat, la sécheresse, la stérilité, la désolation sont telles, qu'on a le sentiment d'être dans un autre monde, comme devant un paysage lunaire fantastique. Pas une goutte d'eau. Dans le thalweg, un tapis de pierres grises, où se dressent des pins, pareils à des ifs funéraires. C'est une nécropole d'une infinie tristesse.

... Soudain, émerveillement : les eaux courantes reparaissent partout, blanches le long des cascades, vertes dans les vasques, où se mire un feuillage très doux. Une cabane se plante au bord du chemin ; des oiseaux animent de leurs chants les rochers silencieux ; et, là-haut, dominant le mur sombre du cirque, les nuages, qui font panache sur les cimes, frissonnent sous la dernière caresse du soleil. Une couronne de rubis, de vieil or et de feu flotte entre ciel et terre.

... Quelques pas encore, et cette gloire s'éteint. Plus de lumière au ciel, plus d'eaux sur la terre, ni d'oiseaux, ni d'arbres ; plus rien que le cirque noir et glacial, avec sa régularité implacable, et ses cascades blafardes, muettes et immobiles. Devant cette nature figée, un vertige vous prend ; on se sent englouti par le colossal hémicycle, comme en un tombeau où s'accumulent les ténèbres et où aucune vie n'a le droit d'exister.

Tout frémissants, nous quittons le milieu du cirque et revenons sur nos pas. Notre campement est moins

Las Loseras



Val de Barrosa

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LA VILLE

BIBLIOTECA Toulouse

loin, sur le gazon, entre deux rochers, près d'une source, à la hauteur des derniers arbres.

Nous n'osions plus regarder vers le cirque féroce, lorsque, levant les yeux avant de nous coucher, un 7.20
spectacle inattendu se présente. C'est une immense grisaille, mouchetée d'ombres et de plaques blanches. Tout s'estompe dans un vague discret. Les pics ont perdu leurs terreurs ; leurs pointes sont à peine visibles ; leurs contours sont insaisissables. Un mystère paisible emplit la montagne, sous les pâles étoiles. Le cirque phosphorescent revêt une étrange grandeur qui nous rassure et nous enchante : — magie du clair de lune.

Temple divin pour adorer le Créateur. Comment pourrions-nous n'y pas prendre en pitié les sanctuaires humains, où, en ce jour, les foules se prosternent ?

DIXIÈME JOURNÉE

(Samedi, 16 août)

MUNIA

Le cirque s'éveille avec nous. En quelques minutes, l'Orient l'inonde de ses rayons. Mille couleurs brillantes jaillissent de la nuit. Les cimes se profilent dans l'azur léger.

6.30 Nous arrivons au fond de l'énorme entonnoir (1,630 m.). Les précipices de las Loseras lancent leurs aiguilles grises à une hauteur effrayante. La Munia, plus trapue, est un monstre noir replié sur lui-même.

Les pentes s'humanisent. La lumière et la proximité nous permettent de voir, sur la grande muraille, des talus gazonnés d'aspect très pacifique. Au chant des eaux courantes, nous nous élevons *vers l'O. N. O.*

A notre droite, un bon chemin muletier remonte un vallon de pâturages, qui s'évase à l'E. de la Munia, et qui brise en ce point la régularité du cirque. Ce chemin va traverser le port de Barroude, qui mène dans la vallée d'Aure. Port inconnu des touristes, à peine mentionné par Joanne[1], et qui est la porte ouverte sur cette merveille, le cirque de Barrosa. Si la mode y avait amené quelques-uns des curieux qui, très prosaïquement, ont franchi les ports de Bielsa et de

[1] Page 140. Joanne ne donne que cette information décourageante : « Chemin peu fréquenté ». Il est vrai que son dernier *Guide* supprime les renseignements qui, dans les éditions précédentes, intéressaient le plus les montagnards.

Cirque de Barrosa

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Moudang, ou même le port Vieux, tout proche et que Russell appelle à faux port de Barroude[1], Béraldi, après avoir relaté la découverte du cirque par Schrader en 1877, n'aurait pas pu écrire cette phrase lamentable : « A la fin du XIXe siècle, il n'y aura pas dix pyrénéistes qui auront vu le cirque mystérieux de Barrosa[2] ».

Nous franchissons une *première falaise* rocheuse, par le lit desséché d'un cours d'eau, à quelque 300 mètres à droite de la cascade principale qui tombe au milieu du cirque.

Au-dessus (2,000 m. ?), on se retourne. Le regard 7.15, 8.5
enfile la vallée de Barrosa, belle et harmonieuse entre deux haies de précipices, et s'arrête sur le Posets qui, déjà, semble très loin.

Nous allons passer un *second escarpement*, en appuyant un peu sur la gauche ; et nous atteignons, toujours par des gazons,

une petite *terrasse* (2,400 m.?) encombrée d'un chaos 8.40, 10
rocheux. Deux ou trois cascades y tombent qui, réunies, forment plus bas la grande cascade du cirque.

Nous coupons ici un sentier qui vient du port de Barroude, et va, par une ride de stratification, en corniche vertigineuse, à un autre col ouvert, au-dessus d'abîmes et à l'E. de las Loseras, sur la vallée de Chisaguës. Par cette route originale et hardie, nous voyons s'avancer, rapides, deux femmes et un homme. On nous a dit que des chevaux y passeraient sans peine.

---

[1] *Les grandes ascensions des Pyrénées*, p. 136. Depuis, Russell a remis le port de Barroude à sa vraie place ; cf. *Souvenirs d'un montagnard*, pp. 183 et 184.

[2] *Cent ans aux Pyrénées*, t. IV, p. 71.

Notre allure languit. Un de nous, fortement indisposé, se traîne à grand effort. Que nous réserve une journée ainsi compromise ?

Par la trouée qu'y font les cascades, nous traversons un *troisième ressaut*, plus long que les deux précédents, et

10.25. 11 nous entrons dans la région des neiges. Las Loseras est au S. S. O., accessible par son glacier, à gauche ; la Munia au N. N. O.

Nous arrivons, par l'O., sur

11.15. midi 35 un *plateau neigeux*, au S. de la Munia (2,800 m. ?). Elle paraît « infaisable », assise sur des précipices.

Pourtant, nous l'attaquons de face, en allant droit au N. Au-delà du grand névé plat et d'éboulis roulants, nous nous trouvons

1 au pied des murailles du pic. Le petit chaînon qui relie la Munia à las Loseras s'est abaissé, et laisse voir le Mont-Perdu, le som de Ramond et les Parets de Pinède.

Au-dessus de nos têtes, un *couloir* se creuse, large d'une trentaine de mètres, où tombe un filet d'eau que le vent disperse en pluie. D'apparence impraticable, ce passage est assez facile par la gauche, pour qui ne craint pas un peu de gymnastique ; l'inclinaison est forte, mais la roche est solide et les prises sont bonnes.

1.15 Après le couloir (2,975 m. ?), et après des pentes moins dures, hérissées d'ardoises, nous voici, enfin, avec notre invalide, sur

1.35 **le sommet de la Munia (3,150 m.).**

... La montagne ne blase pas. Plus on va, mieux on sent. Ce n'est pas l'admiration qui nous fait défaut

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Le Massif calcaire
vu de la Munia

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LA VILLE

aujourd'hui, ce sont les termes pour la rendre. Aussi bien, la beauté ne se définit pas.

Nous avions vu, à Paris, lors de la première Exposition des peintres de montagne, l'admirable tableau où Schrader a exprimé, en artiste montagnard, la gloire du Massif calcaire vu de la Munia. Cette toile nous avait remués, exaltés. Maintenant, c'est le spectacle lui-même qui, au moment où nous mettons le pied sur le sommet, surgit tout entier devant nous. Empoigné, subjugué, on se tait, on reste immobile, on est tout à la stupéfaction, à l'éblouissement, à la contemplation émue et pieuse. Cette architecture babylonienne, ces amas tourmentés de neiges éclatantes, cet ensemble à la fois majestueux et svelte font du Mont-Perdu la montagne la plus impressionnante que nous ayons vue depuis dix jours.

Le ciel nuageux met sa note terne sur tous les tons, sans limiter la vue ; et le soleil, déchirant le voile, fait courir, ça et là, des cascades de vif argent sur de mornes glaciers. Ce panorama est justement célèbre ; il est superbe de tous côtés.

Ce qui nous attire le plus, après la région du Marboré que nous nous promettons de visiter l'année prochaine,[1] ce sont des cimes bleues qui, sur sa droite, pâlissent à l'horizon. Pour la première fois depuis notre départ, nous les voyons qui s'élèvent dans le ciel natal, ces amies de notre enfance, si peu connues des pyrénéistes, et pourtant si jolies, si hardies, si belles. Avec tendresse, nous redisons leurs noms pleins de musique : la Telera et le rempart de la Par-

[1] Cf. *Au pays des isards*, deuxième partie.

tagua, la Collarada, le Campanal de Isas, la Pala de Yp, les deux cornes du Liserin, le pic d'Aspe, le Visaurin. Viennent ensuite, l'Enfer, un voisin, et le Vignemale, avec sa rivière de glace.

Dans notre adieu aux grandes cimes qui nous ont procuré de si vives jouissances, la pensée que nous

allons revoir le charmant pays d'Aspe nous console, — bien mieux, nous rend presque impatients.

3.30 En descendant de la Munia par l'O., nous remarquons qu'il serait facile de passer du versant de Barrosa sur celui des lacs de la Munia, et de rejoindre l'arête que nous suivons.

Après avoir admiré l'immense *cirque de Troumouse*, si grandiose avec ses à-pics réguliers, et la formidable Munia, toute noire, zébrée de glaciers, nous atteignons

6.30 *Héas*.

Réception affable chez le guide Chapelle. Sous son toit hospitalier, notre malade trouve la guérison. Chapelle ne comprend pas comment nous avons pu, sans lui, trouver du premier coup le seul passage qui permette de descendre de la Munia ; aussi nous fait-il l'honneur de nous traiter en confrères.

*
* *

Le lendemain, nous nous acheminons par la vallée de Luz, nous résignant avec peine aux horizons bornés et à l'atmosphère plus lourde.

Nous rapportons de notre expédition une gratitude sincère pour nos aînés qui ont découvert ou étudié les Pyrénées centrales, les Russell, les Schrader, les Béraldi, nos inspirateurs et nos guides[1] ; et notre conviction s'est renouvelée que, pour fortifier le corps et l'âme, rien ne vaut l'école des isards[2].

---

[1] Nous devons un remerciement spécial à M. Russell, qui a bien voulu enrichir d'une belle préface la présente édition. Un autre à M. Schrader, qui nous a prêté son concours bienveillant pour la carte de notre itinéraire. Enfin, à M. Béraldi, qui nous a offert son passionnant ouvrage, *Cent ans aux Pyrénées*.

[2] Disons, pour les montagnards qui redoutent les entreprises trop coûteuses, que nos dépenses totales, pendant les douze jours de voyage, n'ont pas atteint trente francs par homme.

TABLE

Pages

Préface 9

Première Journée

D'Osse au port de Vénasque 19

Planche : Architecture de la Maladetta.

Deuxième Journée

Aneto ou **Néthou** 22

Planche : Plan des Aygualuts.
Vignette : Sommet de l'Aneto.

Troisième Journée

Milieu et Maladetta 32

Planches : Milieu et Maladetta.
Aneto.
Vignette : Nuages sur la vallée d'Aran.

Quatrième Journée

Tusse de Maupas et Crabioules 41

Planche : Crabioules.
Vignette : Lac de Literola.

Cinquième Journée

Perdighero 50

Planches : Lac de Literola.
Le névé méridional du Perdighero.

Pages

Sixième Journée

Gours-Blancs et grand Batchimale 58

Planches : En montant au pic des Gours-Blancs.
Posets et Eristé.
Nuages passant la frontière.

Septième Journée

Au barranco de Millar 73

Planche : Barranco de Millar.
Vignette : Notre campement.

Huitième Journée

Posets 77

Planche : Posets, versant méridional.

Neuvième Journée

De Millar à Barrosa. 84

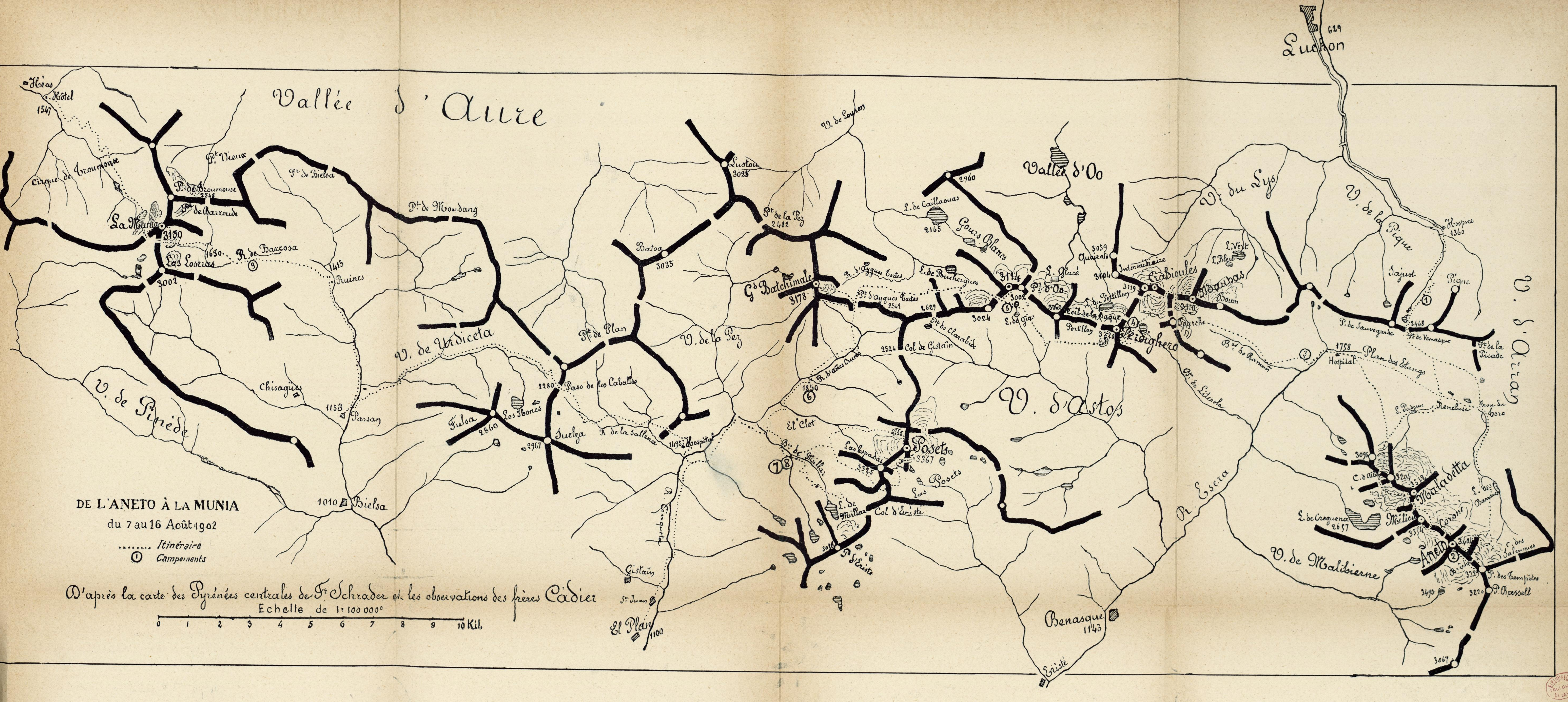
Planche : Val de Barrosa.
Vignettes : Groupe d'Espagnols.
Eglise de Parsan.

Dixième Journée

Munia 92

Planches : Cirque de Barrosa.
Le Massif calcaire.
Vignette : Munia.

Carte de l'itinéraire.



DE L'ANETO À LA MUNIA

du 7 au 16 Août 1902

.... Itinéraire

① Campements

D'après la carte des Pyrénées centrales de Fr. Schrader et les observations des frères Cadier

Echelle de 1 : 100 000e

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kil.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Les Cinq Frères Cadier

Au Pays des Isards

Du pic Long au Balaïtous

Chez les Auteurs
À Osse, (Vallée d'Aspe, Basses Pyrénées)

Au pays des isards

Des mêmes auteurs :

AU PAYS DES ISARDS

PREMIÈRE PARTIE

de l'ANETO à la MUNIA

PAR LES PICS DE 3,100 MÈTRES

SECONDE ÉDITION, REVUE

ACCOMPAGNÉE D'UNE PRÉFACE

DU

Comte Henry **RUSSELL**

Prix : 3 francs. — S'adresser aux auteurs.

Les cinq frères CADIER

Au pays des isards

DEUXIÈME PARTIE

DU PIC LONG AU BALAÏTOUS

par les pics de 3,100 mètres.

AVEC UNE PRÉFACE

DE

Franz SCHRADER

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE TOULOUSE

Chez les auteurs
à OSSE (vallée d'ASPE, Basses-Pyrénées).
1904

Préface

Les cinq jeunes amis, qui m'ont demandé quelques lignes d'introduction pour leur œuvre nouvelle, me paraissent aimer la montagne comme elle doit être aimée : pour elle. Et c'est la raison pour laquelle je n'ai mis aucune fausse modestie à répondre à leur désir. Chez eux, fils et petits-fils de fervents pyrénéens, l'amour de la montagne se confond avec le sentiment de la patrie ou de la famille, et fait partie de leur être le plus intime. Avant que le public apprît le chemin des Pyrénées, le Patriarche qui préside encore leur table familiale aimait les grands monts d'une tendresse pieuse, et allait chercher sur leurs cimes de hautes inspirations, pures de toute pensée personnelle. Ce même sentiment d'amour désintéressé est celui qui anime ses petits-fils, et je les remercie du témoignage d'amitié qui me permet de dire ici ce qu'ils n'auraient pas dit eux-mêmes.

Il y a en effet des sentiments si intimes, si enracinés au plus profond du cœur, qu'une sorte de

pudeur empêche de les exprimer. Ils transpirent en quelque sorte à travers toute l'œuvre, comme le miel de l'abeille, mais les formuler soi-même serait presque un outrage à la très pure passion que rien d'égoïste ne ternit; et pour qu'ils soient dits, il faut que ce soit un ami qui les dise.

J'ajoute qu'une des plus hautes joies, après celle d'avoir consacré ses forces à quelque grande œuvre d'effort désintéressé, c'est de voir les jeunes parcourir à leur tour la même voie, non point pour capter la vaine gloire, ni pour se trouver plus fameux que le vulgaire, mais simplement pour s'approcher des régions hautes, où l'atmosphère et la vie se purifient et s'éclairent de lueurs nouvelles, et d'où l'on redescend toujours plus heureux et plus pur qu'on n'est monté.

Entre ceux qui aujourd'hui cultivent les montagnes, tous ne sont pas poussés par les mêmes mobiles. Sans doute quelques-uns sont mûs par le snobisme, ou par le désir de la gloire sportive ; certains, plus nombreux, par l'amour de la gymnastique héroïque, l'attrait des aventures hasardeuses ou la soif de nouveauté. L'élite me paraît être parmi ceux qui poursuivent un but de recherche scientifique, ou qu'emporte vers la pure beauté une passion dépourvue de tout alliage. Ceux-ci savent qu'ils puisent là-haut la paix, la joie, la force qui permet d'être doux, la patience qui procure le calme, la hauteur de vues qui

donne soif de justice, l'accoutumance à la lutte qui permet de garder la sérénité à travers les rudesses de la vie ou de la mort.

Il y a tout cela dans ces pages allègres, comme il y avait de la prose dans les discours de M. Jourdain, sans que M. Jourdain s'en fût aperçu.

En lisant ces simples récits, absolument dénués d'appareil, j'ai senti plus d'une fois le contact même de la montagne et l'enveloppement du ciel, et le souffle de la jeunesse qui s'éloigne a rafraîchi mon front.

J'en remercie les cinq voyageurs, et je crois que beaucoup, parmi ceux qui les liront, les remercieront comme moi.

F. Schrader

Au pays des isards

DEUXIÈME PARTIE

DU PIC LONG AU BALAÏTOUS

par les pics de 3,100 mètres.

PREMIÈRE JOURNÉE

(Jeudi, 6 août 1903)

Pau... Lourdes... Luz... : voyage charmant le long du gave, mystérieux Protée. Tantôt, il déroule son flot d'un vert sombre, avec de lents tournoiements. Tantôt, une vitesse uniforme anime sa nappe striée de lignes droites. Plus loin, des rocs brisent le courant. Les eaux grondantes enserrent le moindre obstacle, s'y acharnent avec une impuissante furie. Et c'est un pêle-mêle de chevelures d'argent, panaches d'écume jaillissant à la vive clarté, jeux de lumière multipliés à l'infini. Ailleurs le torrent s'engouffre : étouffé entre deux parois, il brâme son désespoir d'une voix de tonnerre, ou bien semble pleurer.

Ces eaux vivantes, joyeuses et tristes, captivent notre imagination. Nous voyons se refléter en elles le charme si divers des régions mystérieuses dont

elles descendent et où nous allons. Ne transportent-elles pas, dans leurs replis, quelque chose de la méchanceté du val de Bastan, de la froidure du lac Tourrat, de la majesté de Troumouse, de la joliesse d'Estaubé, de la noblesse du cirque seigneurial de Gavarnie, de la vertigineuse terreur du Vignemale, de la sauvagerie chaotique du Batcrabère où plongent les déchiquetures du Balaïtous ?... Dans le gave, nous lisons par avance le résumé de notre course et de nos joies. De cette eau limpide il nous vient une ivresse qui abrége notre première étape, et en fait un de ces beaux rêves, prophétiques de réalités plus belles encore !...

Vallée de l'Ise (*1,150 m.?*), *à une heure de Luz. 10 h. 30 du soir.*

— Ouèp !

Ce cri, brusquement, nous arrive à travers la montagne assoupie. Un nuage passe devant la lune ; son ombre court sur la pente. Arrêtés près d'une grange déserte, nous cherchons à y pénétrer sans violence. Feu-follet capricieux, notre lanterne vacille et se déplace, frôlant les murs vermoulus, rôdant sur la prairie humide et, finalement, s'élevant le long d'une échelle.

— Un grenier à foin ; bonne affaire !...

Un nouvel appel, tout proche, déconcerte l'explorateur.

— Ouèp ! qui va là ?

Des sifflets retentissent ; des chiens aboient. Quatre hommes viennent à nous. Et nous d'aller au-devant :

— Eh bien ! que voulez-vous ?

La lune éclaire nos visages et provoque cette réponse étonnée :

— Ah ! c'est vous ?... Cette lanterne nous inquiétait

et nous venions voir... : on ne sait jamais, la nuit, quelle rencontre on peut faire... Mais..., où est le cinquième ?

— Soldat d'un an au 18e, à Pau, il n'a pas pu obtenir de permission. Moi, j'ai la chance de faire trois ans; aussi ai-je décroché vingt jours.

On cause un instant encore. Puis, trois des paysans s'étant retirés, le quatrième nous hospitalise dans le grenier qui lui sert de chambre à coucher.

*
* *

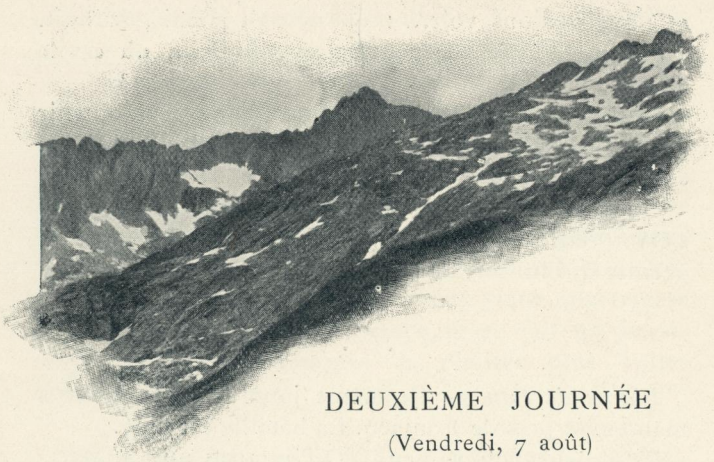
Plaine de Pau. — Ce même jour, la 72e brigade a manœuvré près de Pontacq. La bataille est finie.

Vainqueurs ou vaincus ? Qu'importe aux soldats ? Tête haute et jarret tendu, ils entrent au village...

— « Rassemblement pour la corvée de la soupe ! »

Le frère prend une carotte et la gratte, oh ! sans beaucoup d'ardeur, car son regard s'est fixé vers le sud, sur l'échancrure qui, dans le mur bleuâtre des montagnes, marque la vallée d'Argelès. Sa pensée fouille l'horizon vaporeux par delà lequel ses frères s'approchent des grands monts... Et il voit à leur côté sa place vide.

Le soir, le régiment se dirige vers Pau. A quoi bon la mélancolie et la tristesse ! S'arrachant à son rêve, le frère entonne un gai refrain.



DEUXIÈME JOURNÉE

(Vendredi, 7 août)

Lac TOURRAT

Notre hôte nous offre une sanche[1] de lait qu'il vient de traire.

Puis, cinq minutes nous conduisent à

5 h. 35 un petit *pont* cintré sans tablier qui nous porte sur la rive droite.

Bientôt, notre horizon dépasse les pelouses environnantes parsemées de granges. Le col de Pierrefitte apparaît, entre les escarpements du Montarrouy et ceux, effrayants, de la Pique de Marraout[2]. Derrière nous, à droite du Barbe de Bouch et de l'Ardiden, brille comme une étoile égarée sur le col de Riou la façade blanchie d'une auberge.

---

[1] Profonde écuelle dans laquelle les bergers pyrénéens recueillent le lait.

[2] Lequeutre qui appella d'abord cette montagne le Maucapéra (le mauvais prêtre), du nom que les indigènes donnent à sa voisine, en fit l'ascension seul, en 1870, et passa sur ses parois une nuit affreuse. Cf. H. Beraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, t. III, p. 136.

Aux *pâturages de Pierrefitte*, la pente se radoucit ; 6.20, 6.40
des eaux bruissent en des rigoles.

Nous échangeons quelques paroles avec les habitants 7.5, 7.15
d'une cabane, puis traversons un délicieux petit *plateau* où se réunissent les eaux du lac de Maucapéra et celles du col de Pierrefitte.

Après un arrêt au-dessus d'une cabane abandonnée, 7.50, 8.30
nous atteignons, par neiges et pierrailles, le facile
col de Pierrefitte ou *de Bugarret* (*2,468 m.*). 9.10, 10.5

Devant le Néouvielle et son turon, étincelle, au col de Rabiet, la toiture zinguée du refuge Packe. Au delà de trois lacs en enfilade et de la hourquette de Bugarret, l'Estaragne apparaît, cylindre gracieux. A droite, la mince arête du pic Long déroule sa sombre dentelle. Plus près, convergeant elle aussi vers le pic Long, la lourde croupe de Carbounous s'élève en ressauts successifs. Tout ce granit noirâtre et tourmenté, semé de lacs sauvages, porte un cachet d'austérité et de tristesse qui nous rappelle les solitudes du Balaïtous[1].

Rapide descente sur éboulis, à l'E. ;
et voici le déversoir du *lac de Rabiet*. En dix mi- 10.20
nutes, par la gauche, nous en gagnons la rive orientale, puis nous remontons le torrent à travers un parterre de fleurs.

En vue du lac, plus grand, de *Coueyla det Mey*, et touchant à peine au sentier qui vient du col de Rabiet, 10.45, 11
nous nous élevons sur des gazons au S.

---

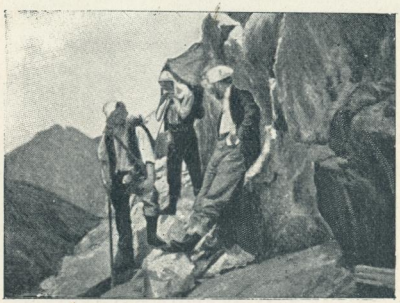
[1] Trois erreurs dans le *Joanne* de 1895 (cf. p. 191) :

1° Du col, on n'aperçoit ni le Massif calcaire, ni le Vignemale, ni l'Ardiden. N'apparaissent à l'O. que le som de Nère, les montagnes d'Argelès, le Viscos, le Cabaliros et le Gabizos.

2° On ne pourrait pas atteindre en quinze minutes le col de Rabiet en se maintenant sensiblement de niveau ; pour passer d'un col à l'autre, il faudrait descendre pour remonter, et cela demanderait de trente à quarante-cinq minutes.

3° Si le col de Pierrefitte a 2,468 mètres, le lac de Rabiet ne peut en avoir 2,428. Il nous faudra descendre 150 ou 200 mètres pour passer de l'un à l'autre. Entre les deux lacs de Rabiet et de Coueyla det Mey, la différence des niveaux est, non de 2 mètres, mais de 40 ou 50.

11.30 Halte *près de l'arête de Carbounous*, sur le versant E. N. E. (2,500 m.?)[1]. Nous allions nous diriger au S. S. E., vers le pic Long qui dresse sa corne menaçante au delà d'une pente de neige de granit blanc, lorsqu'un orage éclate. Jugeant imprudent de nous élever davantage et attirés par le secret du lac Tourrat, nous courons vingt minutes vers l'E., sous de lourdes ondées cinglées par le vent, pour nous abriter contre un rocher.



1.20 La pluie s'interrompant, quelques pas nous mettent en présence du pic Long et des crevasses supérieures de son glacier. Nous sommes sur un *plateau* granitique fourmillant de petits gours[2]. Le traversant en allant au S. E., nous arrivons

1.40 en face de la hourquette de Bugarret[3], au-dessus d'une gorge profonde.

Cinq minutes de montée au S., et nous trouvons un joli *lac* circulaire où flotte une banquise. Cinq minutes

---

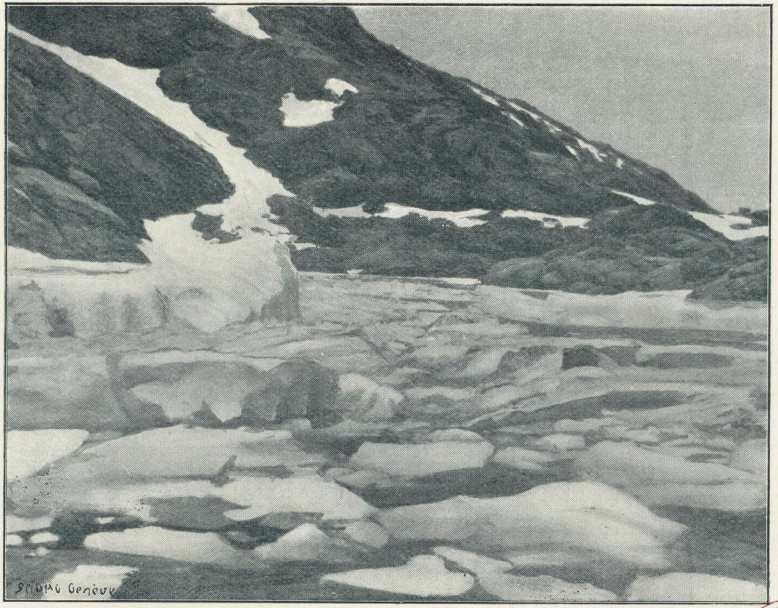
[1] Cette arête prend racine vers le déversoir du lac de Rabiet où nous aurions pu l'attaquer, montant au S. S. E.

Du lac de Bugarret, en allant au N. puis à l'E., on pourrait ascendre le turon de Néouvielle (3,056 m.), dont la masse précipitée domine la région.

[2] Du béarnais « gourg », qui signifie lac.

[3] Cette hourquette est une longue arête renflée en son milieu (qui atteint peut-être la cote indiquée de 2,711 m.) et offrant deux passages : l'un étroit, le plus généralement suivi, vers le turon de Néouvielle ; l'autre, plus large, vers le pic Long. Nous sommes devant le second.

Venant du Néouvielle, et après une nuit passée près du lac de Bugarret, M. Lorenz Preller, l'aimable propriétaire, aux Eaux-Bonnes, de la villa Excelsior (chef-d'œuvre de goût et de passion montagnarde), franchit la hourquette, avec M. Henri Meunier et le guide Lons. Ils montèrent sur le flanc oriental de l'arête et arrivèrent au pic Long, n'apercevant le lac Tourrat que du sommet (septembre 1893).



Lac Tourrat

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

encore, et nous voici devant l'admirable *lac Tourrat*[1].

Une beauté est en même temps une puissance. Cela vous enveloppe, cela vous pénètre et vous trouble jusqu'au fond le plus secret de l'être. Et la joie dont vous êtes empli vous exalte, comme les plus doux bonheurs de la vie sociale. Aussi nous félicitons-nous de l'averse qui recommence de plus belle : elle nous retient au pied du sommet que nous convoitions; elle nous enferme sous l'angle d'un rocher où, piteusement blottis et tout mouillés, nous claquons des dents; mais elle nous donne le meilleur des prétextes pour demeurer au milieu des merveilles que nous allons contempler à la moindre éclaircie.

Le lac Tourrat, carré de 200 à 250 mètres de côté, est un exemple, probablement unique aux Pyrénées, d'un lac important où se déverse tout entier un glacier d'une seule venue. Très incliné, très crevassé, ce dernier y tombe directement du pic Long. Sur l'eau moirée ses débris éclatants errent à la dérive.

L'attention est surtout captivée par les stries diversement colorées que présente la paroi terminale du glacier, longue de plus de 200 mètres, haute de 10 mètres au-dessus du lac : horizontales au centre, elles se redressent vers les côtés jusqu'à dépasser la verticale, laissant deviner l'effroyable pression que subit la glace à l'étroit dans son lit de granit. A droite, l'unique moraine en cône d'éboulement envahit peu à peu le lac.

Ce spectacle, qui se trouve en France et dans la commune de Luz, sommes-nous les premiers touristes à le contempler? Une boite de sardines vidée, trouvée

---

[1] Dans le patois de la plaine, « tourrat » signifie gelé, glacé.
La voie la plus normale pour atteindre ce lac serait de monter directement au S. S. E., en partant du lac Coueyla det Mey.

Glacier du lac Tourrat

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LE MIRAIL

près de l'abri où nous passerons la nuit, a-t-elle été laissée par quelque explorateur émerveillé, comme nous, — ou tout simplement par un de ces chasseurs d'isards qui travaillent à dépouiller nos montagnes d'un de leurs plus gracieux ornements? Quoiqu'il en soit, le lac Tourrat, dont l'altitude dépasse 2,700 m. — à peu près celle des lacs glacés de Literola, du portillon et du port d'Oo —, peut soutenir la comparaison avec ces trois illustres rivaux, et reste, parfait en son genre, un type de beauté polaire et sauvage.

Sur une petite terrasse dominant la gorge où les eaux du lac s'en vont en cascade — c'est-à-dire au N. E. et tout près du petit gour circulaire (p. 14), juste au N. du pic Long —, un gros rocher en équilibre fait voûte au-dessus d'un sol mi-caillouteux, mi-boueux, — dolmen colossal qui sera notre refuge pour la nuit. Tandis que nous nous y rendons, le soleil perce les vapeurs ; sur les rochers olivâtres de la hourquette, la gaîté d'un arc-en-ciel nous est l'augure d'un ciel plus clément. Seules les eaux tapageuses troublent le grand silence.

Pic Long et lac Tourrat

BIBL. D'HOS
TOULOUSE
DE LA VILLE

TROISIÈME JOURNÉE

(Samedi, 8 août)

Pic LONG

Gravissant, au S. S. O., un ressaut de roches et de neiges, nous rejoignons la rive occidentale du *lac Tourrat*. Sa gloire est plus brillante encore au matin. Comme les ailes d'un grand oiseau de proie, les deux arêtes tailladées qui portent l'aiguille du pic Long planent, très hautes et très noires, au-dessus de ce monde de blanc et de bleu tendre.

C'est de la moraine qu'on peut le mieux admirer la chute du glacier. Les surplombs de glace renferment des grottes d'un violet sombre et des recoins où le soleil qui se lève, ovale, vers l'Arbizon, met des couleurs d'aigue-marine. Lorsque nous nous penchons sur les crevasses marginales, un frisson nous saisit, dû surtout à l'admiration. Déchirures profondes, blessures où coule un sang verdâtre et qu'emplissent d'étranges rumeurs ; pans de glace vive inclinés vers le lac, en suspens, semblant hésiter devant l'inévitable plongeon ; blocs écroulés, errant au gré du vent, dont l'un, chargé de gros rochers, haut de 6 mètres, long de 20 ; eau cristalline, passant du vert au bleu en un mystérieux caprice, tantôt fripée par la brise, tantôt reflétant les scènes grandioses qui la dominent, tantôt, dans les interstices des banquises et des icebergs, pénétrée de l'éblouissement du ciel... Comment dire le charme ensorcelant de ce site perdu sur ces monts désolés !

Notre voie d'ascension est un étroit *névé* qui s'allonge 6.20
au pied des pentes de Carbounous, séparé du glacier par la moraine. Derrière nous, le hardi turon de Néouvielle et l'arête des Laquettes.

Nous obliquons légèrement à droite, pour éviter le 6.45
glacier trop incliné ; puis, revenant sur la gauche, au pied d'un piton rocheux de la crête, nous atteignons une *brèche* où commence l'arête du pic Long[1]. 7.15, 8.10

Au S., le Massif calcaire surgit tout entier, du col d'Anisclo au col de Boucharo. Nous dominons, d'un côté, la branche occidentale du glacier, de l'autre, un couloir raide mais praticable au-dessus des raillères[2] d'Estibère.

L'*arête* que nous attaquons est des plus amusantes. Elle rappelle en plus facile celle qui, par l'O. aussi, nous a conduits l'an dernier au Maupas[3]. Après être montés par la gauche, puis sur le tranchant même de la lame vertigineuse,

nous sommes arrêtés par un gendarme[4], immédiate- 9, 9.5
ment sous la cime, inabordable de ce côté. Par la droite, une grimpée très simple nous place sur la pointe du

pic Long (3,194 m.)[5]. 9.15

Ce qui nous frappe tout de suite, après le Massif

---

[1] Sur cette brèche, visible du col de Rabiet, nous rejoignons l'itinéraire de Brulle et de Monts qui, venant des granges de Campbieil et d'une pointe occidentale (3030 m), firent, les premiers, le pic Long par l'O. Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. VI, p. 48.

[2] L'expression raillère, très usitée chez les pyrénéens, a la même racine que le vieux mot français raïer (couler, du latin « rigare »), et que les mots béarnais « marralhere, arralheres, arralhes, ralhere ». Littré la définit : « Nom donné dans les Pyrénées à certains versants abrupts et raboteux » ; Joanne : « couloir d'avalanches, talus de déjection » ; Chausenque : « espace couvert de fragmens éboulés ». Les montagnards béarnais nomment ainsi tout amas considérable d'éboulis pierreux plus ou moins friables qui, répandus sur un versant abrupt, s'écoulent (raïent) peu à peu.
Le mot clapier, usité dans les Alpes, est plus vague. Il désigne une accumulation de pierres (du Cange), un chaos (Elisée Reclus, *Histoire d'une montagne*).

[3] Cf. *Au pays des isards*, 1re partie, 2me édition, pp. 42 et 43.

[4] On appelle ainsi un rocher debout sur une arête et souvent infranchissable.

[5] Première ascension faite par le duc de Nemours, en 1846.

calcaire, c'est le lac de Cap de Long. Il dort, tout bleu, dans des rochers noirâtres, au pied des précipices du Néouvielle et des soutènements de l'Estaragne. Région sauvage, dont la désolation impressionne, même de loin.

Puis, le lac Tourrat. Hélas! son charme et son originalité ne sont plus discernables. Il n'y a plus rien d'enthousiasmant dans sa banquise curieuse et morcelée.

Un papillon volette autour de nous. Comme ce frêle insecte s'ébattant si haut sur le rèche granit, nous trouvons qu'il fait bon au soleil brûlant[1]. Etendu sur quelque bloc gigantesque, bercé par le musical bourdonnement des mouches qui zèbrent l'air, on aimerait s'attarder pour revivre de beaux souvenirs avec les vieux amis qui, vers l'E., ornent l'horizon : Aneto, Maladetta, Perdighero, Crabioules, grand Batchimale, etc.[2]. Mais, en montagne, le temps s'enfuit plus rapide qu'ailleurs. A peine arrêté, semble-t-il, il faut repartir.

En dix minutes, nous atteignons

10.55 la *hourquette du pic Long*, entre celui-ci et le pic Badet. Une courte cheminée nous conduit sur le *glacier oriental* dont la surface déclive recouverte d'une neige épaisse permet une glissade. Nous filons à droite, sous le Badet, jusqu'au

11.20, midi petit *lac d'Estaragne*, tout triste dans sa couche d'ardoise.

---

[1] Tout à l'heure, sur la brèche, nous grelottions, avec 4° centigrades.

[2] Cf. *Au pays des isards*, Ire partie.

Au sujet du groupe des Monts-Maudits, que nous voyons si bien, M. Russell nous prie d'insérer une rectification à sa préface de notre Ire partie (cf. 2me éd., p. 15) :

« Mes deux intrépides amis, le comte d'Astorg et M. Brulle, ayant escaladé « le point central de l'immense *arête du Milieu*, et même le gros caillou très mal « équilibré qui s'y dresse comme un gendarme, en sont revenus avec la convic- « tion qu'il domine toute la crête. Je n'ai donc plus qu'à m'effacer devant « d'aussi hautes et compétentes autorités... *Amen!* »

Cte HENRY RUSSELL
15 mars 1904.

Un nuage, au-dessus de nous, se déploie jusqu'à l'horizon. Quelques coups de tonnerre cherchent, en pure perte, à ébranler notre optimisme. Sous une pluie battante, nous achevons notre repas, puis gagnons l'arête qui relie la hourquette Badet au Campbieil. midi 10, midi 35

A 200 mètres devant nous, le pelage fauve de vingt-deux isards s'accuse sur des éboulis violacés. Tout de suite, l'alarme est donnée ; la bande dispersée se rassemble puis se concerte. Le chef jette un sifflement strident et s'enfuit vers le Campbieil, entraînant tous les autres. Ils traversent une plaque de neige ; et nous pouvons jalouser à loisir la souplesse et la force de leurs jambes si fines, capables de bonds inconcevables.

Comme ils s'engagent sur le rocher, les premiers détachent des pierres. En un clin d'œil, le gros de la troupe fait volte-face, filant qui vers la gauche, qui vers la droite. Le danger passé, la colonne se reforme. Un tout petit, sautant de bas en haut, perd pied et tombe de plusieurs mètres à la renverse. Nous n'avons pas encore proféré notre surprise que déjà il est relancé, ayant rebondi sur ses jambes de toute la force de sa chute, sans perdre un pouce de terrain.

Enfin, d'un commun accord, en monôme, ils coupent la pente de flanc. A toute allure, éboulant la montagne qui tonne, ils disparaissent près du sommet[1].

---

[1] « L'isard (le rupicapra des latins et le sarri des gens du pays), ressemble, à s'y méprendre, au chamois des Alpes, dont il a les mœurs sauvages, l'agileté surprenante et les formes d'une élégance et d'une grâce admirables.

« D'une taille un peu plus élevée que celle de la chèvre, mais inférieure à celle du daim, l'isard possède une tête qui rappelle celle de l'antilope et de la gazelle. Les regards que lancent ses yeux noirs largement fendus en amande et noyés d'une exquise douceur, paraissent attendris. Les joues de ce bel animal sont sillonnées de deux raies foncées. Deux cornes fines, courbées en arrière, en arc de cercle gracieux, couronnent sa jolie tête.

« ... Le faon, qui n'est adulte qu'à trois ans, suit sa mère quelques heures après sa naissance, et déjà l'homme le plus agile ne saurait l'atteindre à la course.

« l'articularité fort attendrissante : le petit isard n'abandonne pas le corps de sa mère que les chasseurs viennent de tuer. Il reste auprès du cadavre, bêlant plaintivement, et se laisse plutôt prendre que de s'en séparer. » (Alphonse Meillon, *Cauterets*, pp. 9 à 12.)

Abandonnant nos sacs, nous nous élevons, à l'exemple de ces professionnels du pyrénéisme, jusque sur la crête culminante du

midi 55, 1 30 *pic de Campbieil* (*3,175 m.*).

Enveloppés de brouillards qui nous permettent à peine une échappée sur le village de Plan et sur le pic Long[1], trouvant l'ascension dénuée d'intérêt, nous restons à quelques mètres du sommet. Un moment encore, grâce aux évolutions des vapeurs, nous admirons la fière Collarada, et nous réchauffons nos regards sur les plateaux brûlés d'Espagne, encadrés par le col d'Anisclo et les nuages supérieurs.

A 1 h. 35, nous avons rejoint nos sacs, au-dessus d'un large *ravin* descendant du Campbieil.

Le temps se gâte de plus en plus. Le profil sombre des Aiguillous se détache sur de lumineux lointains. Le Massif calcaire accuse violemment son relief sous une houle de noirs nuages qui roulent en désordre.

1.55 Emportés en une chute enivrante sur d'exquises raillères schisteuses, nous allons serrer la main à

2.10, 2.15 deux bergers originaires de Lourdes. Auparavant, par inadvertance, nous avions failli les assommer en décochant une pierre vers leurs grands parapluies bleus. A nos cris, ceux-ci s'étaient précipitamment écartés l'un de l'autre, livrant passage au projectile.

Nous tournons à gauche et marchons horizontalement au S., pour franchir

2.25, 2.30 le thalweg, *sous le col de Campbieil*. Sans changer sensiblement de niveau, nous arrivons

2 50 au *lac de Bassias*.

---

[1] Le glacier oriental du pic Long étant aussi spacieux que son glacier septentrional, la carte de l'Etat-Major devrait bien accorder au premier, qu'elle ne mentionne pas, tout ce qu'elle donne en trop au second, dont elle exagère les dimensions.

Aussitôt, nous nous élevons au S. O. jusqu'à
la *croupe de Camplong* (2,550 *m.?*). 3.30, 4.20

Nous sommes sur le meilleur observatoire pour contempler l'énorme architecture du cirque de Troumouse. Il impressionne moins, cependant, que lorsqu'on est au centre. Mais la Munia qui le commande, bardée de glaciers étagés, assombrissant sa face aux traits sévères qui monte dans un ciel courroucé, se revêt d'une indicible majesté. Ses précipices de 1,500 mètres rehaussent leur inhospitalité d'une envolée de brumes, couronne mouvante que tressent la tempête et les jeux de lumière. La perspective très heureuse sous laquelle se présente l'étincelant Massif calcaire, les cataractes pétrifiées qui, en cercles réguliers, tombent du mont Perdu et du Marboré jusqu'au fond des vallées, nous paraissent, malgré la magie de leurs formes, incapables de détrôner la royale Munia.

Nous nous retournons. Au-dessus d'un arc-en-ciel dont la demi-circonférence se dessine tout entière plus bas que nous, le pic Long présente son aspect le moins intéressant. Il ne manque pourtant pas de grandeur dans la nudité de ses assises vertes, de ses vallons sans bois, de ses raillères rougeâtres presque dépouillées de neige. Il dresse si haut sa roche aux bigarrures éclatantes, striée d'ocre, de noir et de blanc, et le soleil lui donne des tons si chauds, qu'il obtient une partie de notre admiration[1].

---

[1] La descente du pic Long dans le val d'Estibère paraît faisable par la brèche occidentale. Mais il faut connaître le récit de Russell (*Souvenirs d'un montagnard*, p. 154) pour croire qu'elle est possible par la hourquette du pic Long, sous laquelle on ne voit qu'un précipice.

Sur la croupe gazonnée qui nous porte, Schrader, le 21 août 1872, assista à un lever de soleil qui décida de sa vocation. Immédiatement, il baptisa som de Ramond le pic jusqu'alors anonyme sur lequel nous serons dans deux jours, et prit la détermination d'étudier les Pyrénées espagnoles. Heureuse minute qui nous a valu l'admirable carte des Pyrénées centrales et tant d'études aussi solides que brillantes! Cf. *Annuaire du C. A. F., 1878*, pp. 508 et 509.

Au S. O., vers l'aride vallée de Héas, des tribus d'apollons se balancent sur des tiges fleuries, grisés par les senteurs ou engourdis par la pluie récente. Nous prenons, près d'une

4.40 cabane, le *sentier* qui, longtemps horizontal, nous entraîne, au-dessus d'une série d'à-pics, jusqu'au

5.5 *torrent d'Aguila*. Tournant le dos à la muraille rouge d'Aiguillous, par la rive gauche, nous atteignons

5.25 *Héas*[1].

Aimable et empressé, Chapelle présente à sa sœur, madame D., « les cinq frères Cadier, moins un ! » Sur la requête de madame D., dont l'œil est aussi investigateur que son cœur est sensible, un de nous lui présente, à son tour, un fond de pantalon qui baîlle lamentablement. Avec une bonhomie irrésistible, elle s'agenouille derrière le patient et coud deux fortes pièces, sauvegardant ainsi les droits de la pudeur.

Il y a décidément sur la terre des gens simples et serviables, et cela réconforte de les rencontrer, en quelque posture que ce soit !...

7.45 Cependant, les teintes cendrées du crépuscule emplissent la vallée : il faut partir.

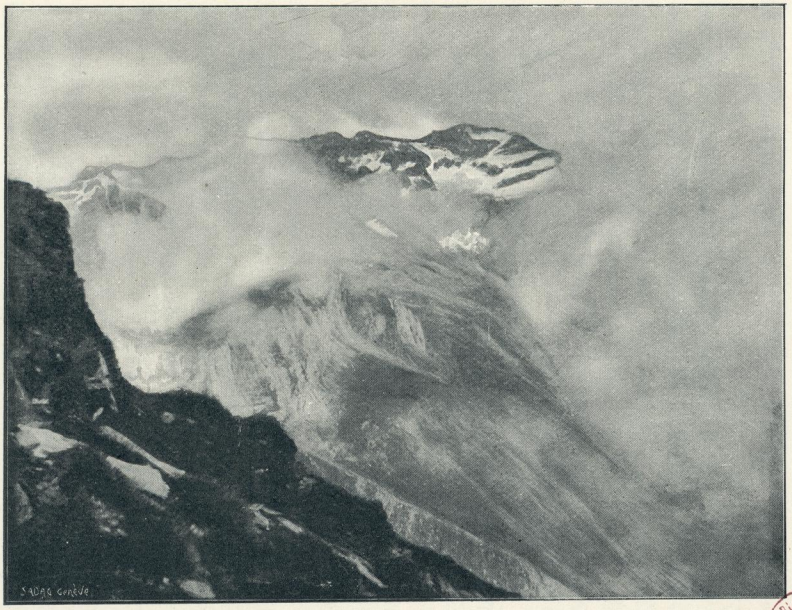
Une femme que nous saluons fait un signe de croix et passe furtivement. Qu'est-ce à dire ?

8.10 Un *pont* nous met sur le chemin d'Estaubé. Nous laissons à droite un bois composé des seuls arbres de la vallée où nous allons entrer.

8.30, 8.45 *Pont des Glouriettes*.

---

[1] Ce petit hameau doit à son isolement et à sa position (au centre du triangle pic Long, Munia, mont Perdu) d'avoir eu un rôle capital dans l'histoire du pyrénéisme. Son hôtel de la Munia fut inauguré par Henri Paget, dit Chapelle, père de l'actuel Chapelle, « une des plus pures figures de montagnard de la vieille roche, la Munia faite homme ». Guide de Packe, Russell, Lequeutre, Schrader, il lui arrivait de pleurer d'émotion devant un beau spectacle. « C'est comme ça, l'amitié des montagnes ! » disaient ses camarades. « Chasseur passionné, il allait à l'affût déguisé en isard, au moyen d'une peau de l'animal, et coiffé d'une tête d'isard, cornes comprises. » Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. III, pp. 45, 160 et 173.



Munia

vue de la croupe de Camplong

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

8.50 Nous arrivons près de la dernière grange, dont le foin attire nos membres fatigués.

La lune court, blafarde, le long des roches grises...

Depuis un moment, des appels retentissent là-haut. Est-ce un touriste égaré, un mystificateur, un fou invectivant la lune ?

Les cris se précipitent. Deux d'entre nous, discernant des notes familières, affirment : « C'est lui ! c'est le cinquième ! » Devant une aussi grosse divagation, les deux autres, les aînés, s'effraient : « La fatigue les hallucine, songent-ils. Allons ! venez dormir ; laissez hurler ce possédé ».

Mais voici, quelque chose d'étrange s'accomplit. Une masse indistincte qui chante et gesticule se meut dans les rochers et s'avance vers nous à une allure folle.

Lui-même ! Les « cinq » sont au complet. Après l'étreinte fraternelle, exultant, ahuri, on s'affale sur l'herbe, pour se remettre de l'émotion. Et le soldat conte son aventure :

« Libre plus tôt que de coutume, je m'acheminais « vers la gare de Pau pour mettre à profit ma permission « du dimanche. Est-ce le grand soleil de la Haute-Plante « qui révolutionna mes projets et fit naître dans mon « cerveau l'idée insensée de lâcher Osse pour essayer « de vous rejoindre ?... A 4 h., je débarquais à *Pierre-* « *fitte*. Plein d'une ardeur fébrile, j'enlève la longue « montée. A 6 h., à *Gèdre*, je troque baïonnette et « vélo contre bâton et musette. Puis je m'élève vers « le *plateau de Coumélie*. J'ignore où vous êtes. Obéis- « sant à votre idée première, avez-vous attaqué la « Munia ? ou seriez-vous déjà sur les flancs de l'Asta- « sou ? Sans hésiter pourtant, et bien que la nuit « tombe, je marche allègrement. Après la cohue du « quartier, quelle douce réaction qu'un soir sur la mon-

« tagne ! Des pâtres m'indiquent la direction, stupéfaits « de voir à pareille heure un soldat français se hâter « vers l'Espagne : à coup sûr, un déserteur ! Une brave « femme en pleurs me supplie de m'arrêter, de réfléchir « aux conséquences, et, pour me convaincre, me gra- « tifie d'une sanche de lait.

« Une gorge... *Estaubé ?* — Sans doute. L'oreille ten- « due, je crois percevoir un bruit de voix humaines « mêlées à celle du torrent. « Eux ? Mais non : ce serait « trop de veine ! » Je lance dans la nuit des appels « variés. Tout se tait. Je me nomme, j'articule vos « noms... Rien ne répond. Fiévreux,' je dégringole, et « voilà ! »

Dès lors, il n'est plus question de repos. Il faut, coûte que coûte, réussir un pic demain matin. Et, toute lassitude oubliée, on repart. 9.30

Joyeux réveillon près du torrent. 10, 10.25

A notre passage, la vallée endormie devient tumultueuse. Les bergers s'éveillent ; les gros chiens « pastours » donnent de leur voix de contre-basse ; les troupeaux bêlent aux étoiles. Les rochers de Tuquerouye font écho, noire falaise où la lune promène ses clartés argentines.

En vue du *fond de la vallée*, nous montons sur la droite. Franchirons-nous dans la nuit le couloir glacé de Tuquerouye ? Non ; il y fait trop sombre, et nous voudrions tenter l'Astasou par l'est. 11.5

Contre un rocher qui garantit du vent du sud, nous nous arrêtons, après minuit.

QUATRIÈME JOURNÉE

(Dimanche, 9 août)

ASTASOU et MARBORÉ

Après trois heures de sommeil, le réveil est pénible. Mais on serait mal venu de s'attendrir : le temps est incertain, le programme hasardeux.

5.20 Nous nous élevons d'un effort soutenu au S. S. O., au milieu de brebis qui s'obstinent à nos trousses.

6, 6 30 Au premier arrêt[1], nous fixons la tactique à suivre. Devant nous se déploie la puissante barrière rocheuse qui relie le port de Pinède à la hourquette de Pailla. Trois couloirs neigeux la traversent : le premier, au S., unit la Borne à la brèche de Tuquerouye ; le second, au S. O., monte à une autre brèche ; le troisième, à l'O. S. O., partage le cône tronqué de l'Astasou. Une calotte de nuages dit l'altitude supérieure de ce pic, vers lequel nous marchons.

6.55, 7.50 Au-dessus de neiges et d'éboulis, nous faisons halte sous une *falaise* où cascade une eau écumeuse. A gauche du facile port de Pinède, le pic Blanc nous rappelle le Ger. A droite, des roches dentelées offrent une trouée bizarre qui enchâsse un coin du ciel bleu. C'est elle, croyons-nous, que les indigènes nomment, avec justesse, la « fenêtre des isards ».

Au delà d'une moraine, nous mettons le pied sur

7.55 le petit *glacier* qui tapisse la base de l'Astasou. Nous en évitons les crevasses

[1] Nous sommes sur le chemin qui conduit de la hourquette d'Allans vers la brèche de Tuquerouye.

La rimaye

dans le couloir oriental de l'Astasou

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LE MIRAIL

8 en tournant à droite vers la blanche hourquette de Pailla, pour aller essayer la grande muraille orientale du pic.

La neige se redresse, dépassant 45°, ni trop molle, ni trop dure. Celui qui marche en tête creuse à coups de semelle, éclaboussant ceux qui le suivent; le second perfectionne les pas; le soldat, en godillots et sans clous aux talons, se rit de tout dans sa joie de prisonnier élargi; le quatrième entretient la bonne humeur par ses saillies; le dernier se tient prêt à arrêter au vol celui qui s'aviserait de glisser.

8.45, 9.20 Une large *rimaye,* inaperçue d'en bas, coupe en deux la colonne de neige qu'enferme le couloir. Par bonheur, il devient possible d'aborder le rocher à droite.

Le rempart qui commence au pic de Pinède se présente comme cinq tours accolées, supportant la masse cachée du mont Perdu et rayées de strates presque verticales. La dernière serait la *croupe rocheuse* que nous escaladons. — De l'autre côté, au delà de la facile hourquette, le pic rouge de Pailla affecte une hardiesse et une originalité telles que, malgré le voisinage écrasant de l'Astasou, nous comprenons les ascensions de Lequeutre et de Brulle. Ce dernier l'appelle une « dolomite »[1].

Cependant la pente s'accentue. On se croirait porté par un aérostat le long de précipices effroyables. Ce ne sont plus que blocs chevauchant les uns sur les autres, dalles sans prises inclinées vers l'abîme, pierres délitées croulant rageusement dès que le pied s'y pose. Nous étudions soigneusement notre doigté et reconquérons, après chaque effort, l'équilibre perdu : gymnastique délicate, lorsqu'on a dans le dos un sac de vingt-cinq livres !

---

[1] Cf. *Cent ans aux Pyrénées,* t. III, p. 135 ; t. V, p. 132 ; et t. VI, p. 129.

Obliquant devant les impossibilités d'ascension par la gauche, nous arrivons sur

le *versant septentrional.* 10.30, 10.45

Gavarnie apparaît. Le chant des cloches du dimanche nous arrive, apportant de la joie dans ce grand temple aux titanesques colonnades, où, jusqu'alors, régnait un religieux silence, plutôt triste et angoissant.

La roche est comme un plâtras en décomposition. Tout se détache, tout est traître dans ces fragments mal ajustés, lancés en mitraille dans le vallon de Pailla[1]... Mais, qu'importe!... La fatigue est oubliée dans la joie d'une conquête qui se réalise. A peine effleurons-nous la pente. L'air circule plus vif, le sang aussi. La brise de la vallée emplit l'espace de musique; et, d'un puissant envol, le timbre des cloches nous escorte jusqu'au

sommet de l'Astasou (3,080 m.)[2]. 11

Malgré le vent terrible, le spectacle seul nous occupe. Pour un tel saisissement, pour une telle félicité, il vaut la peine d'affronter cette rude voie d'ascension. La brèche de Tuquerouye, qui inspira à Ramond sa page la plus enthousiaste[3] et que franchissent de nombreux excursionistes, ne saurait lutter,

---

[1] « Les pierres qui tombent par là sont non seulement pulvérisées en un instant, mais presque anéanties, et les plus gros rochers deviennent des nuages : c'est à l'état gazeux qu'ils arrivent aux glaciers de Pailla, qui brillent au Nord des pics de l'Astazou, à 800 mètres plus bas » (Russell, *Souvenirs d'un montagnard*, p. 149).

[2] Première ascension faite par Bazillac et Brulle, en 1881.

[3] Cette page si connue, qui date de 1797, sera citée aussi longtemps que le mont Perdu fera vibrer une âme :

« En vain j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'abaisse, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée! On n'en croit pas ses yeux! On cherche autour de soi un appui, des comparaisons : tout s'y refuse à la fois. Un monde finit, un autre commence. Quel repos dans cette vaste enceinte où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années! Quel silence sur ces hauteurs où un son, quel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène! Quel calme dans l'air et quelle sérénité dans le ciel qui nous inondait de clartés! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux; tout sem-

comme observatoire, avec l'Astasou qui la domine de 400 mètres.

Un déchirement des vapeurs nous laisse voir le mont Perdu. Vers l'immense terrasse qui, là-bas, s'affaisse de 1000 mètres dans le cirque de Bielsa, descend, par ressauts successifs, son glacier si multiple d'aspect. C'est un empilement de glaces bleues et blanches, meurtries, disjointes, tordues par la tempête et la déclivité du sol. D'abruptes parois les contraignent à une existence déréglée : elles ne s'écoulent pas, elles s'écroulent. Elles ne peuvent progresser sans se mettre en lambeaux, et lancer dans le vide quelque sérac énorme. Celui-ci, tombant sur l'assise inférieure, s'engouffre avec fracas en de noires crevasses. Une de ces canonnades se produit devant nous. Longtemps après, les échos répétaient la tragique chanson du glacier en travail.

midi 50 Nous descendons à l'O., jusqu'à
1 la *brèche* d'où part le plissement qui forme le fameux couloir septentrional. Swan et Henri Passet s'y exposèrent à de terribles dangers, en 1885[1].

---

blait se recueillir en présence du soleil et recevoir son regard dans un immobile respect...

« J'ai vu les hautes Alpes dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que nature; mais ce que je n'y ai pas vu, c'est la livrée des sommets les plus élevés revêtue par une montagne secondaire. Ces formes simples, ces coupes nettes, ces rochers entiers et sains dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtre, se façonnent en gradins, s'élancent en tours où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau, voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles... Du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu : quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires. »

Devant le même spectacle, et par un temps semblable à celui d'aujourd'hui, Ramond s'écriait, l'année suivante, sur le port de la Canau de Troumouse : « Quel aspect que celui de ces glaciers! Ils touchaient à la nue dont l'ondulation et les ombres mobiles promenaient l'illusion sur leurs apparences : on aurait dit des stalactites suspendues à la voûte du ciel ! » (*Voyages au Mont-Perdu*; cf. Beraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, t. I, pp. 61 et 68.)

[1] Swan n'hésita pas à écrire ceci : « Henri et moi sommes convaincus que ni le Dru, ni la Meije ne peuvent être comparés à notre ascension à l'Astasou dans les conditions où nous l'avons faite. » (Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. V, pp. 123 à 129). Depuis, Bazillac, Brulle, de Monts et Célestin Passet trouvèrent ce couloir plus facile. Mais, depuis encore, Brulle le retrouva tel que l'avait dit Swan.

Le soldat, qui doit rentrer le soir à Pau, se sent d'abord tenté de l'essayer, considérant le bon état des neiges. Puis, avec l'espoir de se rapprocher du col d'Astasou, il se laisse séduire par une corniche étrange, en route facile sur le versant N. La corniche devenant moins praticable, il revient sur la brèche. Montera-t-il pendant dix minutes à l'O. pour franchir le petit sommet de l'Astasou et descendre dans le cirque de Gavarnie? — Certaine phrase de Russell sur un « dédale de précipices »[1] l'en dissuade. Il passera très prudemment par Tuquerouye et le val d'Estaubé.

On lui serre la main au S. de notre brèche, et il file à gauche, ses guêtres blanches salies faisant tache sur la neige... 1 30

— Adieu, bon retour!

Elle est pleine de charmes cette descente vers le lac glacé. Bien qu'un épais brouillard lui dérobe la vue de ses frères, malgré l'aspect sauvage des éléments qui l'entourent, le soldat ne se sent nullement isolé : la montagne n'est-elle pas un peu sa mère?

La rive gauche étant impraticable, il s'aventure sur le lac, tantôt par la banquise entre deux eaux très sombres, tantôt par des ponts de glace, tantôt enjambant d'un élan vigoureux quelque gouffre teinté d'émeraude. Un dernier bond le met sur terre ferme, et, rapidement, il atteint

la *brèche de Tuquerouye*. 1.55, 2 5

Là, près du refuge Lourde-Rocheblave, il se retourne. De sombres nuages dérobent le faîte du mont Perdu qui a méchante mine sous sa carapace de séracs et de rocs : il paraît indomptable, mais combien fascinant! Eh quoi! c'est au moment où ses frères vont l'attaquer

[1] *Souvenirs d'un montagnard*. p. 149.

que, lui, il abandonne la lutte ! Son cœur se serre. Une voix clame en lui : « Remonte ! Plus haut ! Plus haut ! A la conquête de la Beauté ! » — Hélas ! en bas est le devoir. En ces régions de liberté, ton uniforme n'a plus sa place. Descends !

Ordre cruel mais impérieux. Tristement, il chemine vers Estaubé par la corniche aux mille crampons. Des crochets scellés dans le roc, des câbles en fer, une croix tracée au minium donnent la direction. Amusé il descend, monte, redescend, remonte, évite en se courbant des surplombs de roche au-dessus du glacier, traverse des gazons et finalement dégringole des échelles métalliques.

2.30 Sans s'arrêter, il dépasse la *Borne;* puis, d'un pas allongé, dévale jusqu'au

4.15 *chemin d'Héas...*

Au moment où, sautant de bicyclette, il pénètre dans la gare de *Pierrefitte,* un orage éclate qui l'accompagne jusqu'à *Pau.* Les grêlons rebondissent sur le toit des wagons et les éclairs, incessamment, embrasent la nuit opaque. Anxieux, il pense à ses frères, là-haut, sur leur paratonnerre...

*
* *

Or, ceux-ci dormaient.

Pendant vingt minutes, ils avaient marché de flanc, sur la neige, vers le Marboré embrouillardé.

1.50 Tandis qu'ils franchissaient une échancrure de l'arête qui forme le large *col d'Astasou (2,970 m.),* un cri lointain et prolongé leur apprenait l'heureuse arrivée du frère à Tuquerouye. Au même instant, le cirque de Gavarnie éclatait au soleil, d'autant plus resplendissant qu'autour d'eux ciel et terre s'assombrissaient.

Tour Casque Taillon

Cirque de Gavarnie
vu du col d'Astasou

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DU LAVAUR

Longeant l'arête par l'O., ils gagnèrent une
2, 3.35 seconde échancrure où un repas solide leur rendit l'énergie que le manque de sommeil risquait d'ébranler.

Le Marboré restant caché, il fallut se décider à suivre plus loin, à l'aveuglette dans la ruée des brumes, l'*arête* qui du col d'Astasou monte au pic. Ce fut de l'escalade pure, un jeu après la grimpée du matin.

4 Au delà d'une *corniche,* à gauche de l'arête, ils traversèrent un *névé* fort redressé, au-dessus duquel une *cheminée* mal commode les remit
4.30 sur l'arête[1]. Par furtives échappées, ils avaient aperçu le lac glacé de Tuquerouye, et l'un d'eux avait été frappé de retrouver dans ses riches couleurs, l'azur des grottes de Capri.

A l'adoucissement de la pente, ils devinèrent la proximité du but ; ils foulaient un vaste *champ de neige* dont le brouillard leur dérobait les confins. Singulière promenade : ils auraient cru arriver sur un dôme très élevé des Alpes. Lugubre et glaciale, la tourmente venue d'Espagne les harcelait... Un cairn écroulé leur révéla
4.45 **le sommet du Marboré (3,253 m.)**[2].

Sans arrêt, d'un accord tacite et unanime, ils allèrent chercher abri sur les corniches septentrionales.

De sourdes clameurs montaient à travers le brouillard, dans le cirque où les quatre frères venaient d'entrer. C'était, comme un mugissement de tempête,

---

[1] Il eût peut-être été avantageux d'éviter névé et cheminée en passant à droite de l'arête.

Cette voie entre Marboré et col d'Astasou a été imaginée par Henri Passet, qui y conduisit, en 1875, d'abord Lacotte-Minard, puis Lequeutre. L'illustre guide considérait ce passage comme « le plus périlleux des Pyrénées ». Notre cheminée correspond peut-être à la sienne. Mais nous n'avons pas trouvé sa banquette de rocher, haute de 3 mètres 50 et qui surplombe. Le brouillard, qui n'a cessé de nous envelopper, nous aurait-il caché les mauvais pas ? Cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1875, pp. 390 à 394.

[2] Première ascension faite par le duc de Nemours.

le concert des cascades dans les bas-fonds. Le va-et-vient d'un tel vacarme obsédait l'âme un peu désemparée.

Les vapeurs, fouettées par l'ouragan, s'entr'ouvrirent. Le vent impétueux les pourchassa en tous sens. Les unes, bousculées par les rafales supérieures, s'enfuyaient, silencieuses comme des ombres; les autres, saisies dans la tiède et tourbillonnante haleine qui montait de Gavarnie, s'évanouissaient en légères fumées. Le cirque se dégagea, et ses visiteurs purent contempler un instant sa haute muraille en arc de cercle, longue de sept kilomètres.

Le gouffre se creusait en parois verticales et en gradins : celles-là grises, rougeâtres, fuligineuses; ceux-ci chargés de glaces. Et dans ce trou, on voyait sourdre de toutes parts, des sources écumantes qui, attirées vers un centre commun, disparaissaient dans les 400 mètres d'une chute invisible. Vision fantastique et presque hallucinante. Des rocs, chancelants sous les pieds, partaient dans l'espace avec un long sifflement d'agonie [1].

— Les bourrasques font rage sur la pente espagnole.

— Qui donc croirait que c'est le siroco? Brrr, quel froid!

— Pourrons-nous, dans cette Sibérie, réparer l'insomnie de la nuit dernière?

— Oui, oui! Venez, j'ai découvert un dortoir.

Un dortoir à cette altitude et sur de pareilles pentes? Sans doute. Des dortoirs, il y en a partout. Il s'agit simplement de savoir les découvrir et surtout, de s'en contenter. Celui-ci est parfait. C'est, à 40 mètres du

---

[1] C'est pourtant par là que, le 17 août 1888, Bazillac, Brulle et de Mont ont fait le Marboré avec Célestin Passet. « Course de premier ordre, di Brulle; même en venant des Alpes on en sera satisfait ». Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. v, pp. 130 et 131.

sommet, une étagère large de 2 mètres, longue de 5 ou 6. La couche ne laisse rien à désirer : moelleuse, revêtue de boue, en mémoire d'un petit névé qu'on a jugé utile de supprimer ; royalement abritée, grâce à deux murs de pierres improvisés sur l'heure, elle a juste la longueur qu'il faut, les pieds s'appuyant contre un parapet « ad hoc ».

On s'endormit sur cette réflexion savoureuse, à peine exagérée : « S'avancer de trois pas au nord nécessiterait un déplacement vertical de 1,600 mètres! »

Le repos fut interrompu. Malgré toutes les précautions, des bouffées d'air froid venaient expirer sous la bâche[1]. En outre, un roulement lointain, continu, formidable, parut tout à coup d'une gravité extrême. Ce n'était plus la détonation brusque du sérac tombant sur le glacier. C'était une voix basse, monotone comme un ronflement de la terre endormie, menaçante comme le grognement d'un fauve aux aguets..., la voix grandiose de l'orage.

Les objections allaient leur train :

— Bah! le ciel était serein tout à l'heure, au-dessus du brouillard.

— On dit que la grande cascade a par moments des éclats de tonnerre.

Hélas! le grondement reprenait encore, encore, souvent, et semblait ébranler le sol. Voici un éclair, un autre; la pluie à grosses gouttes. Que faire? Fuir dans l'obscurité, au-dessus des précipices; descendre vers Gaulis, très loin, très bas; recevoir l'ondée; s'exposer

[1] Cf. *Au pays des is ards*, Ire partie, 2me édition, p. 21.

à mille déboires, à un surcroît de fatigue, à une nuit sans abri, pour éviter un danger qu'une descente forcément lente diminuerait à peine! — Non, mieux valait rester sous la bonne bâche, quel que fût le péril.

C'était vrai. Le Marboré dominait l'orage qui, par endroits, dévasta la plaine; et ce soir-là, nul campement n'était plus sûr que son nid d'aigle.

CINQUIÈME JOURNÉE

(Lundi, 10 août)

Las tres Hermanas : CYLINDRE, mont PERDU, som de RAMOND

Froid noir. Comme la veille, le vent fait galoper les brumes.

4.45 Claquant des dents, emmitoufflés chacun de deux chemises, de gants fourrés, de nombreuses chaussettes, nous reprenons notre ferraille (bâtons, hache, chaudron, etc.) enfouie dans la neige pendant l'orage, et, du *sommet du Marboré*, nous nous élançons sur la blancheur craquante. Comme sur un colossal iceberg perdu dans l'éternel brouillard du pôle, nous courons dans un monde inconnu de nous. Des bouffées de vapeurs qui, par saccades, jaillissent à notre gauche, nous révèlent des abîmes. L'obscurité à peine atténuée persiste à nous envelopper. Peu nous chaut que toute ascension paraisse impossible ! L'important pour l'heure, c'est de courir pour courir, de courir pour faire renaître la circulation en nos veines où le sang menace de se congeler.

4.55 Le terrain cessant de descendre, nous devinons le *col du Cylindre*. Des graviers, à droite, nons mettent en cinq minutes sur ce que nous supposons être le *glacier du Cylindre*. Tandis que nous le traversons horizontalement, une éclaircie nous dit que nous sommes en bonne direction.

5.5, 5.45 A un point faible, nous attaquons la roche. Vers l'E. N. E., nous remontons une *croupe* pierreuse.

Puis, la *crête* qui plonge vers Tuquerouye nous mène, au S., jusqu'à 6.10

la cime du Cylindre (3,327 m.). 6.15

Les nuées nous assaillent. Elles naissent sur le massif même qui nous porte, car, par rapides intermittences, les hauteurs de l'Espagne se révèlent resplendissantes. Elles couronnent une immense mer de nuages, qui s'étend depuis le Tendenera jusqu'à la peña de Oroël, depuis la sierra de Guara jusqu'au pic Chilibro ou Pusilibro.

Bientôt, les rayons solaires dissolvent les brumes. Elles s'envolent en éclatant panache du haut du mont Perdu qui nous sourit, tout rose, dans la chaude lumière.

La France aussi a sa mer de vapeurs; par contre, le chaotique revers du cirque de Gavarnie étincelle crûment.

Nous descendons par l'*arête S. O.*, 8

que nous quittons après une cheminée, à droite[1]. 8.15

Tournant le dos au glacier qui descend dans la direction de la brèche de Roland, nous déboulons, à gauche, par neiges et cailloutis, droit sur

le petit *étang glacé* du mont Perdu. 8.30

[1] Celle que prit Russell lorsqu'il accomplit la première ascension du Cylindre, en 1864 (cf. *Souvenirs d'un montagnard*, p. 325); celle aussi que conseille *Joanne*.

Le bloc informe sur la droite, dans la petite image ci-dessus, représente la bâche sous laquelle le photographe charge ses châssis.

Un air pur et léger circule autour de nous. Ciel et terre rivalisent d'éclat. Paré d'un collier de glaces miroitantes, le mont Perdu est manifestement coquet.

10 Nous longeons, au S. E., l'étroite *bande d'éboulis* habituellement suivie pour y monter,

10.10 puis obliquons au S. pour traverser, dans sa largeur, le grand *névé occidental* du pic.

10.30, 10.40

Gravissant plus vivement, nous allons doubler l'escarpement le plus élevé. Vu d'ici, le Cylindre est une forteresse de Titans.

Bientôt, cessant de monter, nous nous dirigeons au S. E. puis à l'E., sur le versant de la tour de Gaulis et en face du som de Ramond.

11, 11.20 L' « *échelle* » *supérieure*, muraille dont nous suivons la base, paraît infranchissable. Nous l'essayons pourtant, nous hissant droit au N.

— Est-ce plus facile là-haut? demande-t-on à celui qui a pris la tête.

—C'est une manière de parler, répond-il en exécutant un prudent rétablissement, les jambes ballant dans le vide.

Et chacun de le suivre à sa façon. L'un, à la force des doigts, s'agriffant aux rides du mur; l'autre, de biais, par enjambées dignes d'un virtuose du grand écart; le troisième, découvrant quelques aspérités proéminentes, s'aide du dos et des genoux comme un ramoneur, et n'arrive au-dessus de l'à-pic qu'après une série de coups de reins. Cela a beau être scabreux, on ne perd pas de temps.

Très facilement, sur des pierrailles, on arrive, *par le S.*, au

sommet du mont Perdu (3,352 m.)[1]. 11.40

Le panorama est prodigieusement vaste. Au N., il est mesquin, aplati ; sauf cependant la région immédiate, où le mont Perdu déverse ses 600 hectares de glace[2]. C'est un vaste bassin raviné, scintillant de neiges et d'eaux courantes, enclos par mont Perdu, Cylindre et Marboré, d'un côté, Astasou et pic de Pinède, de l'autre.

A l'E., au delà du val de Pinède plein de soleil, les grands sommets visités l'an dernier : Eristé, Posets masquant une partie des Monts-Maudits, grand Batchimale... A droite, le som de Ramond fait un instant revivre en nos esprits la conquête épique du mont Perdu.

A l'O., l'élégant Cylindre, le nez du Marboré, les

---

[1] Le 15 août 1900, l'un de nous — le seul qui ait jamais vu cette région jusqu'à présent — arrivait ici après trois jours de marche.

Parti d'Osse, il avait franchi les cols d'Iseye, de Peyrelue et de Tendenera, et avait couché, le soir du second jour, aux granges d'Ordesa. Solitaire, ne connaissant rien du pays, il s'égara entre 2 et 3 heures du matin dans le Cotatuero. Il atteignit Gaulis à 7 h. 30, le petit étang à 10 h. 30 et, une heure après, la cime du mont Perdu. De là, il alla franchir la brèche de Roland, ralenti dans sa marche par un pied foulé et par son indécision au sujet de la route à suivre.

Cf. *Bulletin pyrénéen*, septembre 1901, pp. 340 à 347.

[2] D'après Schrader (*Annuaire du C. A. F.*, 1875, p. 418).

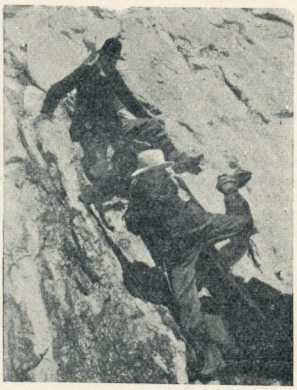
Beraldi raconte que, le 10 août 1858, se trouvant au sommet avec Tonnellé, Russell, « en jeune inexpérimenté qui ne doute de rien », fit un bond pour entamer la descente sur ces glaces qui tombent de 800 mètres dans le lac. Le second pas l'eût mené vite. Il ne le fit point. La main de son guide, Bellan, s'abattant sur son épaule avec accompagnement d'un épouvantable juron, le cloua au sol...

Il n'empêche que, en 1888, de Monts, assisté de Célestin Passet et de Salles-Bernat, choisit précisément cette voie d'ascension, traversant « ces glaciers qui débordent et se versent les uns sur les autres en immobiles cascades » (Ramond), au milieu du bombardement des séracs. Obélisques immenses, cathédrales magnifiques de glace vive et bleue, voûtes splendides, crevasses qui arrachent des cris d'admiration. « Vallon de la Patagonie, éclairé par les lueurs ineffables des tropiques », dit Russell. « Il y a peut-être un peu de danger, écrivit de Monts, mais on n'y pense pas, tout est si beau! » Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. II, p. 190; et t. V, pp. 132 à 134.

Cependant, si l'on compte, de de Monts à Fontan (qui la fit il y a quelques jours, cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1903) six ou sept ascensions du mont Perdu par le N., on ne compte encore aujourd'hui aucune descente par le N. Personne n'a donc essayé de donner tort au vieux guide Bellan.

crêtes de Gavarnie, et une série de pics très beaux depuis le Vignemale jusqu'aux monts d'Aspe.

L'Espagne n'est qu'une vaste clarté. L'étendue vaporeuse, qui tout à l'heure inondait ses vallées, a magiquement disparu. Les souffles qui en viennent ne bousculent plus; ils caressent. Un mystère ensorcelant plane sur cette immensité où la lumière vibre. Comme sous l'action d'un mirage, la sierra de Moncayo (2,346 m.), qui est au delà de l'Ebre, plus loin que Saragosse, à 200 kilomètres, monte dans le ciel au-dessus d'un ruban d'azur. Nous épuisons toutes les conjectures avant de consentir à la reconnaître.



Au premier plan, des régions nouvelles qui intriguent au plus haut point : les vallées d'Anisclo et d'Arrasas, fentes taillées à pic, et l'Arruebo, montagne rougeâtre, dont les étages circulaires s'emboîtent les uns dans les autres[1].

[1] Son nom ne viendrait-il pas de « rubeo », rougeâtre ?

Malgré le charme d'un tel spectacle, on se prend à regretter les vues de sommités moyennes. Les panoramas les plus impressionnants ne sont pas les plus vastes. Quand on domine à ce point, la vue devient plongeante et, à moins d'un éclairage exceptionnel, la perspective se fausse, les grands massifs se réduisent en taupinières. C'est comme du haut du mont Blanc : le relief manque, on ne voit que moutonnements qui s'affaissent et s'aplatissent. Combien supérieures, sous le rapport purement esthétique, des cimes secondaires, telles que l'Astasou, l'Anayet, le Gabizos et, dans le massif du mont Blanc, l'aiguille du Tour et le Tour-Noir !

Désireux d'éviter les difficultés rencontrées en montant, nous trouvons au retour une *cheminée* fort convenable, qui peut être recommandée sans scrupules à tout grimpeur voulant faire le mont Perdu par le S. Partout ailleurs la paroi n'offre guère que des impossibilités. Ce passage est à droite de notre voie de montée et fait face à la vallée d'Arrasas. Un filet d'eau de neige y tombe en cascatelle[1]. 1.15

Au-dessous, nous retrouvons les sacs. 1.30

Attirés par l'étrangeté de la vallée d'Anisclo, nous décidons d'aller camper sur un angle oriental du plateau de la Caseta (ou de la Casotte). Avec nos jumelles, nous croyons discerner une cabane qui nous fait espérer d'y trouver de l'eau.

Vingt mètres plus bas : 3.15, 3.35

— Mon bâton !

— Où est-il ?

— Tombé dans la rimaye.

— Attachez la corde sous mes aisselles ; tenez-la fortement et laissez-la courir !

Et le plus maigre de descendre dans l'étroit boyau, s'arc-boutant contre la roche verticale, creusant à coups de pied des marches dans le mur de neige. Bientôt, pincé entre les deux parois, penché vers les ténèbres, il empoigne le bâton, indispensable compagnon.

— Enlevez !

Quatre vigoureux biceps déposent notre homme sur le névé. Avec précaution, on lui passe les bagages, et, d'un saut, on le rejoint.

Pendant ce temps, le quatrième frère, plus avisé, a

[1] Un abri naturel, non couvert mais confortable, où quatre ou cinq gaillards pourraient s'allonger par une nuit de beau temps, se trouve à 40 mètres au-dessus de la cheminée.

contourné le névé par la droite ; il se demande, plus bas, à quel jeu nouveau se perd un temps précieux. — Une glissade lui amène un compagnon. Ensemble, laissant les autres dans la zone des grandes cimes, ils se rendront directement à l'étape afin de s'assurer du gîte et de l'aménager.

Au delà du *glacier* auquel le névé se raccorde, cette avant-garde longe les eaux torrentueuses qui en sortent, et se trouve tout à coup

3.50, 4.15 au-dessus d'une *seconde* « *échelle* » que rien ne lui faisait prévoir. Elle rôde vainement, en quête d'un passage. Toute tentative pour descendre au S. du mont Perdu vers la tour et le col de Gaulis doit infailliblement se briser sur cette falaise infranchissable.

Aussi les deux frères remontent-ils par la droite, longeant le haut du précipice qui coupe la montagne en écharpe. Ils arrivent sur l'autre versant d'une *croupe*, couverte de feuillets de schiste, que le mont Perdu projette au S. O. et qu'il eût été facile de suivre depuis la cheminée méridionale. Au delà, la falaise se rompt sur un court espace et se laisse franchir. (2,950 m. ?)

4.30 Heureux d'avoir vaincu cet obstacle qui menaçait de déranger nos plans, ils longent la base de l'à-pic et reviennent sur le *versant méridional.*

4.50 A 50 mètres au-dessous de l'endroit d'où ils ont rétrogradé tout à l'heure, et près d'une jolie chute d'eau, ils assistent aux ébats de dix isards. Aux cris poussés, la bande agile et sauvage s'enfuit en dégringolades invraisemblables[1].

---

[1] Plus bas et tout proche, se dresse la tour de Gaulis (2,750 m.). C'est une sorte de table, plus ou moins carrée, dont les parois abruptes, hautes de 50 à 100 mètres, supportent un plateau caillouteux incliné vers le sud. Bloc imposant, elle fut escaladée, par sa face N., le 16 août 1892, par Brulle, de Monts, Célestin et Hippolyte Passet : dure acrobatie. Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. VI, p. 84.

Charmés par cette magnifique région de précipices et de cascades, ils descendent de gradin en gradin...

Jusque-là, leur marche à été surveillée par leurs deux frères qui se mesurent avec le méchant som de Ramond. Un *glacier* dans un vallon sépare celui-ci du mont Perdu.

Ils le traversent par le milieu en descendant un peu, 3.40
laissant à droite quelques crevasses.

Ils débarquent à l'origine d'une vire[1] qui contourne 3.50, 4
obliquement le Ramond par l'O. Pendant qu'ils déposent leurs sacs, un gentil isard passe à 20 mètres, allant au mont Perdu.

Par cette vire en forme de terrasse inclinée, ils longent des escarpements d'allure peu engageante et, finalement, arrivent en présence d'un col qui sépare le Ramond du Tuc (3,001 m.)[2].

Le flanc S. du Ramond paraissant inhospitalier[3], ils renoncent à poursuivre par là une voie problématique; et, à peu près convaincus de pouvoir escalader en quelque endroit les murailles qu'ils ont longées tout à l'heure, ils rebroussent chemin, tâtant l'à-pic.

Ils ne rencontrent qu'inaccessibilité absolue, et se retrouvent, navrés, à quelques minutes de leurs sacs. Pour la première fois, vont-ils capituler devant une cime? Le soleil baisse à l'horizon; il serait imprudent de poursuivre longtemps leurs essais.

---

[1] Les alpinistes appellent vires, « ces espèces de routes naturelles, plus ou moins praticables, qu'on trouve assez ordinairement aux pieds des parois de rochers et quelquefois entre leurs différentes assises ». Leur nom vient de ce que, souvent, elles contournent des arêtes. « Mais la signification du mot s'est étendue, et on l'emploie même dans les cas où le rocher est une muraille régulière, et où la vire n'a point d'arête à contourner. » Cf. Eug. Rambert, *Ascensions et flâneries*, pp. 236 et 249.

Par sa précision, vire est un terme plus heureux que corniche, usité dans ce sens par les pyrénéistes.

[2] Facilement gravi par Brulle et de Monts. Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. VI, p. 84.

[3] Nous verrons de notre campement qu'il est probablement praticable.

Ils s'aventurent dans un dernier *couloir*. Les voici accrochés dans une cheminée. Soudain, cri de victoire :

— « Que l'habem ! »[1].

En effet, montant à l'E., ils atteignent la tourelle qui couronne

le som de Ramond (3,245 m.).

Elle se dresse sur le point culminant d'une crête longue de 150 mètres, orientée du S. E. au N. O[2].

Les deux frères n'y voulaient séjourner qu'un moment; mais le spectacle est d'une telle magnificence, si richement coloré, si suave de contours et de teintes, qu'ils oublient toute autre considération pour se livrer à une admiration profonde. A l'heureuse position qu'ils occupent et qui leur vaut d'englober, plus complètement que du mont Perdu, l'extraordinaire portion de l'Espagne étalée sous « las tres Hermanas », viennent s'ajouter l'éclairage oblique et la pureté atmosphérique

---

[1] Nous l'avons !

[2] « Région rare », nous écrit M. Beraldi qui nous donne une liste de quelques ascensions connues.

Le 11 septembre 1877, Georges Devin et Albert Guyard, avec Célestin et Henri Passet, laissant Russell endormi dans l'abri du mont Perdu (anéanti depuis), lui soufflèrent son pic. Deux heures après, Russell, avec Brioul, ayant escaladé le couloir que nous venons de suivre, arrivait au sommet, « ulcéré » de se voir ravir la « première ». Cf. *Souvenirs d'un montagnard*, p. 345; et *Cent ans aux Pyrénées*, t. IV, p. 94.

Déjà, le 14 août 1876, Schrader avait renoncé au som de Ramond avec regret, pour aller découvrir la magnifique crête de Diasas où, demain, nous suivrons ses traces. Nous ne savons s'il réalisa son désir dans la suite. Cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1876, p. 61.

Le 5 août 1890, jour de l'inauguration de l'abri Lourde-Rocheblave, Brulle et de Monts partent de Tuquerouye, vont remonter le contrefort qui sépare le glacier du mont Perdu de celui du som de Ramond, et font, coup sur coup, ce dernier pic puis le premier. Retour à Tuquerouye pour le banquet. Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. VI, p. 11.

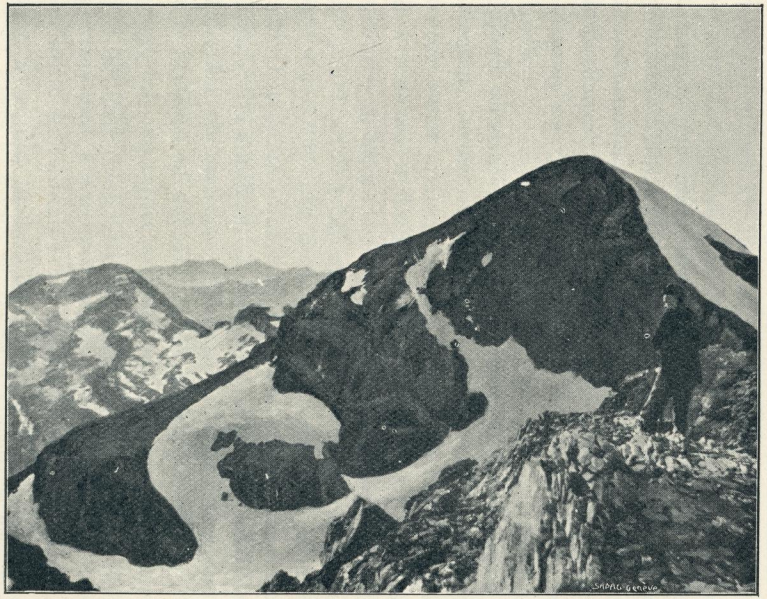
17 août 1892 : de Lassus avec Henri Passet. Après le mont Perdu, le som de Ramond, monté par l'arête N., descendu au S. Couché au col de la Cascade.

28 mai 1893 : V. Cénac avec Henri Passet, Salles-Bernat et Caubère. Itinéraire Brulle-de Monts.

18 août 1893 : G. Collin avec P. Pujo. De Tuquerouye (5 h. du matin) au som de Ramond; puis, mont Perdu, Cylindre, Marboré; descente par les rochers blancs; auberge du cirque (3 h.).

Enfin, une carte, trouvée au sommet dans un étui de fer-blanc, nous parle d'une ascension Briet, avec trois guides ou porteurs, par l'épaule du mont Perdu et le glacier du Ramond (1901).

Taillon Enfer



Mont Perdu
vu du som de Ramond

qui font la supériorité des vues du soir sur celles de grand soleil.

C'est ici qu'il faut venir pour contempler la vallée de Pinède qu'on domine de 2,000 mètres, longue de 15 kilomètres, toute droite jusqu'à Bielsa. Ses forêts « veloutées et brûlantes » ont pour franges les découpures monumentales des Parets tout bariolés d'ambre, de mauve et d'ocre. « La terre aux premiers jours de sa naissance ! » s'écriait Ramond... C'est d'ici qu'on voit sous son plus bel aspect, peut-être, la gracieuse coupole du mont Perdu... C'est d'ici, enfin, qu'on peut apprécier et comparer les singulières crevasses d'Arrasas et d'Anisclo.

Celle-ci enfonce du N. au S., dans la brûlante Espagne, sa cluse profonde et déjà sombre. Ses arêtes, très rapprochées, sont découpées en dents de scie, chaque partie rentrante correspondant en face à une saillie. Ses deux versants offrent un pêle-mêle de briques rouges et de tablettes chargées de verdure, échafaudage désordonné qui donne à son « effrayante coupure » un caractère sauvage et indomptable. Celle-là, sans heurts, d'un mouvement méthodique et rythmé, se creuse une courbe vers l'E., autour de l'Arruebo. L'unité, la régularité de sa marche la revêtent d'une majesté souveraine. Ses gradins, isolés par des pans de muraille longs de plusieurs kilomètres, ajoutent à son imposante harmonie. Arrasas possède une grandeur qui fait défaut à sa rivale. Cela tient à son amplitude, et surtout à sa structure que l'on sent définitive et parfaite. Arrasas a toutes les qualités du classique ; Anisclo pourrait servir de temple au romantisme.

De l'extrémité sud-orientale de la crête, on domine les grands désordres de la région du col d'Anisclo, « enfer de montagnes » écrivait Schrader, fait pour « ceux qui ont le goût du terrible ». Cette succession

de degrés calcaires et neigeux, où les plans s'entremêlent, inextricables, incohérents, justifie l'exclamation du maître : « C'est dans un site pareil que devraient sonner les trompettes de l'Apocalypse! »[1].

Mais voici l'heure sublime.

Le pic Long et la Munia s'embrasent, au-dessus de nuages nacrés. Le Posets, le Cotiella affectent des formes et des teintes somptueuses. Et l'Espagne, sans limites sensibles, traversée d'une multitude confondante de vallées où s'allongent de grandes ombres, colorée de mille nuances qui rivalisent de délicatesse, l'Espagne se peuple de rêves, sous l'or du crépuscule.

Sans apparat, sans pose, sans hardiesse, les sierras se succèdent, bleues ou violâtres; d'immenses plateaux dénudés dessinent leurs lignes pures que l'ombre modèle en douceur. Dans ce décor, nul détail saillant, impressif. L'austère simplicité de l'ensemble, cette prodigieuse synthèse de contours, d'espace et de lumière suffit pour former la plus glorieuse des visions extatiques. — Et, avant le départ, l'œil cherche encore, dans le ciel d'améthyste, la mystérieuse sierra de Moncayo qui, très haut, se profile sur la voûte éthérée,

---

[1] *Annuaire du C. A. F.*, 1875, p. 426.

Ces solitudes désolées, si négligées des touristes, ont joué un rôle capital dans l'histoire du pyrénéisme. A travers ces clapiers, par ce vallon neigeux qui monte à la blanche épaule orientale du mont Perdu, passèrent, allant conquérir le grand pic, les guides Rondo et Laurens, les premiers (6 août 1802), précédant Ramond de quatre jours; puis Packe (1869), puis Russell (5 juillet 1872). Par cette plate-forme, dont le rebord semble planer au-dessus du cirque de Bielsa, il y a aujourd'hui juste cent un ans, Ramond, « l'amant du Monde Perdu » (Michelet), attaqua les glaciers qui allaient le porter sur la cime depuis quinze ans convoitée.

Là aussi Russell vécut, sous les étoiles, une de ces nuits admirablement décrites, que Beraldi qualifie « russelliennes ». « Qu'elles sont belles et mémorables, ces nuits d'été passées sur les montagnes, même au milieu des neiges et des pompes de la mort! il semble, en vérité, que ce soit là le seul plaisir que les années n'émoussent jamais! il est trop pur pour s'amortir... » Le montagnard-poète qui célébra les splendeurs des cimes et les joies du pyrénéisme donna à cette « terrasse supérieure » de Ramond, le nom bien mérité de « terrasse Belle-Vue ». Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. I, pp. 76 à 78; t. III, p. 88; et *Souvenirs d'un montagnard*, p. 340.

comme l'apparition d'une Terre promise aux âmes éprises d'infini.

6.5 Impérieuse, la réalité reprend les deux spectateurs. Un grand déploiement d'énergie est indispensable pour surmonter avant la nuit les obstacles qui les séparent du campement.

Allant au plus rapide, ils descendent à l'O. N. O., à gauche de la crête, vers un névé qui fait face au mont Perdu et dont ils n'aperçoivent que le rebord supérieur.

6.10 C'est un mur de neige qu'il faut contourner par la gauche, en entrant, au N. E., dans un *couloir* très visible du mont Perdu et moins mauvais qu'il n'en à l'air[1]. Se laissant glisser sur des graviers, puis sur le *glacier,* riant d'une chétive crevasse qui avait fait mine de happer une jambe, ils tournent à l'E. S. E. et rejoignent

6.15, 6.35 leurs sacs.

Ils s'élancent vers l'O., descendant d'abord, puis remontant, par neiges, moraines et croupe schisteuse, jusqu'au passage de l'*échelle,* révélé par les signaux des frères.

6.50, 6.55 Suivant, comme eux, la base de la muraille, ils reviennent

7.10 sur le versant méridional. Ils laissent la *tour* à gauche, tout près, et franchissent plusieurs ressauts par de rares inflexions propices. Ils évitent tous les pièges de cette série d' « échelles », escalier de cyclopes semé de surprises ; et, par des éboulis de grès qui tintent sous le pied, atteignent

7.25 le *col* saharien *de Gaulis (2,348 m.).*

Sans descendre, ils se dirigent au S. E., laissant à gauche la cabane et les abîmes du barranco de Fon Blanca. Pour contourner la croupe arrondie de la

[1] On pourrait le remonter, pour faire le som de Ramond par le N. O.

Caseta (ou Casotte), ils appuient au S. et aperçoivent au loin le point de ralliement.

A leurs sonores « hanilhets »[1], rien ne répond. Eh quoi ! Ne devraient-ils pas être sur le qui-vive, là-bas, impatients de les voir arriver ? Quelle est l'énigme d'un tel silence ?

Le crépuscule s'assombrit. Surexcités par la rapidité de la course, ils sont harcelés de pensées troublantes. Les autres se seraient-ils égarés dans ce labyrinthe de précipices ? Auraient-ils tenté de passer à gauche de la tour de Gaulis, où se trouve un à-pic absolument infranchissable ? Y aurait-il malentendu pour le choix du rendez-vous ? Faut-il aller de l'avant, ou rebrousser chemin ? — Tragique incertitude, la nuit, dans une région immense et inconnue.

Ils se décident à continuer, déboulent vers le fond d'un vallon, dépassent une cabane et, intrigués par une femme assise au bord du chemin, franchissent la *première branche d'un rio*.

Sur une croupe herbeuse, nouveaux cris d'appel. Pour toute réponse, les bêlements lamentables de quelques milliers de brebis. Une ombre passe non loin. Ils l'apostrophent : elle détale ; ils la poursuivent et surprennent un jeune berger qui, tout tremblant, leur déclare avoir vu passer « dos señores », il y a « dos horas ». Ils respirent...

La *seconde branche du rio* n'est qu'un lit de pierres desséchées. Ils se maintiennent assez haut sur la rive droite et coupent, par un sentier défectueux, de méchantes ravines.

— Où donc est la vallée d'Anisclo ? se demandent-ils, courant dans l'obscurité ; elle paraissait si proche !..

Enfin, à leurs cris répond un cri. Une lueur rougeâ-

---

[1] Cf. *Au pays des isards*, Ire partie, 2me édition, p. 27.

tre marque l'entrée d'une cabane, devant laquelle passent des silhouettes d'hommes et de femmes ; les chiens grognent et aboient ; les moutons agitent leurs sonnailles. Dans ce tumulte, les quatre frères se retrouvent et s'en vont, à deux cents pas, vers

8.25

un nid de buis et de gazon, où flotte un arôme de bonne soupe (1,800 m. ?).

Depuis la tombée de la nuit, les premiers arrivants n'avaient guère laissé de héler leurs compagnons. Leur insuccès les avait un peu alarmés. Pourtant rien de plus naturel : cette région, plus vaste qu'elle n'en a l'air, se prête aux illusions d'optique ; et nos premiers cris, pour être perçus, auraient dû franchir plus de 2 kilomètres.

SIXIÈME JOURNÉE

(Mardi, 11 août)

ANISCLO et ARRASAS

Caserne Bernadotte, à Pau.

— Allons, debout là-bas! vocifère le caporal dès l'aurore.

Pendant qu'on distribue le « jus » (variété de café), un « ancien », dans un élan de joie :

— Plus que trente-six jours à faire!

Des braillements éclatent, des jurons, des tempêtes :

— Un coup de balai ici!... ce lit n'est pas carré!... redressez ce paquetage!... cirez la semelle de ces souliers!...

Et le frère, d'un morceau de vitre, râcle, sans conviction, le dos de ses brosses qu'il faut remettre à neuf...

* * *

Sur le *plateau de la Caseta* couvert d'iris et de rosée, on oublie les rigueurs du Marboré. Déjà haut sur le col d'Escuain, le soleil répand sous la bâche une chaleur engourdissante et promet une journée de poésie tropicale.

Du promontoire où nous sommes, sur le rebord de la vallée d'Anisclo, le col d'Anisclo paraît au N. N. E., vaste trouée à base horizontale, entre les escarpements gris-bleus et cuivrés du Tuc et des Parets. Des pâturages y montent, coupés par une suite de cascades. A sa gauche, les dômes blanchis du som de Ramond et du mont Perdu.

Autour de nous, dans ce qui, vu de ces grands pics, semblait être un désert, s'agite une vie intense. Le bétail se disperse pour brouter. Des taureaux beuglent bizarrement. En divers points, l'œil discerne des cabanes. Il y en a une sur l'autre versant de la crevasse où s'écoule le petit rio franchi la veille : une jeune bergère qui l'habite promène aux alentours jupe bleue et fichu écarlate ; elle nasille une chanson très gaie. De temps en temps, elle saisit par la jambe une chèvre qui s'agenouille pour se laisser traire. Un robuste gaillard, accompagné de son grand chien, vient lui rendre visite et s'assied sur un rocher en face d'elle. Groupe idyllique d'une fraîcheur délicieuse après les scènes farouches de là-haut.

9.30 Vêtus aussi légèrement que possible, nous partons vers le S.

9.45, 10.10 Nous abordons le mur vertical de la *vallée d'Anisclo* ou *de Niscle*.

En bas, entre deux enceintes hautes de 3 à 400 mètres, le rio Vellos roule ses eaux tumultueuses dans un lit encombré de rocs et de troncs renversés. Il est bordé de pentes sur lesquelles se pressent de superbes sapins, « forêts noires, serrées, d'un aspect infernal », dit Schrader. Au-dessus, de part et d'autre, des alignements superposés de parois séparées par des terrasses inclinées où sont fichés d'autres sapins. En haut, partant du double rebord très net, des pâturages de même niveau. Pour qui se coucherait à 100 mètres vers l'O., il n'y aurait qu'un vaste tapis vert se continuant au loin, sans qu'on puisse soupçonner le hiatus du cañon qui l'entaille sur une largeur de 800 mètres.

10.20, 10.35 Au-dessus du *confluent des rios Vellos et Pardina*, nous admirons la rencontre des deux colossales fissures presque perpendiculaires l'une à l'autre. Le pic de Sestrales imprime sa roche claire dans le ciel plus

Pic de Sestrales

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

Vallée d'Anisclo

vue du plateau de la Caseta

sombre. Sa pente douce et gazonnée jusqu'au sommet, après une chute audacieuse de 1000 mètres, se poursuit sur la punta Crespeña. Entre les deux, la vallée fuit, de plus en plus profonde et encaissée, emplie de buée flamboyante[1].

Marchant au N. O., sur pelouses fleuries où s'ébattent des chèvres, nous ne voyons rien des barrancos de Fon Blanca et de Pardina, ni du barranco intermédiaire sur le rebord duquel nous avons campé. A peine devine-t-on la déchirure d'Anisclo, dont on aperçoit les festons orientaux. Promenade bizarre sur un sol éventré, au milieu d'abîmes invisibles.

10.45, 11 Les plateaux qui nous entourent se boursouflent en croupes terreuses, mamelons pelés et lourdauds nommés Ripareta, Basaran, Caseta, Pueyo, Diasas, Arruebo, Descargador, Salarús. Chacun d'eux a été travaillé, limé, passé au tour par les énormes glaciers

---

[1] Le premier touriste qui ait vu le val d'Anisclo par son embouchure vers le S. fut Tonnellé, venant du mont Perdu et d'Arrasas (12 août 1858) : « Un coin de la montagne se déchire et s'avance au-dessus de la gorge en pointes énormes, comme les dents d'une mâchoire ouverte... Scène de confusion : dernière limite de la grandeur sauvage ». Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. II, p. 196.

Le 28 août 1875, Lequeutre et Schrader, avec Henri Passet et Pujo, débouchèrent au col d'Anisclo, d'où ils enfilèrent du regard la vallée de ce nom ouverte au S., puis allèrent découvrir le barranco de Fon Blanca.

Le premier touriste qui pénétra dans le val d'Anisclo fut Schrader. Le 18 août 1877, venant de la garganta d'Escuain (une autre de ces extraordinaires crevasses) et du pic de Sestrales, il traversa le rio Vellos pour remonter sur le plateau qui nous porte.

Le premier qui parcourut le val d'Anisclo fut Lequeutre, l'année suivante (19 septembre). Avec Henri Passet, il s'enfonça dans la forêt vierge, entre les immenses fortifications taillées en étages dans la roche jaune rayée de noir, blanche, orangée ou presque rose : « ensemble merveilleusement beau ».

Schrader fut encore le premier à explorer le barranco de Pardina qu'un sentier sillonne dans sa longueur, unissant le rio Vellos à Fanlo (août 1879). Cf. *Annuaires du C. A. F.*, 1875, pp. 421 à 429; 1878, pp. 309 à 318; et 1879, p. 258.

La forêt d'Anisclo fut visitée, depuis, par Albert Tissandier (*La Nature*, 10 décembre 1881), de Saint-Saud, Emile Belloc (*Bulletin pyrénéen*, décembre 1901, p. 387), etc.

Pourquoi le nouveau *Joanne* a-t-il négligé, non seulement de reproduire les pages consacrées à cette région par l'édition précédente, mais même de mentionner les noms des barrancos d'Anisclo et de Pardina? Parce qu'ils ne sont pas à la mode, ces ravins n'en sont pas moins une des parures les plus originales et les plus dignes d'être visitées de nos si belles Pyrénées. Et nous prophétisons, avec assurance, que le jour n'est pas loin où les *guides* seront forcés d'en reparler.

qui descendaient du mont Perdu et du Taillon jusqu'aux vallées de l'Ara et de la Cinca. Quels spectacles dût offrir cet océan solide aux contemporains de l'âge glaciaire !

Mais, comment concilier le caractère si clairement accusé de cette formation géologique avec l'existence insolite de ces fondrières qu'on n'aperçoit que lorsqu'on est perché sur leurs lèvres béantes ? L'imagination effarée se demande par quel effort gigantesque ce prodige s'est accompli, à une époque où les forces qui présidèrent à la formation des Pyrénées étaient rentrées dans l'ordre. Aucune trace, en effet, d'un bouleversement des terrains primaires ni du passage érodant des glaciers, dans ces sillons profondément creusés, où les couches sédimentaires se correspondent si parfaitement d'une rive à l'autre qu'on pourrait croire à un simple écartement[1], et où les gradins ont gardé leurs contours intacts, comme la façade d'une citadelle toute neuve.

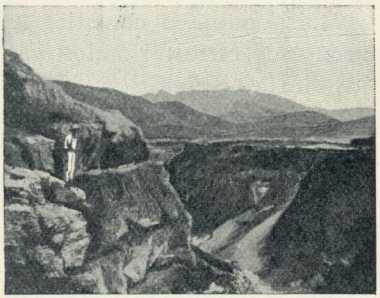
Nous nous félicitons de connaître la théorie de Schrader, la seule qui explique de façon plausible la superposition des deux systèmes. La faible pente de ce versant aurait nui à l'écoulement des eaux de fusion. Celles-ci, absorbées par la pierre spongieuse, se seraient enfouies dans le sous-sol. Obéissant à des brisures superficielles ou à des plissements de la roche, elles auraient adopté leur cours actuel. Et, vers la fin de l'époque glaciaire, ce lit souterrain ayant été approfondi, rongé, élargi, la montagne minée se serait effondrée, s'ouvrant en fentes colossales que les torrents ont déblayées[2].

Le *barranco de Pardina* est moins large et moins 11.30, 1

[1] Ramond disait : « On croirait que leurs bords n'attendent, pour se rejoindre, qu'un nouvel effort de la puissance qui les a désunis ». Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. I, p. 80.

[2] Cf. *Annuaires du C. A. F.*, 1875, pp. 435 à 437 ; et 1876, pp. 65 à 72.

richement varié que celui d'Anisclo. Son lit de torrent est à sec. Toutefois il présente, lui aussi, sur ses à-pics rougeâtres, d'étroites plates-formes où l'émeraude des buis s'enchâsse dans un sombre écrin de sapins vigoureux. Au loin, les coupoles glacées du mont Perdu et du som de Ramond, et, aussi brûlés que des volcans, le Castel-Major[1] et le Cotiella.



Un de nous s'éloigne pour photographier un berger, qui rassemble ses chèvres avec des pierres et des jurons. Vaine entreprise. D'autres bergers, précédés de leurs chiens et s'armant de cailloux, s'élancent vers l'intrus, le prenant en fort mauvaise part. Et celui-ci de détaler.

Enveloppés d'un vol de corneilles, nous suivons une très facile corniche fleurie d'iris. A 20 mètres sous nous, deux bergères gardent leurs brebis, sur une autre corniche.

Bientôt apparaît, au N. O., le col inférieur de Gaulis, large de plus d'un kilomètre, soulignant le sommet (en « couvercle de marmite »[2]) de l'Arruebo. Le *vallon* dans lequel nous arrivons, entre la crête de la Caseta et le pic del Pueyo de Mondicieto, fait croire à quelque paysage de l'Arabie Pétrée. Le thalweg est à peine marqué. Le soleil de feu a craquelé le sol qui se déchire en puits contenant encore de la neige, et en cavernes qui, au besoin, pourraient servir d'abri.

Sur les flancs du Pueyo, nous cherchons vainement

[1] Cette montagne a la même fière allure que le Castillo de Achert.
[2] *Bulletin de la section S. O. du C. A. F.*, juillet 1880, p. 28.

la « casa » que mentionnent les cartes, où nous comptions prendre du pain. Sans doute, elle est plus à gauche, où passe un sentier qui mène à Fanlo[1]. Avec un morceau de papier, nous improvisons, sur des pierres humides, un mince filet d'eau qui emplit notre boute[2] d'un liquide inappréciable.

Col inférieur de Gaulis (2,175 m.). Enthousiasme. 2.10, 3

L'Arruebo, qui semblait adhérer au col, se dresse au delà d'un abîme de 500 mètres, où tintouine la musique du rio Ordesa. Venant du vaste bassin de Gaulis, ce torrent se révèle à nos yeux par une première cascade sur la paroi d'un cirque. Au-dessus, la tour de Gaulis, les gradins des « échelles », ayant chacun sa couleur propre, blanc, gris, rouge ou noir; dans le ciel, Tuc, som de Ramond et son glacier, mont Perdu, Cylindre et Marboré — 1,500 mètres de hauteur absolue.

De l'autre côté, on est presque saisi de vertige devant la profondeur croissante du thalweg[3].

---

[1] Est-ce cette casa qui a donné le nom de Caseta (petite maison) à la croupe qui unit les deux cols de Gaulis? C'est ce que suppose Emile Belloc (*Bulletin pyrénéen*, septembre 1902). Considérant la distance qui sépare cette casa de la croupe, nous préférons croire que le nom de cette dernière vient d'une cabane plus rapprochée, par exemple celle que signale Schrader à l'E. du col supérieur de Gaulis (*Annuaire du C. A. F.*, 1875, p. 428).

[2] Gourde en peau de bouc fabriquée en Espagne.

[3] Le 10 août 1802, Ramond la découvrait, cette « crevasse » d'Ordesa, du haut du mont Perdu qu'il venait de vaincre. Et, douze jours après, passant par Boucharo (Bujaruelo), il la remontait jusqu'à Gaulis, frappé de l'extraordinaire disposition de la vallée. « Le torrent y tombe en cascades si régulières, que la longue rampe qu'il parcourt semble façonnée de main d'homme. De part et

Rien n'est plus facile que de longer presque horizontalement les pentes du pic del Pueyo. La haute muraille que l'on domine est de loin en loin sillonnée de couloirs, dont un, au moins, est praticable pour descendre dans la vallée. Nous l'atteignons au moment précis où, laissant derrière nous le Pueyo, plus rien ne borne notre horizon.

3.20, 4 Sommes-nous sur la *brèche d'Arrasas,* utilisée pour la descente par Packe et Henri Passet, et signalée sur la carte Schrader? Ou bien, cette brèche se trouve-t-elle un peu plus loin et plus bas sur l'arête? Quoiqu'il en soit, c'est ici que nous passerons tout à l'heure. Nous cachons sacs et souliers, chaussons l'espadrille et considérons avec quelque gravité le ciel qui, au-dessus de nos têtes, roule de noirs nuages.

Un faux mouvement, et notre kodak tombe dans le

---

d'autre s'élèvent, à perte de vue, les parois de cette vaste fissure, disposées en étages d'une hauteur prodigieuse et dont l'aplomb, la matière, la couleur et les joints rappellent à tel point les structures humaines, qu'on croirait voir un immense édifice en ruines. » Se doutait-il, le génial révélateur des Pyrenées, que le nom même de vallée d'Arrasas confirme son impression et signifie vallée des ruines? Et la coïncidence n'est-elle pas remarquable entre une telle appellation et la formation géologique probable de la vallée?

Ce nom, que Ramond ne semble pas avoir connu, fut écrit pour la première fois, en 1858, par un jeune homme de 26 ans qui n'avait que deux mois à vivre, Alfred Tonnellé. Depuis un mois seulement, il connaissait les Pyrénées, lorsqu'il descendit du mont Perdu par Arrasas (10 août), et déjà il était, dans ses notes de voyages que M. Beraldi eût la bonne fortune de retrouver, un des peintres les plus éloquents de la lumière et des couleurs pyrénéennes. « Cette vallée, s'ecria-t-il, réunit tous les aspects à leur plus haut degré de beauté! »

Les premières descriptions de vulgarisation furent faites, en anglais, par Packe, dans son *Guide to the Pyrenees* (1867); en français, par Lequeutre, d'abord dans le *Bulletin Ramond* de 1871 (« un itinéraire merveilleux »), puis dans le premier *Annuaire du C. A. F.* (1874), — Lequeutre y conduisit Schrader l'année suivante, lui disant, devant les magnificences du cirque de Bielsa : « Modérez les épithètes, gardez-en pour la vallée d'Arras! » — ; en catalan, par Ramon Arabia y Solanas.

Celui-ci fait partie des cinquante neuf membres du Club alpin, touristes, guides et porteurs, qui, le 23 août 1880, descendent du col du mont Perdu pour coucher à la casa de Ordesa. Le lendemain matin : « Lo aspecte de la vall es preciós y justifica sa fama; lo sol tot just colora los rojenchs cims que la enclóuhen y la verdor de sos fondals respira tanta frescura que causa tristesa abandonar la. Cap á llevant se pert la vista seguint la doble silueta de sas fantásticas y verticals murallas, rosadas, vermellencas y ataronjadas.. »

Cf. *Cent ans aux Pyrénées,* t. I, p. 82; t. II, p. 192; t. III, pp. 87 et 140; t. IV, p. 37; t. V, pp. 4 et 5; et *Anuari de la Associacio d'excursions Catalana,* 1882.

Tendenera

Vallée d'Arrasas

vue du col inférieur de Gaulis

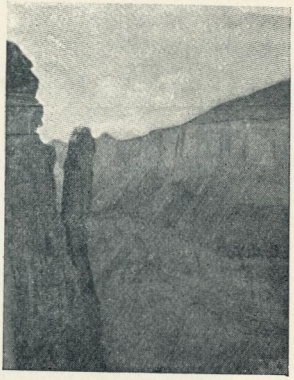
BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LAUTREC

précipice. Son propriétaire, d'un œil scrutateur, aperçoit un point noir :

— Apportez les jumelles, je crois que je le vois.

— Laisse donc ! Inutile de te rompre les os.

— Non ! non ! c'est très facile(?)!... Et il disparaît à son tour.



Cri de joie. L'appareil est intact dans sa gaîne de cuir, sur une petite berme, au-dessus d'un à-pic.

— Que deviens-tu ? T'es-tu cassé le cou ?

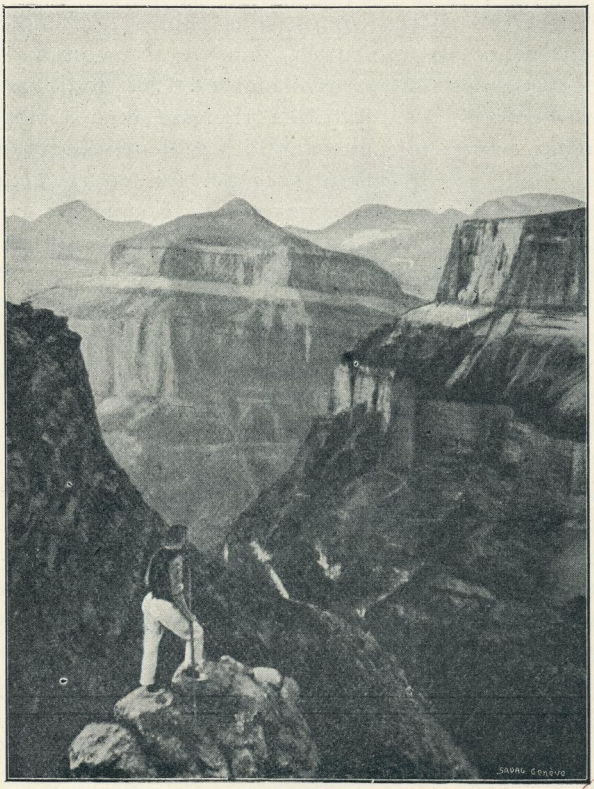
— Ne m'attendez pas ! je prends une photo...

En route donc, sur cette *crête de Diasas* où, le 14 août 1876, Schrader et Lourde-Rocheblave passèrent les premiers, « médusés »[1]. Nous parcourons le versant méridional, observant maintes traces du travail glaciaire et contemplant, par échappées, à chaque affaissement de la crête, le chatoiement glorieux d'Arrasas. La dernière surtout est ahurissante. Là-bas, tout rutile. On croirait voir d'immenses flammes sillonnées d'éclairs. On pressent quelque chose d'entièrement nouveau qui sera plus grandiose, plus empoignant encore. On précipite le pas. Voici un premier sommet; on court au second, et l'on regarde.

4.45 Nous ne croyons pas qu'il existe dans les Pyrénées

[1] Cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1876, pp. 61 à 72 ; et *Cent ans aux Pyrénées*, t. IV, p. 52.
Crête pratiquée, depuis, par Albert Tissandier (*La Nature*, 25 décembre 1880), de Champsavin (*Bulletin du S. O.* ; il est « anéanti »), notre ami Roger Seydoux, etc.

Escusana Salarús Taillon Arruebo



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LA VILLE

Arrasas et Cotatuero
vus de la crête de Diasas

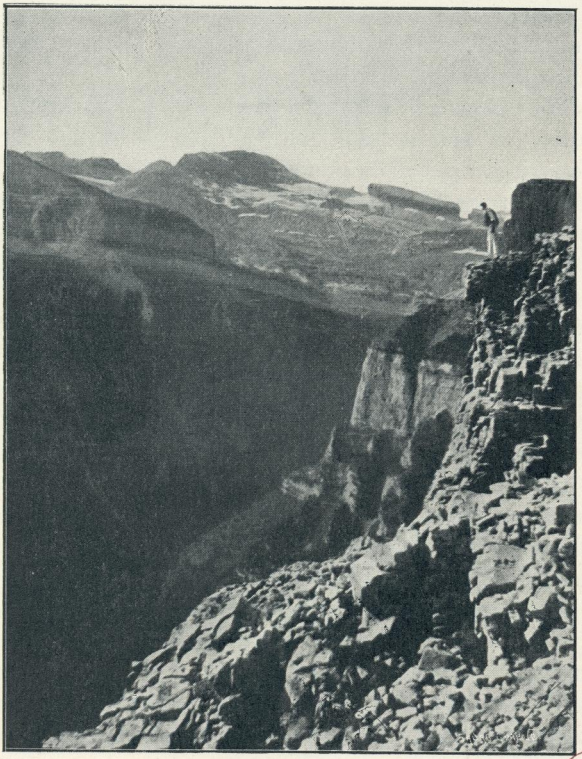
spectacle comparable. Les Monts-Maudits subitement découverts du port de Vénasque, le Massif calcaire aperçu de la Munia ou de l'Astasou, le cirque de Gavarnie déployant ses gradins crénelés devant le spectateur qui arrive de Luz, tous ces tableaux de grandes neiges et de fières cimes sont d'une indiscutable beauté, mais ils demeurent dans le ton commun à l'ensemble des régions avoisinantes. C'est toujours le même coloris, avec plus de richesse et d'éclat; ce sont les mêmes formes, ennoblies seulement, frappées d'un cachet de grandeur spéciale. Ici, en revanche, tout est anormal et déconcertant. Formes et couleurs contrastent violemment avec le reste du paysage, et paraissent invraisemblables. On contemple l'irréel, en plein rêve, dans un pays de fées. On vit, non de raison, mais d'extase. On lit le morceau le plus éblouissant et le plus pathétique de ce que Schrader appelle « un immense poème géologique ».

Cédons la parole à ce savant qui, arrivant ici, se révèle poète :

« C'est à la fois la chair rosée du saumon, la pulpe d'abricot, la peau d'orange, la flamme du soleil couchant ou du fer rouge, tout cela mêlé dans un éclat qui semble illuminer les forêts jusqu'au plus profond du gouffre. D'une extrémité de la vallée à l'autre, les couches superposées sur une hauteur de plus de 1000 mètres, gardent leur horizontalité, leur couleur et leur contexture particulière.

« L'une, très mince, d'un rouge vif, court comme un liseré de sang au sommet des contre-forts qui s'élancent en avant des murailles. Une autre, d'un gris de perle, s'allonge en corniche avec une grâce étrange et une persistance incroyable au-dessus des créneaux, qu'elle couronne ainsi d'une sorte de glacis finement strié. A mi-hauteur des murailles, une étroite terrasse inter-

Taillon Brêche de Roland



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

Cotatuero

vu en approchant du cap Schrader

rompt les colonnes de rochers, en suit toutes les ondulations, se plie avec une souplesse de serpent autour des golfes et des caps, enveloppe les moindres sinuosités de sa ceinture d'éboulements cendrés, et dans certains replis se transforme en escaliers arrondis sur chaque marche desquels une strie de fleurs d'ajoncs brille comme un filet d'or.

« Tout cela ne suffit pas. Dans ce mur si intact, si régulier, si délicatement stratifié que la longue-vue y découvre des zones de clivage prismatique semblables aux arabesques de l'Alhambra, s'ouvrent trois cirques, dont la moitié inférieure est seule visible d'en bas : le vallon de Salarous, le gouffre du Cotatuero et l'extrémité même de la vallée... »

Nous n'avons d'yeux que pour le Cotatuero, dont l'architecture est d'une simplicité confondante.

Les mamelons d'Arruebo et de Salarús couronnent deux formidables piédestaux qui se correspondent exactement. Harmonie admirable! Tout en haut, un à-pic circulaire de roche blanchâtre délicatement cuivrée, dominant une pente d'éboulis en forme de toit. Celle-ci se dédouble : la partie supérieure, teintée d'un léger gris; l'inférieure, d'un brun-jaune interrompu par des gazons. Entre deux, ces couleurs se fondent sur un ruban de roches. Puis, c'est la grande merveille, la muraille verticale, haute de 200 à 250 mètres, qui remplit tout le cirque de lueurs rouges et fauves, immense parterre de chrysanthèmes dont les ors variés s'épanouissent en gerbes colossales. Elle descend vers des sapins bleus qui s'arrêtent sur une dernière paroi précipitueuse... Dans le fond, la forêt s'entasse.

Une haute cascade y tombe. Près d'elle, à gauche, la muraille abaissée nous semble praticable : nous l'essaierons demain.

Par delà, le Taillon, la « fausse brèche », la brèche

de Roland, le Casque, la tour du Marboré s'enlèvent en fines silhouettes sur un ciel très doux ; parure grâce à laquelle le tableau est complet, sans lacune. Elle fait l'originalité d'Arrasas, car le cañon par excellence, celui du Colorado, long de 320 kilomètres, comme aussi celui du Tarn sont creusés en des plateaux.

Plus loin, d'un côté, le som de Ramond et le Cotiella ; de l'autre, l'Enfer et le Tendenera. Derrière nous, Fanlo et le vaste horizon de l'Espagne imprécise. Devant nous, à droite, à gauche, la vallée d'Arrasas. Sa profondeur fait frissonner. Nous y lançons un fragment de roche et, montre en main, attendons huit secondes avant que nous parvienne un bruit de chute.

Par touffes autour de nous, des fleurs délicates se pressent entre les pierres. Nous cueillons une « ramondia pyrenaïca », dont la belle corolle violette évoque le premier visiteur du massif qu'elle orne si aimablement.

Un dernier regard sur la grande vision : nous voudrions l'absorber pour l'emporter en nous...

Qu'ils sont loin les désordres du granit aux aiguilles farouches et aux chaos amoncelés par une force aveugle ! Nous contemplons le règne du calcaire dans ce qu'il a de plus triomphant, avec « l'empilement de ses plis couchés les uns par-dessus les autres » et qu'on peut suivre à l'œil nu, malgré les brisures, sur une longueur de 12 kilomètres ; avec le « parallélisme rigoureux des assises constituant les parois opposées » de ses vallées[1] ; avec les lignes pures de ses sommets et de ses brèches ; avec ses cirques arrondis au compas ; avec, surtout, sa coloration infiniment variée qui surpasse l'imaginable.

Vaste géométrie, on dirait que l'équerre,
Assise par assise, a fait le mont calcaire,
Et que, forgeant l'espace, on ne sait quels marteaux
L'un sur l'autre ont cloué ses plans horizontaux[2].

On pressent derrière ce prestigieux décor, une loi d'ordre, une intelligence souveraine, un dessein arrêté de réaliser une des plus puissantes manifestations de la beauté... Nulle scène n'eût mieux convenu à l'hymne du poète antique :

Tu me réjouis, ô Dieu, par l'œuvre de tes mains.
Que tes œuvres sont grandes
Et tes pensées profondes ![3]

*
* *

6 Tout en revenant très vite sur nos pas, nous nous étonnons que le promontoire qui nous a offert de si pénétrantes jouissances n'ait pas de nom connu. La punta de Diasas, cotée par Schrader 2,244 mètres,

---

[1] Emm. de Margerie (*Annuaire du C. A. F.*, 1886).
[2] V. Hugo, *Dieu* (Ascension dans les ténèbres).
[3] *La Bible*, psaume 92.

est un mamelon vert situé à plus d'un kilomètre, et d'où se détache le chaînon qui sépare Fanlo de Torla et Broto. Le point que nous quittons, d'où la vue du Cotatuero est complète, atteint 2,226 mètres. Serions-nous présomptueux en proposant pour ce belvédère, appelé peut-être à une renommée universelle, le nom de *cap Schrader?* N'est-il pas juste que, dans le massif où Ramond a son pic, celui dont les travaux ont parfait l'œuvre de l'initiateur ait, lui aussi, son piédestal?

Nous descendons dans le large *couloir* en appuyant constamment sur la droite. Malgré sa fâcheuse réputation, il n'offre aucun danger et nous rappelle celui que nous avons pris l'an dernier sous le col de la Munia, dans le cirque de Troumouse. Quatre chèvres y promènent leur bêlement plaintif, égarées loin du troupeau. 6.35, 6.55

Hors du couloir, nous suivons le lit de torrent desséché qui en descend. Il conduit, au-dessous d'un second escarpement, 7.15

à une source fort appréciée. 7.25

Au lieu d'obliquer à droite pour éviter la *forêt* embrouillée, nous descendons directement et avons maille à partir avec des taillis et des parois désagréables.

Déchaussés, nous traversons à même les flots furieux du *rio Ordesa*. 7.50

Un sentier, sur l'autre rive, nous mène à la *Cueva (1,684 m.)*. Et nous nous demandons comment nous avons pu franchir ce rempart surélevé, tout rose d'« alpenglühn », qui tourmente le ciel au-dessus des forêts assombries. 8.10

La Cueva, comme son nom l'indique, est un gros rocher creusé en caverne; double caverne même, « placée à souhait pour y camper une semaine

entière ». Nous jetons le trouble dans une « turne » de rats et de chauve-souris, puis repartons, en quête d'eau et de bois. Nuit très douce. La lune festonne les crêtes de sa blanche clarté qui, dans quelques heures, viendra frôler la bâche.

Tandis qu'un souffle frais nous apporte l'exhalaison des hauts sommets — arômes de fleurs rares et ivresses d'isards —, notre pensée s'attriste, allant vers la ville, dans la caserne du frère : elle visite la chambrée mal odorante, où l'absent, lui, rêve montagnes...

SEPTIÈME JOURNÉE

(Mercredi, 12 août)

COTATUERO, TAILLON, GAVARNIE

Trois quarts d'heure après le réveil, nous nous mettons en route. 4.50

Nous laissons à droite une grotte plus petite que la Cueva, à gauche une série de cascades invisibles, qu'on pressent superbes. Que n'avons-nous le temps d'aller les explorer ! 5.5

« Plus nous descendons, plus la forêt devient belle et profonde : hêtres, sapins, cèdres, frênes gigantesques que deux hommes embrasseraient à peine, sorbiers des oiseaux, buis ou pins rouges ; tout cela est d'une grâce indicible et d'un charme auquel on ne peut résister. Sous la voûte de feuillage, les troncs blancs et lisses des frênes ou des hêtres s'élancent à des hauteurs étonnantes. La demi-obscurité, pleine de murmures, frôlements de feuilles, bruissements d'ailes ou gazouillements de ruisseaux, se parfume d'une exquise senteur de forêt, de cette odeur douce, joyeuse et rustique qui s'exhale des mousses ou des feuilles tombées. Nous oublions la montagne dans le ravissement instinctif où nous plongent les grands bois.

« Haut dans le ciel, cependant, sur la droite, nous devinons un rempart de roches écarlates ; mais ce n'est qu'un soupçon : les arbres cachent tout et nous recouvrent de toutes parts. Voici des fleurs charmantes : la petite centaurée, qui brille comme un sourire dans le gazon ; les larges campanules violettes, les profondes

urnes bleues des gentianes; puis, ô joie! un beau jardin de fraises et de framboises sauvages! Adieu glaciers et cimes chauves! Nous voilà redevenus enfants, nous poursuivant pour une fraise, cueillant des bouquets de beaux fruits rouges et les dévorant à pleine bouche. Lequel en trouve le plus? Chacun se précipite en avant sur les parties inexplorées de cet immense festin long d'un kilomètre. Cris de joie, éclats de rire, appels de celui qui a trouvé une belle place bien rouge, partage fraternel de celui qui en a trop avec ceux qui n'en ont pas assez : tout cela peut faire sourire; mais c'est une joie d'enfants, c'est-à-dire une joie complète.

« Tout a cependant une fin : les fraises comme les années; un ravin nous force à redevenir sérieux, et nous ne songeons pas à nous en plaindre, car la forêt s'éclaircit pour un moment; le ciel fait de même, et devant nous s'ouvre toute grande, incomparable de grâce et de majesté, la partie inférieure de la vallée d'Arras. Forêts épaisses jusqu'à 2,000 mètres, et, plus haut, murailles rouges, absolument à pic, qui nous dominent de 1,000 à 1,100 mètres : c'est tout. Mais quelle splendeur et quelle pureté de formes! quelle magnificence de teintes! quelle prodigieuse largeur de dessin! Pour comble de bonheur, le soleil vient briller sur ces montagnes de pourpre, que je n'ose décrire, tellement elles diffèrent de tout ce que j'ai pu voir ailleurs. Mon ami M. Lequeutre m'avait parlé de châteaux, de remparts, d'avant-corps ou de bastions; je craignais de trouver des montagnes plus étranges que belles, et me voilà tout ému devant cette immense merveille de grâce et de poésie. »

C'est encore à Schrader[1] que nous empruntons ces lignes délicieuses. Nous ne saurions mieux conter

[1] *Annuaire du C. A. F.*, 1875, pp. 431 et 432.

notre marche matinale. Et cela fait plaisir de voir Schrader fleureter avec les jolies choses de la montagne, et dire à la science : « Adieu, paniers! vendanges sont faites! »

Nous nous aiguayons avec volupté dans le *rio de Cotatuero (1,350 m.)*, étonnés de sa température relativement élevée[1]. 5.30

Les roches, sous le « cap Schrader », affectant même forme et même coloration que celles du Cotatuero, nous avons, au-dessus de nos têtes, une circonférence de feu.

Tandis que les uns font la lessive, les autres poursuivent jusqu'aux granges, cherchant du pain. Mais, tout est clos, jusqu'à la grande *casa de Ordesa*, où rien ne trahit la vie!

Cent-une années après Ramond, nous constatons comme lui que cette vallée « est entièrement inhabitée ». Où trouver preuve plus évidente, que les visiteurs y sont rares? En France, une vallée comme Arrasas aurait un hôtel; en Suisse, elle en aurait trois ou quatre. En Espagne, cela viendra, nous n'en doutons pas[2]. Là aussi, malgré l'odieux obscurantisme, le réveil se fera, et la montagne, comprise et aimée comme elle mérite de l'être, verra surgir un peuple libre et fier[3].

Nous gravissons, au N. O., les pentes du Cotatuero, 8.20
sous de belles futaies : hêtres qui rivalisent de rectitude

---

[1] Ce phénomène est-il dû au fait que la moitié de son cours au moins est souterrain, et l'autre moitié toute en cascades ?

[2] N'était-elle pas déjà pitoyable, cette gradation qui, l'an dernier, après l'« hospital » de Benasque habité, nous a fait trouver celui de Gistaïn abandonné et celui de Bielsa en ruines ? Cf. *Au pays des isards*, 1re partie.
Que penser aussi des Vandales qui, non contents d'exploiter cette forêt d'Arrasas, en ont brûlé une partie!

[3] Lorsque, au sein de la nature, notre foi en l'idéal se retrempe et que nous atteignons l'apogée de la joie, comment ne maudirions-nous pas tout ce qui empêche de communier avec les belles choses, — l'ignorance, la misère, les exigences trop absorbantes de la lutte pour la vie ?

et de hauteur avec de vigoureux conifères ; taillis frissonnants de fraîcheur, où se couchent des sapins foudroyés. C'est une *forêt* en friche que des sentes sillonnent, menant à des clairières où gisent des troncs équarris.

8.55 Au-dessus d'un premier escarpement rocheux, nous obliquons au N., nous dirigeant vers la cascade. Les sapins deviennent plus denses, et le hêtre se fait plus rare. Mais c'est toujours la même poussée de sève fécondante. Electrisés par cette profusion de vie, nous nous sentons plus de souplesse et plus de force.

9, 9.25 Nous voici hors bois, au bord d'un petit *ravin*, en vue de la cascade. Elle glisse le long d'une paroi, haute d'environ 130 mètres, puis s'abîme d'assise en assise, traînée d'écume délimitant deux forêts ombreuses : l'une, de sapins, en face, sur la rive gauche ; l'autre, de hêtres et de frênes.

L'Arruebo, citadelle inexpugnable, lance vers le soleil ses crénelures éclatantes. Et, au-dessus de nos têtes, le grand ressaut de Salarús se hérisse de redans, de demi-lunes, de donjons et de tourelles d'une hauteur incroyable. Combien sont dépassées, ici, les plus formidables imaginations d'un Gustave Doré ou d'un Victor Hugo ! « Les châteaux en Espagne, s'écriait Michelet[1], flottent déjà sur les Pyrénées ! » Dites plutôt qu'ils sont sculptés dans leur étrange roche !

Nous cueillons une brindille du genêt épineux qui, singulièrement, tapisse de ses fleurs les précipices d'Arrasas. Puis, le ravin franchi, nous longeons, par de vagues tracés, la base d'une paroi creusée de *grottes* que le bétail fréquente.

9.40 Enfin, montant raide, au delà d'un cours d'eau qui sourd à quelques mètres, nous traversons sur éboulis

---

[1] *La Montagne*, p. 84.

un *bois* de pins. Les dernières fraises ralentissent notre marche.

De plus en plus, cette invraisemblable cathédrale, dont nous occupons le chœur, nous confond. Elle tient du roman, du byzantin, du gothique. Elle marie à la structure régulière et massive de ses soubassements, la grâce des colonnes qui, sveltes et déliées, montent dans le ciel bleu. Nos cœurs s'exaltent, débordant d'allégresse, comme à l'ouïe d'une fugue de Bach magistrale. Un ascendant tourbillon de beauté nous enveloppe. L'essor vers les cimes devient irrésistible.

Près de nous, le rebord du cirque s'abaisse, laissant s'effondrer le torrent invisible qui gronde : faible vestige du glacier qui se créa jadis une issue en rongeant la verticalité de l'enceinte. Là se trouve le passage énigmatique, qui, peut-être, nous réserve un échec.

La haute *muraille*, sombre et violacée, se penche au- 10, 10.30
dessus de nos têtes, terrible surplomb. Une source en jaillit, sous laquelle nous nous faisons doucher. D'un coup de peigne, notre Figaro trace sur nos crânes chevelus une raie impeccable tombant jusqu'à la nuque : il s'agit d'honorer le passage du Cotatuero. Un dernier shampooing, et nous repartons, au chant martial de « Viens, Poupoule ! »

Vers la cascade, l'escarpement s'humanise. Nous l'attaquons aussitôt. Une facile escalade, pendant laquelle nous obliquons à droite, nous amène au pied d'une *cheminée,* où la situation se corse.

Nous mettons nos sandales, par prudence. Après 10.45, 10.55
nous être élevés de quelques mètres, nous prenons, à droite, le long de la paroi, une *corniche* horizontale de roche inébranlable, large d'à peine 10 centimètres. L'équilibre y serait difficile, n'étaient de gros *clous* en fer fichés dans le mur à la hauteur des mains et qui rappellent ceux du pic du Midi d'Ossau. Plus loin, on

se guinde sur un toit lisse, incliné vers le vide, sans autres prises que trois ou quatre tiges de fer. Une deuxième corniche horizontale est brusquement coupée par un à-pic qu'aucune saillie n'interrompt. Les clous deviennent indispensables. Il y en a, pour les pieds, huit à la file, dont quatre recourbés en forme de crochets. D'autres sont à la portée des mains. On ne peut imaginer passage plus vertigineux : lorsqu'on regarde entre ses jambes, on a l'illusion de voler dans l'espace, suspendu sur l'abîme ! Notre hymne de combat ne cesse de retentir ; mais « Viens, Poupoule ! » se transforme soudain en un « Gloria » triomphal, joyeux que nous sommes de voir s'évanouir notre crainte d'échouer.

Cette traversée, longue à décrire, est, en réalité, très courte.

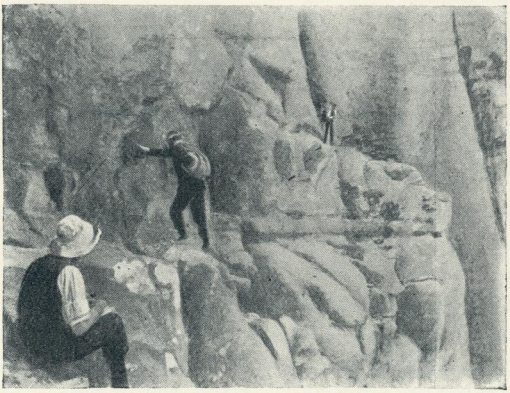
11 Quelques mètres seulement nous séparent de la partie supérieure de la *cascade du Cotatuero*. Sans délai,

11.5 nous mettons le pied sur la *terrasse* d'où elle tombe en écharpe d'argent (1,950 m. ?).

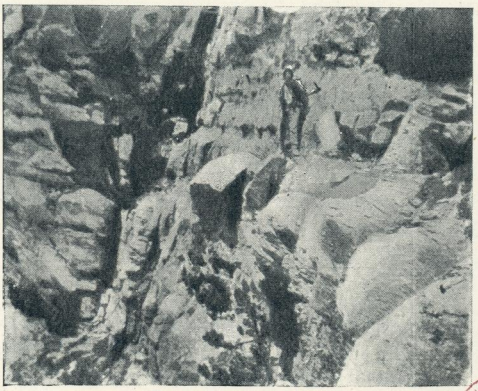
Comment dire la grandeur du spectacle qui nous immobilise quand nous nous retournons ?

Des larges dalles d'où s'écroule le torrent, nous le voyons s'éparpiller en pluie à travers un brillant arc-en-ciel. Le couloir qui le contient l'entraîne de biais, et nous dérobe la plus grande partie de sa chute. L'eau furibonde reparaît 300 mètres plus bas, dans le cirque qui creuse sa fosse immense sous une épaisse frondaison. Au delà, l'horizon est fermé par le léger dessin des crêtes qui couronnent la vallée d'Arrasas.

D'ici, le Cotatuero est plus impressionnant encore que du « cap Schrader ». Hier, nous le dominions. Aujourd'hui, ses murailles grandies, toujours enfon-



Passage des crampons
au
Cotatuero



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

cées bien au-dessous de nous, nous écrasent en même temps de leur hauteur. Elles esquissent un calice de tulipe, profond d'un kilomètre, où chatoient le pourpre et l'améthyste.

L'Arruebo est effrayant. C'est un mur de briques rouges, plaqué d'ardoises bleues, haut de 250 mètres et dont les rares saillies provoquent des surplombs ; c'est un entremêlement de cuivre et de fonte ; c'est la carène blindée d'un immense navire que la rouille aurait envahie... Mais, pourquoi chercher des termes de comparaison ? La langue qui pourrait décrire ce style et ces couleurs est encore à trouver.

La pensée, déroutée, ne peut se ressaisir. Le sublime, à la longue, fatigue. A demeurer ainsi en cette saturnale des choses on finit par être irrévérencieux, même à l'égard de la beauté. On se prend à songer à un don Quichottisme inouï, à une charge du génie espagnol voulue par la montagne.

Sur ces précipices du Salarús, le rouge et le jaune qui alternent ou se mêlent en des gradations d'orange, ne sont-ils pas un déploiement intempestif du drapeau national ? Partout, chamarrures de clinquant, éblouissants colifichets. La cascade s'égrène en rivières de diamants. Les genêts accrochent aux corniches des parures de doublé. La forêt, riche cache-misère, recouvre de son manteau à longue traîne les crevasses et les dartres du sol. La double muraille évoque la cuirasse peinturlurée d'un Tartarin de la Castille. La double arête grise, qui monte dans l'azur, reluit comme le cimier d'un gigantesque fanfaron qui s'est armé en guerre. Et les colonnes bronzées par le soleil ont la pose, noble et hautaine, des guerriers légendaires à la peau basanée.

Toute l'Espagne se retrouve en ce monument superbe et vide : reflets de son histoire épique et sanglante ;

flamme des autodafés ; geste emphatique du preux chevalier d'autrefois ; voile écarlate, étincelant coup d'épée du toréador, seul héros populaire en nos jours de décadence ; sourire des « señoritas » vêtues d'étoffes tapageuses et qui, en leur langue sonore, aux notes gaies de la marche royale, acclament la barbarie de l'homme.

... Mais la lueur qui fait resplendir tout le cirque ne serait-elle pas, plutôt, une lueur d'aurore ? Ne va-t-il pas poindre le jour libérateur où la chevaleresque Espagne, reprise par l'idéal moral, redeviendra une grande nation humanitaire ?...

S'il n'a pas servi d'amphithéâtre aux jeux cruels qui dévirilisent la jeunesse espagnole (et française !), le Cotatuero fut pourtant témoin d'une « corrida de muerte » d'un autre genre. C'est ici que, il y a vingt ans, furent traqués et massacrés les derniers survivants des bouquetins des Pyrénées[1]. Ces rares habitants du rocher, qui formaient un des ornements les plus intéressants de nos montagnes, tentèrent quelques chasseurs britanniques. Nemrods rapaces, ils arrivèrent avec tentes, armes à feu, batterie de cuisine, maître-coq à « figure ahurie » ; louèrent les services des guides ; prodiguèrent l'or autour d'eux, comme pour se faire pardonner leur mauvaise action, et s'acharnèrent après l'inoffensive gent cornue jusqu'à ce qu'ils eussent abattu le dernier bouquetin[2].

Les crampons, mis en place, au dire des frères

---

[1] « Le bouquetin diffère essentiellement du namois (et de l'isard) par la taille et par la coiffure. Il égale le daim en grosseur. Ses cornes immenses, courbées et rabattues sur l'arrière comme les cornes du bouc domestique, sont historiées de bossages ou de nœuds réguliers dont le nombre indique l'âge de l'animal. Le front de la femelle en est également armé. » (A. Toussenel, *L'esprit des bêtes.*)

[2] De Saint-Saud les rencontra à Boucharo ; Cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1883, pp. 173 et 190. Cf., sur le même sujet, Emile Belloc, *Bulletin pyrénéen*, août 1902, p. 124 ; et Russell, *Souvenirs d'un montagnard*, pp. 318 à 322.

Vergez, vers 1881, par un Anglais, M. Buxton, ont facilité l'exécution des bouquetins. Aujourd'hui, ils s'offrent aux touristes qui veulent passer d'Arrasas à la brèche de Roland. Nous ne connaissons pas les corniches du Salarús que l'on prend au-dessus de la « casa » de Ordesa; mais nous n'hésitons pas à affirmer qu'aucune voie ne saurait être plus fastueuse que le Cotatuero[1].

midi 40 Nous gravissons une succession de terrasses gazon-

[1] On prétend, à Gavarnie, qu'il existe encore dans ces parages cinq ou six bouquetins, et que deux gardes sont commis à leur protection. Est-ce vrai? Devons-nous féliciter l'administration espagnole pour cette mesure intelligente? — Ce qui nous autorise à penser que les informations des guides de Gavarnie sont quelquefois sujettes à caution, c'est qu'un d'eux soutenait mordicus à l'un de nous, il y a trois ans, que les tiges de fer du Cotatuero étaient « pourries » et ne tenaient plus.

Comme bien on pense, nous ne nous sommes pas risqués sur les gros clous au-dessus de l'abîme sans, au préalable, nous être assurés de leur solidité, par de violents coups de bâton: tous rendirent un son métallique prouvant qu'ils ne tremblaient pas dans le roc. Aucun d'eux n'a bougé sous notre poids. Malgré cela, on comprend qu'un tel passage n'ait pas la sympathie des guides; il ne serait point amusant d'y mener un touriste à la tête peu sûre.

Ce cirque célèbre n'est pas visité.

S'il faut l'en croire, Arbanère aurait suivi la faîte de ses murailles, en contournant l'Arruebo, en 1806. Cf. *Tableau des Pyrénées françaises*.

Albert Tissandier, l'aéronaute et le voyageur bien connu, a rapporté un dessin du passage où sont les demi-crampons. « Venant de Barcelone — nous écrit M. Beraldi qui ne connaît pas d'autre visiteur du Cotatuero, — descendu du train à Huesca, remontant sur Torla avec Pujo, A. Tissandier est rentré en France par le Cotatoire et la Brèche, le 14 juillet 1892 ». On lui raconta que le chasseur qui avait fait placer les clous n'avait pas eu l'occasion de s'en servir, ayant été subitement rappelé en Angleterre par une maladie de sa fille.

Le Cotatuero était-il un des chemins suivis par les contrebandiers qui passaient couramment la brèche de Roland (laquelle semble avoir été pratiquée pour ainsi dire de tout temps), et que Ramond rencontrait en 1787 ?

Packe en parle dans sa description d'Arrasas (*Guide to the Pyrenees*, 1867): « A moitié vallée, un passage difficile conduit des rochers du Cotatoire à la brèche de Roland. » Est-ce le pas de Salarús, comme le comprend l'auteur de *Cent ans aux Pyrénées*, (Cf. t. I, pp. 13 et 167; et t. III, p. 87), ou le pas du Cotatuero, comme paraît l'indiquer le texte? Cette dernière voie était-elle utilisée avant la pose des crampons? — Henri Passet déclare à Schrader, en 1875, que la muraille est impraticable et parle d'un bouquetin qui, acculé dans le cirque, ne put trouver d'issue (Cf., *Annuaire du C. A. F.*, 1875, p. 435). Cela ne résout pas le problème. Aujourd'hui encore, il est douteux que les isards s'aventurent sur les gros clous. Interdit aux bouquetins, le passage, certainement difficile et périlleux, était peut-être possible à des hommes agiles munis de cordes, par la cheminée que nous avons quittée aux premiers crampons.

Cette région sera mise à la portée de tous lorsque se réalisera le chemin de fer, projeté dès 1841, qui percera les Pyrénées entre Gavarnie et Cotatuero, reliant, par un tunnel de 7 kilomètres, les gloires du pôle à celles des tropiques Cf. *Recherches sur les grandes voies de communication nécessaires à la région comprise entre la Garonne et l'Ebre*, par Colomès de Juillan, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, député des Hautes-Pyrénées.

nées parcourues par le rio. De gentils moutons, à la laine crépue, galopent devant nous, faisant tintinnabuler leurs clochettes.

Sur la *pelouse* supérieure, plus étendue, nous serrons midi 50. 1.10

la main d'un vieux berger qui nous refuse du pain et nous montre la direction de la « breca ». Ses indications nous sont utiles, les cartes reproduisant mal l'aspect de ces lieux[1].

Nous remontons, au N. O., les flancs rocailleux du Descargador, et parvenons à un *second plateau* où le pâturage alterne avec des lapiaz. Le Taillon et la brèche de Roland apparaissent. Laissant des troupeaux loin sur la gauche, sous le pic de Salarús, nous parcourons un vallon désolé qui n'a pas de thalweg.

Nous étanchons notre soif ardente à un névé, puis 1.55. 2.20
traversons, entre le Descargador et le pic Royo, plus justement nommé pic Blanc (Joanne), un *troisième* et un *quatrième plateau*, — lits d'anciens lacs, nivelés, recouverts de gazon et de graviers. L'un, cerclé de rochers abrupts, fait songer à des arènes. Sur l'autre, un ruisseau promène ses méandres, puis s'engloutit dans une crevasse pour reparaître, probablement, au-

[1] Les deux torrents qui, d'après elles, se rejoignent en cet endroit ne s'aperçoivent pas. Il n'y en a qu'un qui nous a conduits à l'E.N.E., et dont le cours n'est plus apparent au delà de notre pelouse. Celle-ci se trouve enserrée par une paroi de rochers gris, prolongement de la muraille supérieure de l'Arruebo, et formant comme un petit cirque. Autre cirque secondaire, plus grand et sans eau, sous le Salarús. Entre les deux s'avance une croupe praticable qui vient du pic Descargador.

dessus de la cascade du Cotatuero. Région chaotique, tout en ruines, où l'enthousiasme se flétrit.

2.40, 3.15 Sur le quatrième et dernier plateau, la faim nous torture. « En Espagne, dit Russell[1], il faut souvent vivre d'air, de pain et de résignation. » Supprimez le pain : ce qui reste est maigre !... Nous partageons une billette de chocolat, quatre morceaux de sucre, quelques gouttes d'alcool (piètre aliment, quoi qu'on dise !) et, sans nous attarder, par un tracé à peine indiqué, nous nous élevons sur roches, neiges et éboulis jusqu'à

4.15 la *brèche de Roland (2,804 m.)*. Notre cadet, qui a pris trop à droite, a passé par « le mauvais pas, sous le Casque »[2], arrivant le premier à la formidable coupure.

Deux descendent directement dans le cirque de Gavarnie.

4.30 Les autres, bien qu'il soit déjà tard, vont faire le Taillon. Il s'agit d'aller vite pour tromper la fringale et sortir, avant la nuit, des Sarradets inconnus.

Ils suivent la base d'un rempart dont les cavités logent un peuple de corneilles et qui reproduit des teintes déjà vues au Cotatuero.

4.45 Ils contournent, par la droite, le *doigt* disgracieux de la « fausse brèche » (2,948 m.). Après quoi, la crête frontière d'abord, puis la pente S. E. du pic les portent sur

5.5 **le sommet du Taillon (3,146 m.).**

---

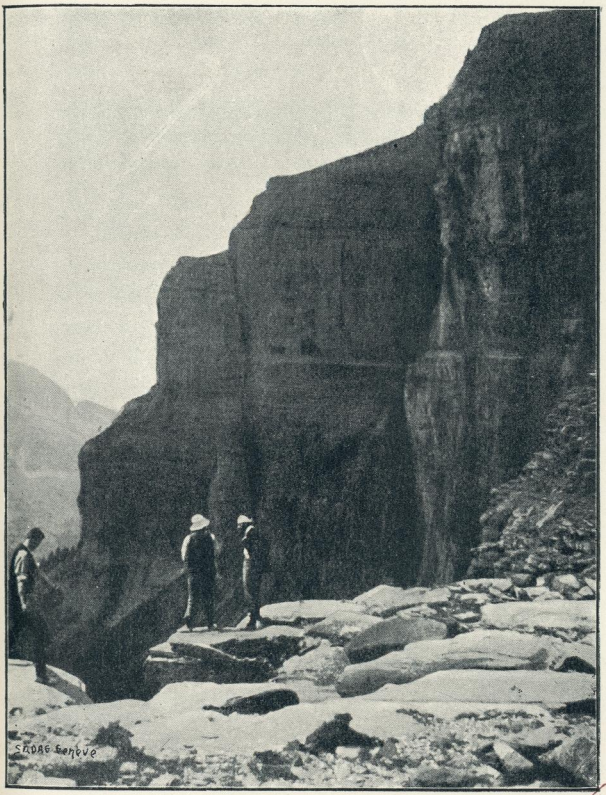
[1] *Souvenirs d'un montagnard*, p. 360.

[2] Cf. *Souvenirs d'un montagnard*, p. 332 ; et *Cent ans aux Pyrénées*, t. III, p. 143.
La paroi occidentale de la brèche est creusée de deux abris : au S., un enfoncement enclos de pierres ; au N., une grotte artificielle due au C. A. F. (1883) et dont la porte a disparu.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE
Toulouse

Arruebo

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE



BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LAUTREC

La Terrasse du Cotatuero

Ascension pour demoiselles, qu'un sentier facilite jusqu'au bout[1].

La sérénité des monts contraste avec l'aspect désordonné du ciel orageux. L'Espagne s'assoupit sous la lumière tamisée. Depuis le gros bloc du Vignemale jusqu'au petit Castel-Major, elle se déploie en demi-cercle, immense paysage varié et paisible. La vue s'y repose de tant de splendeurs contemplées ; mais elle s'étonne encore devant l'Arruebo, jaillissant de l'invisible cratère du Cotatuero comme une colonne de lave en fusion.

Un village espagnol paraît au fond d'un trou béant : est-ce Broto ? En France, Gèdre lui fait pendant. Entre les deux, tout le Massif calcaire, qui les domine de 2,350 mètres. De nulle part ses proportions ne paraissent si vastes. Le cirque de Gavarnie dont on voit la cascade, ses glaciers, ses parois tourmentées que domine le Marboré[2], enchantent les deux frères et les rendent impatients. Après les cirques d'Olibon, d'Yp, de Barrosa, de Troumouse et du Cotatuero, il leur tarde de visiter, pour la première fois, celui de Gavarnie.

Départ, à toute allure. 5.27

Fausse-brèche. 5.34

Brèche de Roland. 5.38, 5.50

Un adieu à l'aimable peña Montañesa, joliment éclairée contre un ciel pâle, et aux cañons de marbre invisibles, mais dont l'imagination est encore éblouie ; puis, une glissade éloigne les deux enthousiastes du prestigieux versant.

Sur la pente accentuée, juste au-dessus du cirque, le 6.10

[1] Nous ne trouvons pas sur ce sommet, pas plus, du reste, que nous ne l'avions trouvé sur le mont Perdu, le registre du C. A. F. que signale le nouveau *Joanne* ; pp. 209 et 212.

[2] La corniche où nous avons dormi se profile, à gauche du sommet, au-dessus d'un surplomb.

brouillard qui monte arrive avec eux. En face, la partie supérieure de la cascade, seule visible, semble se replier sur elle-même comme effrayée du gouffre. Sous leurs pieds, la vertigineuse excavation dans laquelle ils descendent à l'aveugle.

Un berger qui répond à leurs cris, étend le bras et leur dit : « C'est par là »[1]. Talus herbeux et rochers presque à-pic les conduisent à l'*échelle des Sarradets*.

6.45 *Cirque de Gavarnie*, au pied de la muraille, plus bas que le brouillard.

7 *Hôtel (1,530 m.)*.

Sur la falaise où monte le crépuscule, la cascade déroule sa chevelure lumineuse qui flotte au gré du vent. « Elle tombe lentement, comme un nuage... Elle arrive en bas comme un bouquet de plumes fines et ondoyantes, et rejaillit en poussière d'argent. »[2] Elle blanchit, tandis que la nuit s'assombrit. Elle rayonne d'une clarté mystique qui envahit le tréfonds de nos âmes...

Pour la contempler plus longtemps, pour échapper aussi à un confort ennemi de notre manière, nous restons sous les étoiles.

---

[1] « Le sentier de la Brèche, dit Russell, n'est jamais bien facile à trouver, même par le plus beau temps du monde ». (*Souvenirs d'un montagnard*, p. 330).

[2] Taine, *Voyage aux Pyrénées*, p. 223.

Marboré

Cascade de Gavarnie

vue d.s Sarradets

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LA VILLE

HUITIÈME JOURNÉE

(Jeudi, 13 août)

TAPOU et VIGNEMALE

Minuit. — L'orage !

Les nuées s'entre-choquent, hagardes. Un craquement déchire l'atmosphère, suivi de vibrations convulsives. Le ciel s'enflamme. Le cirque, « épouvantable et tournoyant cylindre », rougeoie comme une forge.

La tempête, ce loup, tombe en ce piège énorme.

Elle a des hurlements, des râles, des sanglots. Puissante basse d'orgue, elle ronfle et chante... Tout sentiment d'insécurité s'efface devant celui de la magnificence.

Enormes, lancées avec fracas, les gouttes de pluie crépitent sur la bâche. Elle tient bon. Hélas ! nous sommes sur la pente. Un ruisselet coule vers nos épaules et nous traverse de haut en bas. Nos corps, engourdis par le sommeil, ont un soubresaut de révolte. On s'accroupit, les pieds dans l'eau.

La violence même de l'orage nous vaut une prompte accalmie. Des étoiles scintillent. Les éclats du tonnerre s'espacent, s'éloignent. La pluie cesse.

A la lueur d'un falot, nous retrouvons sacs et souliers nageant dans une mare. Le poids de la bâche a doublé. Nous nous rapprochons de Gavarnie, en quête d'un refuge.

Pataugeant dans flaques et ruisseaux grossis, nous ne cessons de regarder en arrière, fascinés. Dans un ciel

sauvage, la lune plane sur le cirque silencieux qui semble réfléchir, le front ridé de glaces. Une sourde irritation l'agite. On dirait qu'il se meut et s'avance vers nous, car il grandit sans cesse. Prodigieux colisée, « sculpture du mystère, précipice édifice », pourquoi cette obsession ?...

Nous avons beau le fuir, il nous enveloppe encore. Des rumeurs, des anhélations emplissent cette gueule géante : un tragique dialogue s'y livre. Le gave, « torrent en haut, fumée en bas », croule, tonitruant, dans sa « fosse aux tonnerres », où l'ouragan lui fait écho.

L'impossible est ici debout...
Immensité ! L'esprit frissonne,

et se demande, avec effroi,

quel Vitruve
A bâti ce vertige et creusé cette cuve ?...
De quelle région de la vision pure
Est sorti le rêveur de ce rêve inouï ?
Quel cyclope savant de l'âge évanoui,
Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
A pris un compas haut de cent mille coudées
Et, le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur,
Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre,
Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être
L'énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit ?[1]

Près de Gavarnie, une averse nous chasse dans un grenier à foin. Pour atteindre la porte à 2 mètres 50 au-dessus du sol, l'escalade est plus difficile qu'à la cheminée du mont Perdu ! — Couche chaude et aromatisée.

* * *

[1] Victor Hugo, *Dieu* (Ascension dans les ténèbres).

Gavarnie (1,350 m.), 5 h. 20. — Nous éveillons le personnel de l'hôtel des Voyageurs. La bâche sèche au-dessus du grand fourneau de la cuisine. Nous déjeunons... Dans la cour, roulement d'un landau. Un soldat en descend, saute par la fenêtre, prend place à table et commande d'une voix vibrante :

— Un cinquième café au lait!

C'est le junior, permissionnaire de quarante-huit heures.

M. Vergez-Bolou, qui, comme son frère tenancier de l'hôtel du cirque, a compris ce que doit être un hôtel de montagne, nous fournit des vivres pour trois jours.

8.50 Nous remontons la très longue *vallée d'Ossoue.*

La joie du soldat abrège pour tous la marche fastidieuse. Il nous dit son escapade solitaire du 22 mars dernier, un dimanche de liberté. A bicyclette de Lourdes à Gavarnie; puis, dans la neige profonde jusqu'au cirque. Les pins crispent leurs bras gelés. L'hôtel fermé, mort. Pas un vestige humain. L'écho même se tait. Des pierres se détachent et, sourdement, dévalent la pente de ouate; des stalactites de glace se cassent d'un bruit sec. De tous côtés, le cirque monte, monte, dressant ses parois reluisantes. La cascade, un énorme glaçon hirsute, déconcertant, grotesque! « C'était trop grand, trop beau, à rendre fou! En descendant en hâte, à peine osais-je me retourner, comme Caïn fuyant de devant Jéhovah... »

10, 11 Au bord du gave, nous nous livrons à de larges ablutions. Vient à passer, avec son guide, une belle dame... Aoh, shocking!...

11.15 L'apparition du grand massif de Vignemale, avec les sommets de Tapou, Montferrat et pique Longue, nous impressionnerait davantage, sans doute, si nous n'arrivions pas de la plus belle région des Pyrénées.

Au delà du *torrent de la Canaou*, nous prenons le flanc de la vallée. 11.40, 11.55

— Alerte ! un ours...

Les oreilles droites, il passe sa grosse tête au-dessus d'une croupe gazonnée : il nous regarde venir. Nous allons à lui, persuadés qu'à nous cinq, avec bâtons, hachette et piolet, nous lui réglons ses comptes. Déjà nous estimons le prix de sa peau, lorsque, détalant prestement, il nous montre sa queue. Hélas ! la queue d'un chien !

Pour nous dédommager, nous tuons des vipères.

Nous avons le spleen sur ces pentes monotones, sans ordonnance intelligible. Comment se consoler du Massif calcaire sur ces pâturages sans éclat, que couronnent des roches massives ?

Laissant à gauche la *plaine de Lourdes (1,910 m.)*, qu'anime une colonie de mulets et de vaches, nous allons passer midi 20

à droite d'un sommet en forme de paraboloïde (2,247 m.). Là-bas, la crête élégante du Marboré nous fait envie. midi 50

Nous quittons une source excellente, sous un second sommet conique (2,385 m.), que nous doublons par la droite. 1 20, 2.15

Devant nous, le *lac de Montferrat*[1]. 2.35

Une muraille granitique affecte des formes hardies qui contrastent avec tout ce qu'on voit ailleurs. Un vallon qu'elle domine et qui se déverse dans le lac descend d'une brèche frontière ouverte à l'O. (2,605 m.). Nous laissons tout cela à gauche pour rejoindre le môle disgracieux qui porte, à l'O. N. O., le sommet

[1] Ce lac ne donne pas naissance à un cours d'eau apparent. « N'est-il pas probable, dit Russell, qu'il alimente la cascade de Tapous qui sort plus bas, toute faite, du flanc d'un précipice, avec un volume d'eau déjà considérable ? »

du Tapou. Terne est l'aspect du ciel et du pays, terne aussi notre humeur.

Les uns contournent le lac par le S., en conservant la hauteur acquise ; les autres descendent à son niveau et à sa droite, puis, s'élevant, traversent un plateau agrémenté de petits gours.

2.50, 3 Attaquant le massif par la gauche, nous marchons vers la cime. Talus gazonnés, ressauts rocheux, tout est très simple.

3.40, 4 Dans un *vallon* empli de grandes neiges, l'ascension devient enfin intéressante. Au loin, trois isards sur leurs jambes graciles.

Bientôt, obliquant à droite, nous atteignons

4.30 l'*arête orientale* du pic. Elle nous porte facilement au

4.40 **sommet du Tapou (3,147 m.).**

La vue est limitée, car le brouillard fait mine de nous envelopper. Dans un trou au milieu des nuages, la surface plombée du lac de Montferrat. Plus profondes, les vallées d'Ossoue et d'Ara. Le Tendenera, l'Enfer surtout, très hauts sur l'Espagne noyée dans le soleil qui argente les lacs étagés sous le pic de Brazato. Jusqu'à 1,400 mètres au-dessus du val d'Ara, l'énorme Vignemale. Sous le pic Central et le Montferrat une muraille lisse du plus grandiose effet. Derrière, entre ces deux sommets, le rocher de la pique Longue entrevu dans la brume[1]. Un tressaillement d'admiration nous

---

[1] Nous avons sous les yeux les pentes par lesquelles furent faites les premières ascensions connues du Vignemale. Le 7 août 1838, lady Lister et une amie, conduites par Cazaux et Charles, passèrent le port de Plalaube, coupèrent le flanc S. O. du Tapou, remontèrent un névé de pente alarmante, franchirent une brèche, et, au delà du glacier, mirent le pied sur la pique Longue. — Le 12 du même mois, le prince de la Moskowa, son frère Edgar Ney, son domestique et cinq guides accomplissaient le même trajet.

On s'est demandé si la brèche franchie était entre Montferrat et pic Central ou entre pic Central et Cerbillona. Nous ne pouvons pas croire que ce fut la première. Peut-être praticable aujourd'hui — très difficilement, elle ne l'était certainement pas pour des touristes de 1838.

Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. II, pp. 78 à 82.

dit que nous touchons au domaine magique de Russell.

Russell monta au Tapou et le baptisa, le 1er août 1883. Il fut enthousiasmé par les deux pointes de ce pic, « si accessibles, si accueillantes, et cependant si fières », et déclara que « c'est une des plus belles courses que l'on puisse faire de Gavarnie ». Malgré ce parrainage, le Tapou a été délaissé. Monter et redescendre par Ossoue serait, en effet, désastreux : « course fort longue », dit Russell. Pour donner au Tapou la popularité qu'il mérite, il faudrait une autre voie heureusement diversifiée. Aucune ne pourrait offrir plus d'intérêt que celle qui permettrait d'aller au Montferrat. Mais ici Russell déconseille : « Il y aurait des dangers aussi grands qu'inutiles à braver, si l'on voulait passer directement au Montferrat, et faire ainsi, par le S. E., l'ascension du Vignemale ». Et il raconte que deux de ses mineurs sortirent à grand' peine de « ce lieu diabolique »[1].

Rien, certes, n'a l'air plus diabolique. La fine arête rocheuse qui relie Tapou et Montferrat a des cassures et des redressements dont l'aspect seul donne l'effroi[2]. Son versant occidental n'est qu'un précipice. Le ravin qui en descend, à l'E, et que nous avions sous les yeux dans la dernière partie de la montée, contient un petit glacier déchiré. De haut en bas, il ne paraît pas offrir la moindre chance à qui voudrait aller à l'arête orientale du Montferrat. Cependant, une étude des parois poussée à fond, à l'aide des jumelles, nous révèle une

---

[1] *Souvenirs d'un montagnard*, pp. 115 à 117.

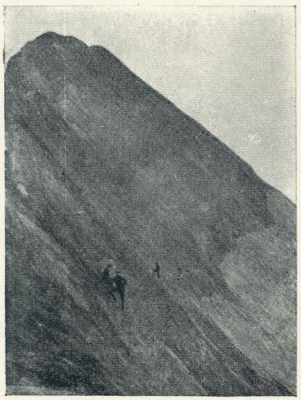
[2] En juin 1890, Brulle et de Monts, avec Célestin Passet et Salles, suivent (leur récit, du moins, paraît l'indiquer) le fil même de cette arête : « Nous marquons un arrêt au Pic de Montferrat et continuons notre route par la longue arête assez aiguë qui s'en va au Sud-Est jusqu'au point coté 3147 que le comte Russell a appelé pic de Tapou ». Cf. *Bulletin de la section S. O. du C. A. F.* ; et *Cent ans aux Pyrénées*, t. VI, p. 47.

série de saillies et de petites bermes. Sous le Montferrat, on ne voit guère qu'un mur à pic ; mais quelques éboulis qu'il retient nous suggèrent que celui-ci est plus clément qu'il semble.

Les jumelles nous montrent aussi une caravane qui, là-bas, évolue à la débandade sur le grand glacier.

5.15 Notre retraite étant assurée au besoin par les pentes espagnoles, nous allons tenter fortune vers le Vignemale.

Sept minutes de descente au N. N. E. ; puis, au delà d'un étroit couloir de neige, nous avançons avec précaution, presque horizontalement d'abord, ensuite en nous élevant sensiblement, sur la *paroi* interne de l'entonnoir creusé entre Tapou et Montferrat. Sa partie inférieure se hérisse de glaces fracassées. Nous sommes sur une muraille de 50 à 60°, fourmillante d'aspérités, redoutable seulement par son inclinaison et l'effritement de sa roche. On détache quelques blocs pour admirer leurs bonds énormes et les plaies grimaçantes qu'ils font au névé. Et l'on entonne en parties une complainte montagnarde qui monte dans l'air pur :



Aqueres mountines, (*bis*)
Qui ta haütes soun,
Doundene,
Qui ta haütes soun,
Doundoun,

Passeri l'ayguete (*bis*)
Chens poü dem' nega ;
Doundene,
Chens poü dem' nega ;
Dounda.

M'empechen de bede (*bis*)
Mas amous oun soun;
Doundene,
Mas amous oun soun,
Doundoun.

Si sabi las bede, (*bis*)
Ou las rencountra,
Doundene,
Ou las rencountra,
Dounda,

Haütes, que soun haütes!...
Que s'abacheran, [(*bis*)
Doundene,
Que s'abacheran,
Doundan,

Et mas amouretes (*bis*)
Que parecheran
Doundene,
Que parecheran,
Doundan[1].

---

[1] *Cansou bearnese de Gaston-Phœbus.* — Traduction : « Ces montagnes, qui sont si hautes, m'empêchent de voir où sont mes amours. — Si je savais comment les voir et où les rencontrer, je passerais le torrent sans peur de me noyer. — Si hautes qu'elles puissent être, les montagnes s'abaisseront et mes amours apparaîtront. »

Par son inclinaison, sa hauteur et la rimaye où elle s'enfonce, cette paroi rappelle à l'un de nous celle par laquelle il descendait, vingt jours plus tôt, sur la face N. O. du Tour Noir (3832 m., massif du mont Blanc). Albert Léo l'accompagnait.

Après avoir tâté l'effroyable arête N. qui unit la cime au col supérieur du Tour Noir (Cf. la description réaliste qu'en donne Paul Sisley dans la *Revue alpine*, 1899, p. 166), harcelés par les brumes et les flocons de neige, les deux amis pénètrent dans un couloir. Ils y trouvent cet ennemi de l'alpiniste, peu connu aux Pyrénées, le verglas. Au bout d'une demi-heure, ils s'arrêtent au-dessus d'une profonde chute de glaçons. Il faut se guinder, à gauche, sur un givre glissant où de rares saillies s'offrent aux doigts gourds; puis, dévaler une rampe inhospitalière.

Voici une pente de glace, haute de 100 mètres, suivie d'un précipice. Au fond, un blanc suaire : le glacier des Améthystes. Comment y parvenir? Jacques Mirabaud, le seul touriste qui ait résolu ce problème avec deux guides de Chamonix, le 5 août 1897, avait obliqué à gauche, pour prendre un couloir de neige exposé aux chutes de pierres (Cf. Kurz et Colomb, *La partie suisse de la chaîne du Mont-Blanc*, p. 142). Aujourd'hui, le brouillard rend les choses lugubres et la situation tragique. Pour en sortir, nul manuel d'alpinisme ne vaut un instinct montagnard clairvoyant.

— Laissons-nous glisser jusqu'au précipice.

— Tu es fou ! Une fois lancé, es-tu sûr d'enrayer?

On taille donc des pas en appuyant à droite. L'inclinaison est de 55 à 60°. Sous 10 centimètres de neige fraîche, la glace noire est dure comme un silex. Chaque marche exige deux ou trois minutes de labeur acharné. Le froid tétébrant devient une torture.

— A ce train, nous sommes pris par la nuit sur le glacier. Et alors...

— Alors, il faut nouer la corde par les deux bouts et l'accrocher à ce roc qui proémine. Elle a 25 mètres; si nous la doublons, nous pourrons franchir 12 mètres en nous y cramponnant.

Cet expédient est plusieurs fois renouvelé, bien que les mains se gèlent sur le chanvre givré. Allant toujours à droite, ils abordent un couloir neigeux. C'est le salut. Une joyeuse glissade les mène au « bergschrund », dont le gouffre béant les guettait depuis six heures.

Car il y a six heures qu'ils ont quitté la cime; et elle les domine de 400 mètres, au plus !...

Le rocher est l'élément par excellence du pyrénéiste. Lorsqu'elles sont de roc seulement, il triomphe en chantant des parois les plus difficiles. Dans les Alpes, où elles se compliquent de glace, il les parcourt en frémissant.

5.40 Nous voici sur l'*arête* qui domine le grand glacier. Une mauvaise rimaye nous oblige à la suivre jusqu'au
5.45, 6.20 *sommet du Montferrat (3,223 m.).*

L'intérêt devient intense. Le glacier d'Ossoue étale tout entière sa nappe magnifique, lacérée de crevasses. Par bouffées un brouillard lumineux folâtre autour de nous, laissant paraître la pique Longue, flanquée du pic Clot de la Hount : c'est un mur noir que l'on dirait inaccessible et dont nous sépare un kilomètre de neige.

Le vent nous bouscule sur les affleurements d'ophite de l'arête N. O.

6.40 Au delà du *grand plateau* d'hermine, nous escaladons le sombre *escarpement.*

6.50 **Pique Longue du Vignemale (3,298 m.).**[1]

Une immense gerbe de rayons flamboyants monte à l'occident. D'opaques nuages la parcourent en désordre et finissent par se fixer en lignes horizontales. Les souffles du ciel suspendent leur vol et le soleil paraît interrompre sa course. On dirait que la Nature, avant de sombrer dans la nuit, rassemble toutes ses richesses et, s'arrêtant dans son évolution, les déploie à l'envi. Pour qui donc se fait-elle si belle ? Serait-ce pour ceux qui savent la regarder et s'émouvoir avec elle ?

Le Balaïtous, le pic du Midi d'Ossau et toutes les montagnes d'Aspe, depuis les crêtes du Cinq Monts et de l'Ouillarisse jusqu'aux nobles cimes du pic d'Aspe et de la Collarada, chatoient sous les effluves vespéraux et, doucement, pâlissent puis s'éteignent.

Soudain, bouleversement complet. Dans l'air, passent des tempêtes. De la robe ténébreuse des monts les

---

[1] Sous nos pieds, les débris de la tour grâce à laquelle, en 1884, Russell éleva son pic jusqu'à 3300 mètres. Elle fut foudroyée six jours après sa construction. « Voilà où mène l'orgueil ! » déclara philosophiquement son auteur.

détails disparaissent : seuls, les profils subsistent, et les neiges livides — immense drap mortuaire ondoyant sous le vent. Le ciel empourpré se renfrogne. Du foyer où s'engloutit le soleil ne jaillissent plus que flammes expirantes, lueurs de cataclysme. Serait-ce, palpitant encore sur l'Atlantique, l'embrasement de la montagne Pelée?...

Vers l'orient, le glacier qui se casse dans une chute de plus en plus déclive s'arrête, pour nos regards, en tranche nette, blanc sur noir. Contre de claires brumes, nos ombres nous apparaissent debout sur celle du pic, auréolées des couleurs prismatiques. Ramond appelait cela : « assister vivant à son apothéose ! »[1]

Au bruit de nos « hanilhets », des « réfugiés » du col d'Ossoue sortent devant leur porte. Ils doivent avoir moins froid que nous, mais notre belvédère nous fait mépriser leur cabane... N'allons-nous pas, d'ailleurs, descendre au *Paradis*?[2]

Une cahute qui n'a plus de toiture fournit deux planches. On fait du feu et l'on boit chaud, car il gèle.

Soirée épique. Au dehors, le vent siffle et fustige les

---

[1] Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. I, p. 175.

[2] Le Vignemale est la montagne la plus civilisée des Pyrénées. Elle a été épousée par un homme. Nous ne savons pas roman d'amour plus empoignant que le récit fait par Russell de sa liaison avec cette amoureuse au cœur de glace, dont le sourire est aussi enivrant que ses colères sont terribles. Quel amant fut plus tendre, plus fidèle, plus passionnément épris, plus éloquent poète des charmes de sa dame que l'illustre explorateur, qui, depuis vingt-trois ans, cohabite le plus possible avec la pique Longue !

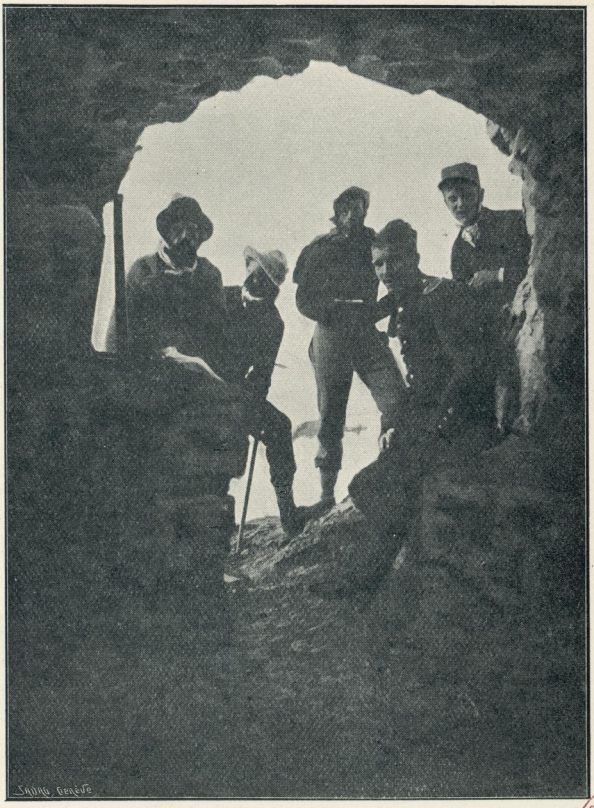
Le syndicat de la vallée de Barèges lui a donné, en 1889, la concession du glacier oriental et des terrains avoisinants. Il y excerce l'hospitalité suivant un procédé charmant et inédit :

« J'ai mis, écrit-il, quatorze étés à y creuser sept grottes à différents niveaux : il y en a trois à 2400 mètres (Belle-Vue) ; trois à 3200 mètres (celles de Cerbillonas) ; et une près du sommet (le Paradis), à 3280 mètres. Leur volume total dépasse 100 mètres cubes... Les plus hautes sont les meilleures et les plus sèches, surtout la petite grotte des Dames. Le Paradis est sec, mais froid ; rien d'étonnant, vu sa hauteur... Cinq de mes grottes ont de bonnes portes en tôle, mais pas le Paradis : là je n'ai pas osé en mettre ; j'ai craint qu'elle n'attirât la foudre, et si je l'avais faite en bois, on me l'aurait brûlée... (*Pyrenaica*, pp. 139 et 140). Cf. *Souvenirs d'un montagnard*, pp. 43 à 117.

brumes lancées jusqu'aux étoiles. Au dedans, même vacarme et même mouvement, Tout ce que dicte l'inspiration est chanté à pleins poumons. Puis, le chant ne produisant pas assez de calorique, ce sont les mouvements désordonnés d'un « saut » basque. Les doigts claquent, la ronde est frénétique.

— Si Russell se trouvait dans sa grotte de Cerbillona, quelle page ceci lui dicterait!

— Une page à faire dresser les cheveux! L'idée que son « Paradis des neiges » s'est transformé en un paradis de joie ne lui viendrait jamais. Il écrirait plutôt : « Cette nuit-là, mon Paradis devint un Enfer! Des étincelles en jaillissaient. Des chants de démoniaques, des rires, des sanglots, des bruits de fanfare, des trépidations, des fantasmagories couraient sur les rochers, faisant frémir le glacier assoupi. Cela tenait à la fois du tremblement de terre, de l'éruption volcanique et de l'ouragan déchaîné en trombe!... »



Entrée du « Paradis »

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE LA VILLE

NEUVIÈME JOURNÉE

(Vendredi, 14 août)

CERBILLONA et BRAMATUERO

Sur le *sommet*, le vent nous glace. Les nuages roulent jusqu'à nous, cachant tout, à l'E. du Taillon et de l'Ardiden. L'un de nous qui fit deux ascensions du ben Lomond, dont l'une en février, alors que les Highlands ont grand air sous la neige, s'écrie : Voici l'Ecosse ! Ce lac de Gaube ressemble à la pointe avancée d'un loch de Walter Scott. Ce paysage voilé, cet horizon vaporeux, ce ciel blême évoquent les douces contrées où le soleil n'est plus souverain.

Cependant, lorsque nous regardons devant nos pieds, notre imagination revient à tire d'ailes du pacifique ben Lomond. Le vide, du côté des Oulettes de Gaube, fait presque reculer d'épouvante. On se sent planer sur l'abîme. Et un frisson nous prend, à la pensée que Bazillac, Brulle et de Monts, conduits par Salles et Célestin Passet, montèrent au pic par cette face[1].

Nous cherchons des régions plus aimables. La vallée d'Aspe, brillamment éclairée, laisse voir les détails de ses sommets. Les lointains d'Espagne se revêtent d'un azur exquis. Les sierras s'allongent au soleil, endormies et heureuses.

Dans la *grotte*, nous avons passé sur le roc une nuit froide, malgré les pierres chaudes du foyer mises sous la bâche. On écrit quelques lettres. On dépouille les

---

[1] 7 août 1889. Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. V, pp. 135 à 140. « Je ne crois pas, dit Bartoli, qu'il existe en Europe une montagne, sauf peut-être la Meije, qui présente une paroi aussi effroyablement à pic que le flanc nord du Vignemale ». (*Bulletin de la section du S. O. du C. A. F.*, juillet 1885, p. 44.)

archives du « Paradis », cartes de visite déposées dans une boîte à dynamite. On attaque un « chant du départ », avec orchestre : le chaudron et son couvercle, des bouteilles de champagne trouvées vides, hélas ! et une paire de sabots qui composent le mobilier.

Nous déboulons sur le grand plateau[1]. 9

Le niveau du glacier étant très bas, une escalade de trois mètres est nécessaire pour pénétrer dans la *villa Russell*, grotte bien close garnie d'une litière de gazon pourri. Les trois abris creusés dans ce mur presque vertical sont moins spacieux que le « Paradis ». L'un de nous se livre à une voltige scabreuse pour aller visiter la grotte des Dames, à droite. Des crampons, ici, seraient presque aussi nécessaires qu'au Cotatuero. Et les caprices de la glace ont rendu singulièrement ironique l'appellation de cet asile ! 9.5, 9.25

Nos regrets sont vifs de ne pas rencontrer le maître de céans.

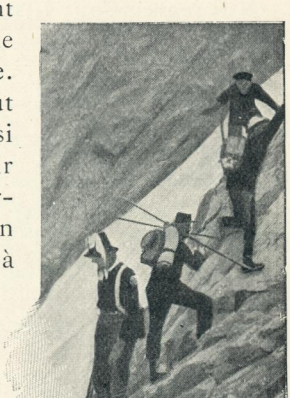
Par où descendrons-nous ? La voie dite « par la muraille de Cerbillona », pratiquée à la montée par Russell, en 1870, et recommandée par le *Joanne* de 1895 comme « la plus facile[2] », aboutit au col de Cerbillona, après avoir doublé les précipices du pic Clot de la Hount. Nous allons en tenter une autre, moins connue, partant elle aussi du *col de Cerbillona*. Notre descente se fera vers l'O., entre les deux arêtes que projettent les pics Cerbillona et Clot de la Hount, dans ce que Russell appelle « le précipice le plus immense peut-être

[1] Il y a une certaine analogie entre le glacier d'Ossoue et le glacier d'Orny, du massif du mont Blanc : leur orientation est presque pareille, et tous deux sont déversoirs de bassins supérieurs. Le glacier d'Ossoue descend d'une magnifique plaine blanche doucement ondulée, haute de 3,100 à 3,200 mètres, que cernent des pics intéressants. De même altitude, le plateau du Trient est plus vaste, avec un diamètre de 2 kilomètres et demi.

[2] P. 183. L'édition de 1901 ne fait au Cerbillona même pas l'honneur d'une mention. Cf. *Souvenirs d'un montagnard*, pp. 49 à 51.

des Pyrénées ». Derrière celle de droite, se cache un second ravin qui descend de la pique Longue et par lequel, après une tentative infructueuse de Frossard (1868), Brulle et Bazillac, avec Sarrettes et Pierre Bordenave, atteignirent la cime, le 12 août 1879, au-dessus d'un très mauvais glacier. « Le danger est continu », déclarèrent-ils[1]. Sur notre pente, qui dépasse souvent 45°, mais où nous n'avons pas de glacier, la difficulté ininterrompue se changerait en péril à la moindre inattention. Aussi ne recommandons-nous nullement cet itinéraire[2].

Il nous amène à un *couloir de neige*, contre l'arête du Clot de la Hount. Le névé, de 100 mètres, s'allonge sur des éboulis, au delà desquels on devine une profondeur. Les jeunes suggèrent de se laisser glisser. Les barbes grises combattent cette idée un peu folle. Sans le vouloir, le photographe qui taille les pas va trancher la question. Dérapant des deux pieds, il part comme un obus. Son piolet lui échappe. La neige est si dure qu'il ne peut rien pour ralentir l'élan. Aussi ne cherche-t-il qu'à se maintenir assis, face en avant. Il y parvient, malgré son sac plein d'un fragile matériel qu'il réussit à sauvegarder. Projeté sur les cailloux, il enraye par de vigoureux coups de talons.



Une demi-heure plus tard,

---

[1] *Annuaire du C. A. F.*, 1879, p. 320.

[2] Russell, le poète du col de Cerbillona ouvert à 3,200 mètres entre le Spitzberg et le Soudan, ne juge cette voie guère praticable, puisque, dans la nuit du 5 au 6 août 1881, lançant par là des rochers qui roulent avec un bruit de tonnerre, il se déclare « sûr de ne tuer personne ». (*Souvenirs d'un montagnard*, pp. 74 et 59.)

Schrader, sur sa carte des Pyrénées centrales, trace l'itinéraire juste à l'O. du col de Cerbillona. — C'est probablement un lapsus.

on le rejoint. Il est transi de froid et blessé à deux doigts.

Parois rocheuses, névés crevassés présentent une déclivité charmante ! L'un de nous prend les devants pour explorer une *cheminée*, à droite, et nous invite à le suivre. Au premier pas, nous décochons une mitraillade de pierres :

— Attention ! nous crie-t-il, mon abri est trop étroit pour y rentrer mes pieds !

Sur la rampe mouvante il nous faut donc, pour le rejoindre dans la fissure où il se rencogne, serrer le monôme, à nous toucher. Soudain, un double choc emporte le premier dans le vide.... Il se raccroche au précipice. Que s'est-il passé ? le second, s'étant aventuré sur un bloc instable, a croulé sur son frère, le heurtant des deux semelles dans le dos en lui expédiant le rocher dans les jambes.

Plus loin, il s'agit de sauter un à-pic de deux mètres ; puis de passer sous un roc coincé entre les parois. Enlevant nos sacs, nous nous y glissons comme des anguilles[1].

Enfin, le ravin s'élargit ; les arêtes qui l'enserrent prennent fin.

Sous un *névé* triangulaire, nous nous reposons midi, 1.45
d'une si longue gymnastique. Cette démolition de la montagne, dont les fragments tombent toujours et jamais ne remontent, fatigue et oppresse nos esprits. Avec une sorte d'angoisse nous sentons la vérité de cette parole de Ramond relative aux sommets : « Chaque instant marque sur eux son passage, chaque minute leur porte un coup sensible, la neige les ruine sans relâche, le torrent les déchire sans cesse, leurs

[1] Nous aurions peut-être pu éviter cette cheminée en passant, avec un peu moins de peine, par la gauche du ravin.

débris s'écroulent sans intervalle ; périr est leur seule affaire ! »[1]

Descendant au N. sur cailloutis, nous allons traverser le *ruisseau du Clot de la Hount*, puis

2.15 le *rio Ara*.

Le soldat nous quitte et prend un tracé mal indiqué. Petit chemin, où vas-tu le conduire ? Garde-toi de le fourvoyer. Le train part de Cauterets dans quatre heures. S'il le manque, il ira à « la boîte ». Il n'est plus le montagnard errant au gré de son désir : il est le militaire obéissant à la discipline. Gorges, raillères, précipices, il n'a plus d'yeux pour vous : seul, dans ce pays nouveau, petit sentier, tu l'intéresses.

3 Il franchit le *col des Mulets*.

3.25 Sur le *plateau des Oulettes*, il file, indifférent aux jolies choses qui l'entourent...

Tout à coup, il s'arrête et regarde en arrière. Le Vignemale, au-dessus d'un glacier mat, élève sa bastille rougeâtre. Des nuages arrivent, cuivrés, chargés de fluide électrique, se préparant à foudroyer l'obstacle. Ils rampent, par petits pelotons, le long de la muraille ; accrochent leurs bannières dans tous les plissements ; s'agglomèrent, en une immense armée. Puis, d'un mouvement que l'on dirait concerté, ils prennent d'assaut la cime.

Pressant le pas, le soldat songe, avec mélancolie, à une autre tactique et à d'autres batailles...

4.25, 4.45 *Lac de Gaube*.

5.25 *Pont d'Espagne*.

6.30 Comme il arrive à *Cauterets*, l'orage éclate. La guerre des éléments bat son plein. Lui, il va préparer l'autre guerre : celle qui veut des haines fratricides, du sang jeune et des larmes de mères...

---

[1] Cf. *Cent ans aux Pyrénées*, t. I, p. 27.

Cependant, une vigoureuse montée à l'O. nous place en vue du col de Bramatuero, et presque à sa hauteur. Mais, entre lui et nous, les pentes qui tombent du pic Aratille sont tout en précipices. 3

Rien ne démoralise comme de se trouver en présence d'une impossibilité lorsque, après un rude effort, on croyait toucher au but.

Il faut donc descendre, par une mauvaise paroi, vers le plus élevé des deux jolis *lacs des Batans* que nous laissons à gauche.

Col de Bramatuero (2,645 m.). 4,5, 10

Perdant de vue l'énorme Vignemale, nous pénétrons dans le *vallon* le plus sauvage, peut-être, des Pyrénées. Tout y est roc, neige ou lac. Le vent souffle en tempête. Le ciel s'assombrit. L'aiguille de Sarrato, la pyramide de la Fache et dix pointes noires comme la nuit hérissent l'horizon.

Cette exagération d'horreur provoque aux plaisanteries faciles :

— On se croirait au bois de Boulogne !

— Gare ! une auto !

Et nous saluons au passage un rocher bizarre qu'on avait déclaré être M. Loubet !...

On devine un premier gour, à droite, sans le voir.

Notre brusque apparition, au bord d'un deuxième gour, à gauche, met en déroute dix-sept isards, seule vie dans cette désolation. Comme eux, nous fuyons. La roche grince, la neige crisse : on dirait qu'une sourde irritation exaspère les choses.

Nous laissons à droite un beau *lac* (2,455 m.) qui s'agite convulsivement, et nous nous élevons sur un petit plateau moutonné émaillé d'étangs. Au dire de « Joanne »[1], ce lac, qui a la forme d'une feuille de

[1] Edition de 1895, p. 186. — Deux d'entre nous ont, depuis, fait l'expérience qu'il est avantageux de passer par la rive septentrionale de ce lac.

chêne, serait « deux fois au moins aussi grand que le lac de Gaube ». Le charme de ses eaux profondes et l'originalité de ses rives découpées nous captiveraient davantage si ciel et montagne avaient l'air moins méchant.

Du rebord de notre plateau, une descente nous conduit au torrent, sur l'*étage inférieur du vallon.*

6 Déjà l'obscurité se fait presque totale. L'Enfer apparaît, farouche et somptueux. Ses glaciers se revêtent d'une gaze pluvieuse. Une lueur jaillit, suivie d'une vague grondante qui, longuement, se déroule à travers les gorges. Nous nous sentons enveloppés de menaces.

Un abri ! Au même instant, l'orage fond sur nous...

C'est un bonheur providentiel que d'avoir découvert ce rocher en surplomb (2,250 m.?). Et ce n'est pas un bonheur moindre que d'y trouver un petit mur, une couche de rhododendrons desséchés, une provision de bois, certainement venu de loin. Il est vrai qu'on y est fort à l'étroit. Pour laisser la place d'honneur au feu, nous nous serrons les uns contre les autres. Bien qu'un tiers de la bâche ait été disposé en avant-toit[1], les paquets d'eau arrivent jusqu'à nous. Pour compléter la fête, des suintements se produisent et se déversent en vingt gouttières sur les épaules et dans le cou.

De l'humide sommier, notre pensée s'envole, non sans quelque amertume, vers des gîtes plus cléments, vers des couches plus reposantes. Une cascatelle s'obstine à couler au-dessus de nos têtes. On y met le chaudron qui a vite fait de s'emplir, et l'on a des paniques en rêvant qu'un lac supérieur va chavirer sur nous.

Entre deux sommes, on bavarde.

— Ne trouvez-vous pas heureuse l'inspiration qui

[1] Notre bâche comprend trois parties cousues entre elles.

suggéra le nom de cette gorge ? La voix des cascades y brâme avec une désespérance toute particulière. C'est un vrai « bramatoire » !

— J'imagine aussi que le bétail, qu'y conduisit le berger dans le palais duquel nous sommes, dut y brâmer lamentablement après les gras pâturages de plus bas. Car ici, il n'a pu brouter que des pierres !

— Oh ! oh ! le chaudron déborde ; il faut le vider.

Le vent hurle sa furie à travers les rochers impassibles. La pluie et la grêle crépitent, comme piétinant de rage un sol maudit. Et le tonnerre a des craquements si terribles qu'on croirait entendre, entre les crêtes affreusement déchiquetées qu'embrase la flamme spasmodique des éclairs, la plainte déchirante d'un peuple de damnés.

— Ceci devient presque inquiétant. Je vais jeter la hache au loin.

— Bah ! Epris de couleur locale, nous n'avons qu'à nous féliciter. Après nous avoir montré la chaude coloration de l'Espagne calcaire sous un ciel africain, le temps se met en harmonie avec le féroce granit qui nous hospitalise.

— Tu as raison, mon vieux. Mais, pour parfaire cette harmonie dont je me passerais, donne-moi le chaudron, que je le vide...

DIXIÈME JOURNÉE

(Samedi, 15 août)

BALAÏTOUS

Réussirons-nous le Balaïtous ?

Nous en sommes loin, n'avons de vivres que pour un jour à peine, et aurons besoin, ce soir, d'une nuit de repos. Demain, il nous faut être à Osse.

4.40 Nous voulons franchir le *torrent* sous la belle cascade qui tombe à 50 mètres de notre abri. Les eaux ont tellement grossi, que les pierres sur lesquelles nous avons passé la veille sont maintenant noyées. Plus bas, nous prenons notre élan et traversons à grandes enjambées l'eau élargie et sans profondeur qui nous rafraîchit les mollets.

Nous quittons la rive du grand *lac* inférieur de Bramatuero. Un vallonnement pierreux qui monte sur la droite nous place au-dessus de la région lacustre de Machimaña. La gorge des Bains de Panticosa s'ouvre dans le prolongement de nos regards. Les neiges du massif d'Enfer étincellent dans un ciel rasséréné.

5.15 Un tracé sur les *flancs du Péterneille* nous guide au-dessus d'escarpements impraticables.

5.30 En vue du port de Marcadau, nous cessons de monter et allons couper le *sentier* qui y mène, dans le barranco à gauche.

5.35 Il s'agit de remonter ce dernier jusqu'à son origine, vers l'O. N. O. Nous passons à droite d'un petit lac, traversons le cours d'eau qui s'y jette, et nous arrêtons, ravis.

5.40, 5.55 Devant nous, le *lac supérieur de Machimaña* (*2,461 m.*), dont rien ne nous a fait prévoir les belles

Péterneille Vignemale

Sous le col de Machimaña

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

dimensions, emplit la profonde cuvette d'un élargissement du barranco, sous les murailles empilées de la Fache ou som de Baccimaille (3,007 m.). Le soleil illumine ces ruines tourmentées que reflète le miroir limpide. Nous longeons la rive méridionale,

6.10 puis remontons le torrent, jusqu'à

6.20, 7.5 un troisième lac, moins grand[1]. Nous sommes dans un *cirque* neigeux, par l'ouverture duquel apparaît le Vignemale et qu'encercle l'arête déchiquetée que nous voulons franchir entre Fache et punta de Zarre.

Nous montons sur des schistes, vers l'O. Une feuille de hêtre desséchée voltige sur un névé. D'où vient-elle? Frêle voyageuse égarée loin de ta forêt, par quelle bizarre odyssée es-tu montée si haut?

7.30 *Col de Machimaña* ou *de Baccimaille* (*2,696 m.*)[2]. D'un côté, le Vignemale avec, à sa droite, en un seul bloc, le Marboré, le Cylindre et le mont Perdu, puis le Taillon. De l'autre, le Balaïtous, Gibraltar formidable, surmontant les deux remparts de la Frondella ou Montagne Fermée, et de Costerillou. Sa base s'enfonce dans le val de Piedrafitta; sa tête, 1000 mètres plus haut, effleure de sombres bandes de nuages.

Nous avons une telle répugnance à descendre, et la région à peine explorée qui s'étend au N. N. O. excite tellement notre curiosité, que nous allons tenter d'atteindre par en haut le port de la Peyre Saint-Martin.

7.55 Fuyant le courant d'air très froid du col, nous dévalons au N. Un *pont de neige* nous conduit au delà d'un petit torrent. Nous contournons la Fache sans changer de niveau. Un tracé nous aide à franchir un *escarpement* sous lequel nous traversons un second

[1] Un autre petit lac que nous ne voyons pas encore se trouve au S. O.

[2] Traversé, le 1er septembre 1874, par Wallon et Lourde-Rocheblave allant du port de Marcadau à Darré Spumous. Cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1874, p. 77.

Balaïtous

vu du col de Machimaña

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DELAVILLE

cours d'eau. Nous le remontons cinq minutes, et voici
8.35, 9.55 les deux jolis *lacs de Lanne-Bontal*[1].

Le col de la Fache (2,738 m.) s'ouvre juste à l'E. A sa droite, la Fache plante sa pique sur un grand mur verdâtre. Au N., à gauche du Cambalès, le port d'Azun. Il paraît si près, se profile avec une telle élégance contre le ciel, que nous décidons d'y monter, afin d'étudier, de là, le versant oriental du Balaïtous.

Par un ravin facile où s'entassent de gros blocs éboulés et que termine un talus de neige presque à pic, nous arrivons sur le tapis blanc du
10.30, 10.45 *port d'Azun (2,675 m. ?)*[2].

Déception : le brouillard qui accourt de partout drape les flancs du Balaïtous !

Entrant en France, nous suivons à gauche un petit vallon polaire.

10.55, 11.35 Au-dessus du port très profond de la Peyre Saint-Martin, un berger nous aborde. Il est de Tarbes, s'appelle Romain, habite les cabanes de Labassa et chasse l'isard et la perdrix blanche. Il nous indique le col de la Fourche qui mène de Piedrafitta à Sallent. Le lac de Campo Plano est bleu ; celui de Darré Spumous vert. Au-dessus, le clocher aigü de l'Anayet. A droite, le Cristail et le Balaïtous montrent par intermittences leurs aiguilles redoutables. Au-dessus d'effroyables parois, l'arête de Costerillou serpente entre ces deux pics, gigantesque scie, en acier bleu-noir, brutalement tordue.

Tout cela disparaît : la brume nous recouvre. Que faire ? L'est et le nord du Balaïtous nous sont interdits ;

---

[1] Un troisième lac se trouve derrière nous.

[2] « Un des cols les plus gracieux des Pyrénées », dit Russell (*Souvenirs d'un montagnard*, p. 38). D'après *Joanne* (1895, p. 138), on le distinguerait de Pau, à gauche du Gabizos. C'est la voie la plus courte pour qui veut passer des cols de Machimaña et de la Fache à la vallée d'Arrens ou de Lavedan, dans laquelle descend au N., depuis le port, une coulée de neige.

le sud est menacé : déjà les nuages enveloppent Collarada et Telera.

— Pour arriver demain à Osse, irons-nous ce soir aux Eaux-Bonnes par val d'Arrens et col d'Uzious ?

— Ou à Sallent, soit par Campo Plano et col de la Fourche, soit par Darré Spumous et val de l'Agua Limpia ?

— Ou bien à Arrémoulit, par Piedrafitta et val d'Arriel ?...

Le chasseur, alourdi par ses sabots, reste en arrière sur la pente rapide. Et nous l'entendons s'exclamer : « Mès, qui soun aquestes moustres ? » Quelques mètres plus loin, deux perdrix blanches, peu farouches, voletent de roc en roc. Nous nous félicitons de leur donner l'éveil, les sauvant peut-être de la mort.

Un cairn et la borne frontière 312 marquent le *port de la Peyre Saint-Martin (2,295 m.).* 11.55, midi 10

Le brouillard persistant, nous décidons d'aller au plus court. On déploie la carte ; on y trace une ligne droite jusqu'à Osse. Elle passe par le sommet du Balaïtous!... Sans discussion, nous allons l'attaquer par le sud.

D'une allure très vive, en silence, nous contournons, sans presque nous élever, le large Cristail. Nous sortons des vapeurs. A notre gauche s'enfonce la vallée de Piedrafitta, pleine d'azur, avec ses lacs et ses troupeaux qui semblent fuir rapidement.

Nous descendons au

torrent de Costerillou, près d'un petit gour profond. 1, 1.30

Une source nous retient quelque temps.

Dans l'aride ravin où le torrent se précipite, nous passons sur la rive droite. 1.40

Un brin d'escalade, juste au-dessus du *lac de Cristail.* 1.45

Nous allons vers le Balaïtous, sur les *pentes de la*

Frondella. Grâce à une attention soutenue, nous ne sommes retardés ni par talus gazonnés, ni par falaises rocheuses. Nous laissons très bas, à droite, la gorge couverte de glace qui monte du lac de Cristail et doit être le parcours ordinairement suivi. Par notre raccourci, nous évitons la neige.

2.30 A peine touchons-nous au glacier, pour prendre immédiatement, à gauche, la *corniche de la Frondella.*

2.45, 2.55 Des brumes assaillent la crête de Costerillou, se ruant vers les brèches, girant avec furie dans les couloirs, bousculées en tous sens par un vent déréglé qui emplit le vallon d'ululations plaintives. Autour de nous, ce ne sont plus qu'arêtes fracassées, délabrées par les tourmentes; précipices où les flocons de neige, eux-mêmes, ne réussissent pas à se fixer; parois noirâtres que n'a pu colorier l'ardent soleil d'Espagne. Cela parle à la fois d'épouvante et d'audace. L'élan frénétique des flèches de granit s'empare de notre être.

Comment expliquer au profane la jouissance physique et morale d'une telle escalade[1]? Comment dire

[1] « D'où vient cette joie profonde qu'on éprouve à gravir les hauts sommets ? D'abord c'est une grande volupté physique de respirer un air frais et vif qui n'est point vicié par les impures émanations des plaines. L'on se sent comme renouvelé en goûtant cette atmosphère de vie; à mesure qu'on s'élève, l'air devient plus léger; on aspire à plus longs traits pour s'emplir les poumons; la poitrine se gonfle, les muscles se tendent, la gaîté entre dans l'âme. Le piéton qui gravit une montagne est devenu maître de soi-même et responsable de sa propre vie; il n'est pas livré aux caprices des éléments comme le navigateur aventuré sur les mers; il est bien moins encore, comme le voyageur transporté par chemin de fer, un simple colis humain tarifé, étiqueté, contrôlé, puis expédié à heure fixe sous la surveillance d'employés en uniforme. En touchant le sol, il a repris l'usage de ses membres et de sa liberté. Son œil lui sert à éviter les pierres du sentier, à mesurer la profondeur des précipices, à découvrir les saillies et les anfractuosités qui faciliteront l'escalade des parois. La force et l'élasticité des muscles lui permettent de franchir les abîmes, de se retenir sur les pentes rapides, de se hisser de degré en degré dans les couloirs. En mille occasions, durant l'ascension d'une montagne escarpée, il comprend qu'il aurait à courir un vrai danger, s'il venait à perdre l'équilibre, ou s'il laissait son regard se voiler tout à coup par un vertige, ou si les membres lui refusaient leur service. C'est précisément cette conscience du péril, jointe au bonheur de se savoir agile et dispos, qui double dans l'esprit du marcheur le sentiment de la sécurité. Avec quelle joie il se rappelle plus tard le moindre incident de l'ascension, les pierres qui se détachaient de la pente et qui plongeaient dans le torrent avec un bruit sourd, la racine à laquelle il s'est suspendu pour escalader un mur de rochers, le filet d'eau de neige auquel il s'est désaltéré, la première crevasse de

l'attrait du rugueux, de l'inébranlable, de l'immuable ? Nous aimons cette roche primitive qui nous inspire une confiance jamais déçue. Soit que nous bondissions, soit que nous nous guindions, elle demeure la même. Rude est son écorce : à la longue, les mains s'y déchirent. Mais qui s'appuie sur elle ne saurait trouver plus fidèle amie. Souvent aussi, dans le monde moral, la rudesse recouvre la plus rare des vertus...

---

glacier sur laquelle il s'est penché et qu'il osa franchir, la longue pente qu'il a si péniblement gravie en enfonçant jusqu'à mi-jambes dans la neige, enfin la crête terminale d'où il a vu se déployer jusqu'aux brumes de l'horizon l'immense panorama des montagnes, des vallées et des plaines ! Quand on revoit de loin la cime conquise au prix de tant d'efforts, c'est avec un véritable ravissement que l'on découvre ou que l'on devine du regard le chemin pris jadis des vallons de la base aux blanches neiges du sommet. La montagne semble vous regarder ; elle vous sourit de loin ; c'est pour vous qu'elle fait briller ses neiges et que le soir elle s'éclaire d'un dernier rayon.

« Quant au plaisir intellectuel qu'offre l'ascension, et qui du reste est si intimement lié aux joies matérielles de l'escalade, il est d'autant plus grand que l'esprit est plus ouvert et qu'on a mieux étudié les divers phénomènes de la nature. On prend sur le fait le travail d'érosion des eaux et des neiges, on assiste à la marche des glaciers, on voit les roches erratiques cheminer des sommets vers la plaine, on suit du regard les énormes assises horizontales ou redressées, on aperçoit les masses de granit soulevant les couches ; puis, quand on se trouve enfin sur une haute cime, on peut contempler dans son ensemble l'édifice de la montagne avec ses ravins et ses contreforts, ses neiges, ses forêts et ses prairies. Les combes et les vallées que les glaces, les eaux et les intempéries ont sculptées dans l'immense relief se révèlent nettement. On voit l'œuvre accomplie pendant des milliers de siècles par tous ces agents géologiques. En remontant jusqu'à l'origine des montagnes elles-mêmes, on porte un jugement plus assuré sur les diverses hypothèses des savants relatives à la rupture de l'écorce terrestre, au plissement des couches, à l'éruption du granit ou du porphyre. Et puis, sans parler de ce mobile mesquin de la vanité qui pousse un certain nombre d'hommes à se distinguer comme gravisseurs, on éprouve un sentiment de fierté naturelle en comparant sa propre petitesse à la grandeur des phénomènes de la nature environnante. Le torrent, les rochers, les avalanches, les glaces, tout rappelle sa faiblesse à l'homme ; mais, par une réaction naturelle, son intelligence et sa volonté s'exaltent contre les obstacles ; il jouit de vaincre la montagne qui le brave, de se proclamer le conquérant de ce pic redoutable, dont la première vue l'avait pourtant rempli d'une sorte de terreur religieuse. » (Elisée Reclus, *La Terre*, pp. 157-161.)

« L'homme modeste, celui qui ne raconte point son escalade et n'ambitionne nullement la gloire éphémère d'avoir gravi quelque pic difficilement abordable, celui-là même éprouve une joie forte quand il pose le pied sur une haute cime. De Saussure n'a pas eu, pendant tant d'années, le regard fixé sur le dôme du Mont-Blanc, il n'en a pas, à tant de reprises, essayé l'ascension dans l'unique préoccupation d'être utile à la science. Quand, après Balmat, il eût atteint les neiges jusqu'alors inviolées, il n'eut pas seulement la joie de pouvoir faire des observations nouvelles, il se livra aussi au bonheur tout naïf d'avoir enfin conquis ce mont rebelle. Le chasseur de bêtes et le chasseur d'hommes, hélas ! ont aussi de la joie quand, après une poursuite acharnée à travers bois et ravins, coteaux et vallées, ils se trouvent en face de leur victime et réussissent à l'atteindre d'une balle !... Comme le chasseur, le gravisseur de cimes a cette joie de la conquête après l'effort, mais il a de plus le bonheur de n'avoir risqué que sa propre vie ; il a gardé ses mains pures. » (El. Reclus, *Histoire d'une montagne*, p. 239.)

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE TOULOUSE

D'après Beraldi[1], la corniche Casse-Latour que nous suivons serait une « dernière facilité » trouvée pour l'ascension ; et sa découverte, par Wallon et Lourde-Rocheblave avec les guides Latour et Casse (2 septembre 1874), aurait fait du Balaïtous « une montagne relativement aisée, et comme un pic de tout repos ». Nul doute que le spirituel archiviste du pyrénéisme n'ait mis dans cette phrase une douce ironie à l'adresse de ces montagnards casse-cou qui se croiraient déshonorés d'avouer une difficulté. En réalité, le vertige, ici, serait fatal. La vire est fort redressée, et l'abîme, à droite, vers le glacier, n'est rien moins que rassurant.

3.10, 3.15 Après être descendus dans la *brèche Latour* (*2,978 m.*), nous passons sur un « bloc de granit de forme prismatique qui se trouve encastré entre les deux parois de l'étroite coupure et qui fait pont au-dessus du glacier ». Une inattention aurait vite fait de nous expédier dans le couloir neigeux de l'E. ou, bien bas, dans les grands désordres de la vallée d'Arriel. Un de nous passant trop à droite sent une partie du bloc se détacher sous ses pieds. Il ne doit qu'à son agileté de ne pas la suivre.

Et au delà !... Regardant, depuis la corniche, ce mur lisse sans aspérité visible, peut-être nous serions-nous

---

« C'est à l'homme du monde, pour qui l'habitude émousse les jouissances sociales, qu'il faut faire connaître les plaisirs du coureur de montagne. Parmi tous ceux que la mode, ce tyran des hautes classes, et le besoin de sensations nouvelles, amènent chaque été aux eaux, combien peu se doutent du vaste et curieux champ auquel ils touchent, où tout leur serait nouveau, et qui plaît d'autant plus qu'on l'observe davantage. Mais il faut vouloir le chercher ; ne pas se rebuter au moindre obstacle, et se décourager aux moindres fatigues. Au lieu de se borner comme la foule à suivre toujours les mêmes voies, s'extasier devant les mêmes sites, et s'effrayer des mêmes horreurs, il faut pénétrer dans ces forêts romantiques, où naît, vit et meurt le gigantesque sapin ; explorer les hauteurs infréquentées, ces stériles déserts où l'œil n'est frappé que de neiges, de glaces, de ruines, et s'élever jusqu'à ces pics sourcilleux d'où la vue s'égare dans un dédale de monts ou sur un horizon sans bornes. C'est là que la nature, en apparence inanimée, se revêt de ses formes les plus augustes, qu'elle fait entendre à l'âme un langage jusqu'alors inconnu, en la pénétrant d'émotions inattendues dont l'attrait ramène toujours dans les montagnes celui qui les a une fois senties. » (Chausenque, *Les Pyrénées ou voyages pédestres...*, t. 1er, p. 35.)

[1] *Cent ans aux Pyrénées*, t. III, p. 177. Cf. *Annuaire du C. A. F.*, 1874, pp. 83 à 85.

découragés si nous n'avions pas su que d'autres l'avaient pratiqué. En y touchant, nous découvrons les anfractuosités qui permettent de s'y suspendre au-dessus du couloir, et de franchir horizontalement les 4 ou 5 premiers mètres.

Wallon recommande avec raison ce passage « aux grimpeurs qui aiment les émotions » — ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait là rien de périlleux pour un montagnard possédant un sens exact du danger[1].

Il ne nous reste plus qu'à monter sur éboulis, neiges et rochers, jusqu'au

sommet du Balaïtous (3,146 m.). 3.45

Brouillard dense et tempête de neige. Cela nous fouette le visage, nous pénètre dans le cou, fouille nos vêtements qui blanchissent ; et le vent se met en devoir de nous transformer en glaçons.

A de telles intempéries, à de pires encore, furent exposés les deux officiers géodésiens, Peytier et Hossard, et leurs compagnons, auteurs de la tourelle de triangulation contre laquelle nous sommes assis. En 1825 et 1826, ils gravirent trois fois le Balaïtous, vierge, probablement, du pied de l'homme. Ils firent mieux. Ils s'établirent sur le sommet. Pendant leur seconde expédition, ils y demeurèrent du 25 août au 2 septembre et y subirent toutes les formes du mauvais temps : orages, grêle, froid (le thermomètre marqua — 7°, 8). Et la neige survint si abondamment, qu'elle les chassa du sommet où ils abandonnèrent leurs instruments, à moitié morts de faim et risquant leur vie aux mauvais pas de la descente. Une nuit sur un sommet, passe ! Mais huit consécutives et par le mauvais temps, cela

[1] La montée par le glacier est moins vertigineuse ; mais la forte inclinaison de la neige peut faire perdre beaucoup de temps. La première ascension du Balaïtous par le glacier méridional revient à Latour conduisant M. Durand, en 1873.

représente une telle somme d'endurance que, pour ces vaillants artisans de notre carte nationale, ce fut de l'héroïsme[1].

Encore Peytier et Hossard avaient-ils une tente! Le registre du C. A. F. renfermé dans leur tourelle nous parle d'une autre nuit, plus tragique encore que les leurs. Il y a un mois, deux de nos camarades, Michaud et Sallenave, étant venus camper le soir sur le sommet, se sauvèrent dans un couloir pour échapper à la foudre qui faisait ricocher les pierres autour d'eux. Grêle, vent, froid intense (— 3°), ils éprouvèrent tous les malaises et toutes les émotions d'un long orage.

On reproche à certains pyrénéistes d'avoir dramatisé leurs voyages au Balaïtous. Il suffit de faire l'ascension pour leur trouver des circonstances atténuantes. De toutes les cimes que nous avons visitées, c'est la plus sauvage, la plus perdue. Elle offre, dans un désert immense de granit et de glace, les abîmes les plus

---

[1] Cf. le récit de la belle campagne des officiers géodésiens aux Pyrénées fait par Beraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, t. I, pp. 184 à 199.

Le 31 juillet 1904, deux d'entre nous ont essayé de retrouver la ligne d'ascension de Peytier et Hossard.

La veille, ils avaient inutilement cherché à suivre la terrible arête de Costerillou. Ils y avaient découvert une brèche praticable conduisant du lac de Cristail au versant de Remoulis. De ce versant, ils descendirent difficilement sur le glacier de las Néous au delà d'une autre brèche (2,601 m.), celle, probablement, que Russell signale comme brèche de las Néous (*Souvenirs d'un montagnard*, p. 36); puis, traversant la crête de Fachon, ils allèrent passer une nuit d'orage au Plan de l'Arribit, point de départ de Peytier et Hossard.

De là, montant droit au N. vers le Balaïtous presque constamment visible, ils gagnèrent une croupe rocheuse qui les porta jusque sur l'arête entre Balaïtous et petit Balaïtous, au N. E. du pic. Cette arête mal commode se soude au Balaïtous à une brèche (à bon droit baptisée, en 1901, par Brulle et d'Astorg, brèche Peytier-Hossard) toute proche de la classique cheminée orientale. Tournant le dos à celle-ci, les deux frères prirent à droite une corniche caillouteuse qui, en dix minutes, les conduisit sur une deuxième brèche bien marquée, au N. du pic. Au delà, une escalade très simple les plaça sur le sommet où ils arrivèrent par le N. N. O., ayant rejoint la voie (decrite plus loin) de la face occidentale.

Après quoi, passant sous le rocher qui fait pont dans la brèche Latour, ils descendirent, avec force acrobaties, sur le petit glacier du versant d'Arriel.

Il serait donc possible à des pyrénéistes exercés, de faire le tour du Balaïtous en restant entre 2,550 et 3,050 mètres. Partant du glacier de las Néous, on y reviendrait, après avoir franchi successivement les brèches de las Néous ou Remoulis (2,601 m.), de Costerillou, Latour (d'où l'on irait passer au-dessus du rocher du Déjeüner), et les deux breches très élevées, au N. et au N.E. du pic, mentionnées ci-dessus.

Cambalès Fache

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

Vignemale
vu du Balaïtous

effrayants et l'accès le plus mal commode. Il serait palpitant de terreurs le volume où l'on recueillerait les impressions de ceux qui passèrent la nuit dans ce formidable rassemblement de précipices[1].

Très désireux de n'y pas ajouter un chapitre, nous allons mettre tout notre effort à fuir avant la nuit. Le vent fait des trouées dans les brumes et dévoile au S. une belle théorie de cimes azurées et de gorges ombreuses. Un dernier cri d'admiration devant les horizons captivants de l'Espagne, et nous nous engageons sur le versant occidental, connu de nous.

C'est une muraille de 7 à 800 mètres, dominant l'affreux vallon de Batcrabère. Une cassure la traverse en écharpe, du N. E. au S. O., formant corniche.

4.45 Pour la rejoindre, nous descendons au N. O., un *escalier croulant*, au milieu d'aiguilles chancelantes. Les pierres détachées disparaissent dans les profondeurs de Batcrabère.

Au-dessus de l'à-pic, nous tournons au S. O., sur la

---

[1] Le 13 août 1873, un de nos oncles, Charles Cadier, fit l'ascension par l'O., au clair de lune, accompagné de MM. Doassans, Domerchicoff, Fezanz et de deux guides, dont le célèbre Orteig. Il la refit, le 2 septembre de l'année suivante, avec MM. Doassans, F. Darrigade et L. Malan. Cette fois, ils passèrent la nuit sous un rocher, à l'extrémité orientale de la crête culminante.

Un autre de nos oncles, Léon Cadier (dont la carrière, helas ! devait se terminer prématurément, comme aussi celles de son frère Charles et de sa sœur Elise, une ascensioniste du Balaïtous dont elle a traduit le charme farouche en de remarquables aquarelles), se trouve au sommet, le 20 septembre 1881. Avec lui, Mesdemoiselles Marie, Yseult et Jehanne de Bouillé, leur père, le docteur Doassans et plusieurs guides. Le docteur cherche en vain l'abri de 1874 : le rocher s'est écroulé dans l'abîme ! Prise par les ténèbres avant le col d'Arrémoulit, la caravane passe une nuit d'orage sous un bloc de granit qu'on baptise « Roche de la Providence » (Jam, *Bat-Laetonse ou Marmuret*, pp. 27 et 28).

Sous cette même roche, un troisième oncle, Edmond Cadier, un ami, Henri Cavaillès, et deux d'entre nous échappaient à une mitraillade de grêle, le 5 septembre 1895.

Deux de nous encore, avec un autre ami Théodore Casalis, dormaient sur les pierres du Batcrabère, près de la passe de la Barane, du 6 au 7 septembre 1899. Nuit froide, hantée de cauchemars.

Le jour suivant, ils voyaient arriver par l'E., sur le sommet, où ils étaient, le docteur Dupin et son fils conduits par Salles. Coïncidence unique, sans doute, dans les annales du Balaïtous, dont les ascensions restent rares.

De cette expédition ils ont rapporté les photographies ci-jointes : *Vignemale vu du Balaïtous* et *Val d'Arriel vu de la Barane*.

Partagua

Sommet du Balaïtous
Une échappée sur l'Espagne

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LAVIGNE

corniche. Un peu plus bas, elle se continue, semble-t-il, par un couloir facile : il mène au précipice et il faut le laisser à droite. La corniche devient plus étroite, cesse de descendre, et aboutit sur une *croupe* frontière où l'on rejoint la voie classique. Celle-ci est plus scabreuse. Russell l'appelle : « le plus mauvais pas des Pyrénées »[1].

Par un couloir d'éboulis, nous filons, toujours au S. O., jusqu'au

5.30 *rocher du Déjeûner*. Glissades.

5.45 Petit *lac* sale où se réunissent les eaux du bassin qui descend de la brèche Latour. Au-dessous, le vallon qui renferme le chapelet des lacs d'Arriel. Nous le contournons par le flanc du Pallas, descendant un peu, puis remontant.

6.30 *Col d'Arrémoulit* (2,455 *m.*). En France, second vallon. Nous laissons, à droite et en bas, les lacs d'Arrémoulit ainsi que l'humide refuge du Club-alpin qui nous rappelle plus d'une froide nuitée[2]. Derrière lui, pyramide le sombre Pallas que, le 21 septembre 1900, les trois plus jeunes d'entre nous ont vaincu sans peine par le N.

Après de grandes neiges, dans un chaos de pierrailles et de roches, nous retrouvons le brouillard. Notre vue bornée a peine à découvrir

7.15 le *raccourci d'Orteig*. C'est un sentier de chèvres, aménagé par le Club-alpin, au travers d'un précipice où nous n'aurions pas pu nous risquer dans l'obscurité.

Le grand lac d'Artouste apparaît un moment, enguirlandé de brumes... O surprise ! voici, fichée dans la paroi, la carte de visite des camarades Michaud et

---

[1] *Souvenirs d'un montagnard*, p. 28.

[2] Les pyrénéistes de Pau ont résolu de construire dans cette région un autre abri mieux conditionné.

Telera

Horca de
Lanne-Major

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LA VILLE

Val d'Arriel
vu de la Barane

Sallenave[1]. Passant ici hier, en route pour Piedrafitta et Cauterets, ils ont adressé, par une obligeante attention, un amical bonjour aux cinq frères Cadier.

7.25 Dépassant le lac d'Arrius, puis le col du même nom, nous descendons le *val*, à l'O., heureux d'y voir clair encore sur certaines pentes caillouteuses. Nous faisons halte un quart d'heure auprès d'une cabane pour avaler le pain et le lait qu'un berger consent à nous céder. A l'entrée du bois, nous allumons notre lanterne. Mais nous n'apercevons pas l'ours que, quatre ans plus tôt, l'un de nous rencontra ici !

8.30 Une *route!*... Nous en étions déshabitués.

Une heure plus tard, comme dans un rêve, nous traversons le petit village de *Gabas* (*1,030 m.*). Tout dort, même nous. On frappe au premier hôtel venu. Une vieille servante, court vêtue (mais... pas légère ! !), nous contemple effarée.

Pendant que, lentement, la soupe se prépare, nous nous assoupissons sur la table. Un nasillard : « Vous dormez ! » nous fait sursauter. C'est la servante qui porte une soupière microscopique dont le contenu ne fait qu'aiguiser l'appétit. Quoique nous ne prétendions pas festiner à cette heure tardive, nous exprimons notre amertume.

— Je crois bien que vous êtes fous ! s'écrie la pauvre femme. Puis, se ravisant : Enfin, j'ai bon cœur, je vais tâcher de trouver autre chose.

Et, des profondeurs du buffet, elle rapporte victorieusement quelques rogatons de fromage et deux morceaux de sucre.

Sa lèvre moustachue esquisse un sourire malin.

— Tenez... Ne le dites pas à la patronne... Je ne suis pas sa sœur... Vous n'oublierez pas mes étrennes !

---

[1] Nous remercions ce dernier de nous avoir communiqué la belle photographie panoramique reproduite ci-contre et qu'il a prise au mois de juin 1903.

La Barane

Frondella

Balaïtous vu du col d'Arrémoulit

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE DE LAVILLE

Une telle candeur nous désarme. Nous mangerons demain. En pouffant de rire, nous montons l'escalier. La servante nous précède, tenant d'une main un bougeoir, de l'autre une assiette sur laquelle elle a disposé les débris que nous avions abandonnés. Soudain, du sous-sol, une voix de stentor s'élève :

— Vous allez redescendre !

— Bien sûr, patronne !

Et, posant précipitamment assiette et chandelle sur une marche, elle disparaît...

ONZIÈME JOURNÉE

(Dimanche, 16 août)

OSSE

Un coq nous éveille. Nous ouvrons la fenêtre et disons bonjour à un vieil ami qui, goguenard, semble nous reprocher une paresse insolite. C'est Jean-Pierre, alias le pic du Midi d'Ossau. Ses deux mâchoires bleues s'écartent en un large rire.

Départ, au grand soleil, sur la *route* des Eaux-Chaudes éblouissante comme un glacier. midi 10

Entrée du *val de Bitet* (*732 m.*) que nous remontons sous de frais ombrages. 1, 1.10

Une passerelle conduit sur la rive gauche. 1.45, 1.55

Le vallon s'élargit; la forêt fait place au pâturage. Devant nous, le rocher de Lamarère, en éventail entre les cols de Ponce et d'Iseye. A notre gauche, la belle cascade qui sort du lac d'Isabe. Bonne source au pied d'un hêtre, à droite et au-dessus d'une cabane. 2.35, 3.15

Revenant sur l'autre rive, nous remontons de riches pelouses appartenant aux bergers d'Aspe. 3.30

Col d'Iseye (*1,800 m.?*). 4.20

Nous jetons un dernier regard sur le Pallas et le Balaïtous qui surélèvent leur masse noire entre les neiges du Lurien et les cônes gris de Ger et d'Amoulat. Il n'y a rien, dans ce regard, de la mélancolie des choses qui finissent. Dirions-nous, en effet, que notre excursion s'achève? N'existe-t-elle pas plus dans les impressions qui durent que dans le fait qui passe? Notre organisme aurait peine à la prolonger; du souvenir, nous ne nous lasserons jamais.

Entre nous et les merveilles contemplées, un pacte s'est établi que rien ne détruira. Notre âme s'est enri-

chie d'une portion de la vie d'en-haut. Vie ardente et sublime, faite de nobles colères, de dignité, de paix, et de beauté toujours...

4.45 Mais c'est trop nous attarder sur ce col, où le brouillard survenu glace nos membres. Vite, nous allons prendre le second sentier qui mène à gauche[1].

5.15, 6.5 A la cabane de *la Passa*, Basile Coustet, Ambroise, Simon Cazala et Labourdette nous offrent la coutumière hospitalité des bergers d'Aspe, empreinte de la plus franche gaîté.

6.20 Nous laissons à droite un ravin impraticable, rouge et fantastiquement sculpté, qui vient de Lamarère ; suivons un étroit chemin bordé de haies de buis qui serpente entre prairies ;

6.40 traversons *la Berte ;*

7.5 la retraversons ;

7.20, 7.25 saluons les villages de *Jouers,*

7.40 *Bedous,*

7.55 **Osse (420 m.),** enfin !

Dans le ciel, les nuages élevés flottent en oriflammes. La vallée qui s'endort parle de bienvenue. Qu'elle est jolie ! qu'elle est mignonne ! Nul site n'a pu nous émouvoir autant que le profil de ces témoins de notre enfance : Ouillarisse, Labigouer, Scarput (2,605 m.), pointes jumelles de Lamarère et de Bergon...

C'est aussi le retour dans la famille aimée... l'ineffable étreinte de ceux qui nous ont consacré leur vie...

Cimes chauves, cirques étincelants, ravins sauvages, que sont vos harmonies devant celles de l'amitié et de l'amour ? Après l'hymne farouche de vos tempêtes, combien douce nous est la très vieille chanson, la chanson du berceau :

---

[1] Le premier conduit au pâturage de Liard entre le Permayou et le gros cube du Ronglet.

Ouillarisse

Osse

Ousse, la bien aymade,
Tu, deu balou,
Bee-n es la hilhe aynade,
Tu-n'es la flou !
Sus tu l'habou fixade,
Dens soun amou,
Sa premere pensade
L'array deu sou,
Coum sus sa fiensade
L'aymadou sou.

Per tu bent de Sarrance,
Ni bent d'Esquit,
D'Espagne ni de France,
Nou-t he nat *chit;*
Tu plaa n-es arrincoade,
Coum l'oeu-nidau,
Coum ue Sente daurade
En soum buyau,
Que dic ! coum quauque hade
En soun didau.

Qui-n ha de pastouretes,
De joens pastous,
Mey genses, mey limpretes,
Mey amistous ;
Cabbat las arriberes,
Per la sesou,
Anesques de plus beres
Soü berd gazou,
Empleant las esqueres
Du mey bet sou !

Quoand l'auzet, a l'aubete,
Hera *piu-piu,*
Ousse, pren ta raubete
De flous d'Abriu,
Ta que lou rey deu monde,
L'array gauyous,
Acabant de ha founde,
Nobi ! touns plous,
Encoere bee t'inounde
De sas ardous.

Osse, la bien aimée,
Toi, du vallon,
Le choix, la fille aînée,
Le vrai fleuron !
C'est sur toi qu'est fixée,
Dans son amour,
La première pensée
Du roi du jour,
Comme à sa fiancée
L'amant accourt.

Qu'il souffle de Sarrance
Ou bien d'Esquit,
Vent d'Espagne ou de France
Point ne te nuit;
Aussi bien abritée
Que l'œuf au nid,
Qu'une sainte dorée
En son abri,
Bien mieux, comme une fée
Dans son étui[1].

Où bergers, jeunes filles
Plus attrayants,
Aux façons plus gentilles,
Plus avenants ?
Nuls moutons, dans les plai-
A la saison, [nes,
N'ont de plus belles laines
Sur le gazon,
Ni sonnettes si pleines
D'un joli son.

Quand l'oiseau chante à l'au-
Son doux babil, [be
Osse, revêts ta robe
De fleurs d'avril,
Pour que du roi du monde
Les rais vainqueurs,
Amante, aspirent l'onde
De tous tes pleurs,
Enfin, pour qu'il t'inonde
De ses ardeurs [2].

[1] Exactement *dans son dé* — allusion à la fleur de la digitale pourprée, le « dé des fées » de nos montagnes.

[2] *Cansou bearnese de Xavier Navarrot;* traduite par notre père, Alfred Cadier, pour son intéressant ouvrage : *Osse, histoire de l'Eglise réformée de la vallée d'Aspe* (1892).

FIN

TABLE

Pages

Préface 5

Première Journée

Pau... Lourdes... Luz... 9

Deuxième Journée

Lac Tourrat 12

Troisième Journée

Pic Long 20

Quatrième Journée

Astasou et Marboré 30

Cinquième Journée

Cylindre, mont Perdu, som de Ramond 42

Sixième Journée

Anisclo et Arrasas 57

Septième Journée

Cotatuero, Taillon, Gavarnie 75

Hors texte : La terrasse du Cotatuero.

Huitième Journée

Tapou et Vignemale 90

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE Toulouse

Pages

Neuvième Journée

Cerbillona et Bramatuero 102

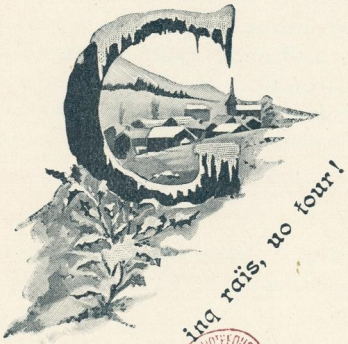
Dixième Journée

Balaïtous 110

Onzième Journée

Osse 129

Carte de l'itinéraire.



inq raïs, no four!

BIBLIOTECA
TOULOUSE
DELAVILLE

En terminant ce deuxième récit, nous nous faisons un plaisir de remercier M. F. Schrader qui a bien voulu l'honorer d'une préface, et qui nous a procuré la feuille I (mont Perdu), malheureusement introuvable, de sa carte des Pyrénées centrales ; M. Beraldi qui nous a fourni de précieux renseignements ; enfin, M. Demellier qui nous a prêté, pour nos deux cartes, son talent de caligraphe.

Dernière heure. — Nous apprenons que Schrader n'a pas fait le som de Ramond. (Cf. la note 2 de la page 50.)

DU PIC LONG AU BALAÏTOUS

du 6 au 16 Août 1905

D'après la carte des Pyrénées centrales de Fr. Schrader
et les observations des frères Cadier

LIVRES D'ÉTRENNES

ou de distributions de prix

AU PAYS DES ISARDS

PREMIÈRE PARTIE

DU NÉTHOU A LA MUNIA

par les pics de 3,100 mètres

SECONDE ÉDITION

Avec une préface du

Comte Henry RUSSELL

in-8° (20×14). Prix : **3** fr. franco

DEUXIÈME PARTIE

DU PIC LONG AU BALAÏTOUS

par les pics de 3,100 mètres

Avec une préface de

Franz SCHRADER

in-8° (20×14). Prix : **3** fr. **50** franco

VIENT DE PARAITRE

M

Etant nous-mêmes éditeurs de ces deux volumes, nous osons espérer que vous voudrez bien nous aider à les écouler : en commander pour vous-même et en parler à vos amis.

Chaque partie forme un tout distinct, sous une couverture très artistique. Chacune contient de nombreuses photogravures et une carte détaillée de l'itinéraire parcouru, conforme aux travaux de l'éminent géographe, M. F. Schrader.

La première partie a reçu du public un accueil flatteur. Permettez-nous de citer quelques bienveillantes appréciations :

BIBLIOTHÈQUE PU... Toulouse

Au Pays des Isards est un livre plein d'air pur, de soleil et de jeune ardeur contagieuse.

Ch. WAGNER.

... Les cinq frères Cadier ont visité le pays des isards et, d'une première excursion, ils ont apporté une plaquette que je n'hésite pas à appeler un véritable chef-d'œuvre de relation, de typographie et de photographie. Une seconde excursion, qui leur a permis d'achever « la conquête des plus grands sommets pyrénéens », leur a fourni la matière d'un deuxième ouvrage qui *ne peut pas* être supérieur au premier, mais qui ne lui sera pas non plus inférieur...

MEMOR, *L'Eglise libre.*

... Dédaignant les chemins battus, « cherchant la voie nouvelle et le spectacle rare », les cinq frères ne s'attardent pas à décrire le paysage connu. Sans guides, sac au dos, ils iront établir leur campement le plus haut possible, passant des nuits délicieuses sous la " bâche ", tantôt au sommet du Néthou, tantôt sur les gazons d'un cirque perdu, tantôt au milieu d'un champ d'iris bleus...

E. THURY, *L'Echo des Alpes.*

... Quoique ces montagnards pratiquent un alpinisme passionné jusqu'à la gymnastique vertigineuse, ils ont le sentiment du beau bien planté dans le cœur, et ils savent, en quelques lignes, évoquer des paysages que nous voyons sans efforts.

... Les Pyrénées sont aimables vraiment, puisqu'elles ont inspiré les jolies pages d' « *Au Pays des Isards* », richement illustrées.

La Patrie Suisse.

... L'amour de la montagne n'a jamais été, croyons-nous, exprimé avec plus de sincérité que dans ce livre. Et jamais aussi les beautés de la montagne, ses bienfaits, ses vertus, n'ont été mieux sentis, mieux compris, mieux définis.

Les cinq frères Cadier sont nés et ont grandi dans cette vallée d'Aspe, qui est une des plus riches, des plus harmonieuses, des plus rayonnantes de nos Pyrénées. Ils doivent à la montagne muscles et poumons.

« Nous te devons mieux que cela, ajoutent-ils : des enthousiasmes, des joies hautes et pures, des souvenirs fortifiants, la santé morale. Nous t'aimons en passionnés, comme une amie très puissante et très belle ; et nous n'avons qu'une ambition, en racontant notre première visite aux Pyrénées centrales : te faire aimer. »

On voit que nos jeunes montagnards ont une sérieuse et forte conception de la vie, et qu'une virile éducation, à laquelle la montagne a contribué, a fait d'eux des hommes qui, s'ils savent agir, savent également penser.

De toutes les pages de leur livre, cette impression se dégage...

G. ROUTURIER, *La Petite Gironde.*

... C'est un plaisir pour moi d'inaugurer ce petit livre que tout amoureux des Pyrénées trouvera trop court : car il est palpitant d'intérêt et plein de choses nouvelles...

Comte Henry RUSSELL.

... Le comte Henry Russell, auquel la littérature pyrénéenne est redevable de tant de pages admirables, a écrit une fort belle préface pour cette deuxième édition, imprimée et illustrée avec un soin tout particulier.

... *Au Pays des Isards* se prête peu à l'analyse ; il faut lire cet intéressant ouvrage pour en apprécier la valeur.

Emile BELLOC, *Bulletin du Club Alpin Français*

... Les montagnards qu'emporte vers la pure beauté une passion dépourvue de tout alliage savent qu'ils puiseront là-haut la paix, la joie, la force qui permet d'être doux, la patience qui procure le calme, la hauteur de vues qui donne soif de justice, l'accoutumance à la lutte qui permet de garder la sérénité à travers les rudesses de la vie ou de la mort.

Il y a tout cela dans ces pages allègres...

Franz SCHRADER, *Préface de la deuxième partie.*

Publicistes malgré nous, nous n'avons entrepris ces deux récits que sur des sollicitations venues d'amis. Notre œuvre achevée, nous avons l'impression que, toute imparfaite qu'elle soit, elle peut avoir son utilité. Non seulement pour des pyrénéistes auxquels nous révélerons une manière un peu nouvelle de parcourir leur belle chaîne, mais aussi pour toute la partie du grand public que dégoûtent les livres à la mode. *Au Pays des Isards* veut être un acte de protestation contre la littérature factice et immorale ; un cri du cœur devant la beauté de la terre ; une glorification de la joie saine, de la vie forte ; un « *excelsior !* » jeté à tous, surtout aux jeunes.

Agréez, M , avec nos remerciements anticipés, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

Les cinq frères CADIER.

Pour toute demande, s'adresser à

M. Albert Cadier, Osse, vallée d'Aspe (Basses-Pyrénées).

Une commande de six volumes donne droit à un exemplaire gratuit de la première partie.

Une commande de douze volumes donne droit à deux exemplaires gratuits, l'un de la première partie, l'autre de la seconde.

Saint-Maixent. — Impr. F. CHABOUSSANT.